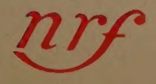
ANNÉE Nº 307 1er AVRIL 1939

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



9 fr.

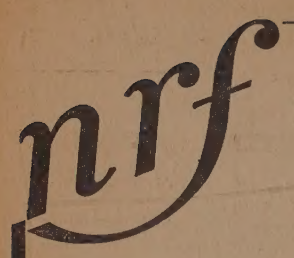


Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages



Bulletin Mensuel de Renseignements Bibliographiques

Dans cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages récemment parus ou aître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des teurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrent et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

ALAIN. Convulsion de la force..... 30 fr.
ALAIN. Minerve ou la sagesse..... 18 fr.
M. ALEXANDRE. Cassandre de Bourgogne. Prix 16.50
E. ARNOUX. Dante, hérétique, révolutionnaire, socialiste .... 55 fr.
AWAKUM. La vie de l'Archiprêtre Awakum par lui-même.................. 30 fr.
. P. BENOIT. Notre-Dame de Tortose. Prix .... 18 fr.
. C. BEUCHAT. De Restif à Flaubert ou le naturalisme en marche.......... 25 fr.
. L. BROMFIELD. La Mousson. Traduit de l'anglais .... 33 fr.
. P. BUCK, Un cœur fier. Traduit de l'anglais. Prix .... 33 fr.
. CAMP et CASANOVAS. Esquisse de la littérature espagnole................ 12 fr.
. J. DAVRAY. L'eau trouble......... 18 fr.
. DESCARTES. Correspondances. Introduction et notes de Adam et Milhaud. 80 fr.
. H. FURST. Simoun.............. 18 fr.
. R. GERARD. Rien que des chansons 18 fr.
. A. GERMAIN. Gœthe et Bettina.... 18 fr.
. A. GODOY. A Francis Jammes..... 18 fr.
. T. HARDY. Tess d'Uberville. Traduit de l'anglais .... 24 fr.

18. P. HERBART. Le chancre du Niger.. 12 fr.
19. H. von HOFMANNSTHAL. Quelqu'un. Le jeu de la mort du riche. Texte français de Julien Reinach.................. 15 fr.
20. I. KEUN. Après-minuit. Traduit de l'allemand.......................... 18 fr.
21. R. LAS VERGNAS. Joseph Conrad.. 18 fr.
22. P. LEAUTAUD. Amour-Aphorismes. 15 fr.
23. H. LICHTENBERGER. Gœthe...... 24 fr.
24. A. MAKARENKO. Le chemin de la vie. Traduit du russe.............. 21 fr.
25. J. MARTET. Le Sultan de Foumban 18 fr.
26. A. MAUROIS. Un art de vivre...... 18 fr.
27. C. MORGAN. Le fleuve étincelant. Pièce en trois actes.................... 20 fr.
28. I. NEMIROVSKY. Deux............ 18 fr.
29. G. de POURTALÈS. Berlioz et l'Europe romantique .... 27 fr.
30. D. REED. La foire aux folies ...... 30 fr.
31. A. RIMBAUD. Poésies. Édition critique. Prix .... 21 fr.
32. J.-H. ROSNY Jeune. La pharmacie des prés .... 18 fr.
33. S. SOLIDOR. Térésine............ 18 fr.
34. C. VAUTEL. Le fou de l'Elysée..... 18 fr.
35. F. VENTURI. Jeunesse de Diderot (de 1713 à 1753) .... 45 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

. P. ACHARD. La vie extraordinaire des frères Barberousse, corsaires et rois d'Alger .... 18 fr.
. P. ALLARD. Les secrets de l'Elysée. 18 fr.
. C. ARETZ. La vie douloureuse de la Reine Louise de Prusse, traduit de l'Allemand. Prix .... 32 fr.
. AUBERT DE la RUE. La Somalie française. Prix .... 40 fr.
. M. BARING. En ma fin est mon commencement ou la tragique destinée de Marie Stuart .... 24 fr.
. A. BAYET. Qu'est-ce que le rationalisme ? Prix .... 18 fr.

42. P. BOURDE. Essais sur la Révolution et la religion........................ 20 fr.
43. Colonel A. BRACHINE. L'enigme de l'Atlantide........................ 40 fr.
44. M. BRION. Blanche de Castille, femme de Louis VIII..................... 25 fr.
45. L. BRUNSCHVICG. La raison et la religion. Prix .... 30 fr.
46. J. CASTELNAU. Marat « l'ami du peuple » 1744-1793 .... 20 fr.
47. L. CERF. Héritiers et bâtards de rois (les Valois)........................ 25 fr.
48. M. P. CHARLESWORTH. Les routes et le trafic commercial dans l'Empire romain.

Les conditions d'abonnements à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 148 et 149 du cahier d'annonces

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION *(suite)*

Traduction par G. Blumberg et P. Grimal. Prix .... 24 fr.

49. R. L. DITMARS. La lutte pour la vie dans le monde animal..................... 32 fr.

50. J. DUBOIN. Égalité économique...... 21 fr.

51. C.-E. ENGEL. Figures et aventures du XVIII[e] siècle....................... 30 fr.

52. C. FALCON. Madrid................... 24 fr.

53. J. FONTENOY. Le songe du voyageur. Prix .... 18 fr.

54. V. GIRAUD. Pastels féminins......... 18 fr.

55. M. GOERING. Renaissance de l'Allemagne. Prix .... 15 fr.

56. L. HANNAERT. Essais et documents. Réflexions sur l'homme............... 24 fr.

57. E. HERRIOT. Lyon n'est plus. Tome III La répression...................... 18

58. A. de LA CHEVASNERIE. Gibiers et chass d'Europe............................ 40

59. P. LAFUE. La vie de Frédéric II.... 18

60. A. LODS. La religion d'Israël........ 20

61. H. MASSIS. Chefs.................... 18

62. J. P. MAXENCE. Histoire de dix a 1927-1937 30

63. J. MAZE. Louis XVI et Marie-Antoinett Les journées révolutionnaires d'octob 1789................................ 20

64. M. von OPPENHEIM. Tell Halaf. Une civ lisation retrouvée en Mésopotamie. 75

65. G. TRUC. Rome et les Borgia........ 30

66. P.-E. VICTOR. Banquise.............. 35

OUVRAGES D'ART — ÉDITIONS DE LUXE

67. A. CURTIS. Catalogue de l'œuvre lithographié et gravé de Bonington. 86 illustrations .... 225 fr.

68. MATISSE. 31 fac-similés de dessins. Introduction de C. Roger-Marx .... 50 fr.

69. P. MORNAND. Huit artistes du livre : M. Lydis, M. Andréu, V. Hugo, Vertès, M. Luka, S. Sauvage, P. de Manceau, G. Arnoux, 84 illustrations........ 60 fr.

70. H. de REGNIER. La double maîtresse. Illustrée de 43 gouaches de F. de Marliav Prix 800

71. RETZ. Mémoires du Cardinal de Retz. B bliothèque de la pléïade, relié...... 95

72. WILLY et COLETTE WILLY. Claudine l'école, Claudine à Paris, Claudine ménage, Claudine s'en va. 48 illustratio de Mariette LYDIS. 4 volumes...... 600

73. P. VALÉRY. Existence du symbolism Prix............................ 80

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE REN SEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros______

______

______

______

______

______

______

______

NOM______ Signature :

ADRESSE______

______

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commande Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles (11

nrf *Pour paraître au début d'Avril*

" CARNETS DE VOYAGE "

LOUIS BERNICOT

LA CROISIÈRE D'ANAHITA

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE, sous couverture photographique orné d'un frontispice, d'une carte et trois croquis.. **18 fr.**
Exemplaires numérotés sur vergé antique, reliés pleine toile, titre et motifs or, sous couvre-livre illustré..... **40 fr.**

L'édition originale est constituée par :
55 exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr.
90 exemplaires numérotés sur alfa supérieur.................................. 38 fr.

Ce merveilleux voyage autour du monde du commandant Louis Bernicot est encore présent à tous les esprits. Le 22 août 1936, seul à bord de son cotre *Anahita*, Louis Bernicot quittait Carantec pour accomplir avec succès son périple autour de la terre. Les marins comprendront le mérite du navigateur en apprenant qu'avec la seule aide d'un petit moteur auxiliaire, *Anahita* doubla Magellan, le Cap de Bonne Espérance et franchit le détroit de Torrès. Le voyage se termina dans l'estuaire de la Gironde le 29 mai 1938. Ancien commandant au long cours, le commandant Bernicot avait fait bénéficier son cotre de toute l'expérience acquise au cours d'une vie consacrée depuis plus de trente ans à la navigation. Tous les fervents de la mer et des sports tiendront à lire et à faire lire autour d'eux et à leurs enfants ce récit d'endurance quotidienne, ce poème très simple du vent et des flots, cette aventure enfin, où la modestie de l'auteur met au premier plan les éléments et le navire. Pourtant ce livre est une belle leçon de courage et d'énergie humaine, un exemple de ce que ces deux vertus peuvent faire accomplir à un marin, à un français.

Ce livre est dédié aux capitaines, officiers et marins disparus dans les tourmentes du Cap Horn.

Notice biographique :

Louis Bernicot est né le 13 décembre 1883 à l'Aber Wrach (Finistère). Tout jeune il navigu sur un petit cotre et il lui arriva en Bretagne à maintes reprises de remporter des premiers pri aux régates contre de vieux loups de mer mieux montés que lui.

Reçu capitaine au long cours en 1908, le commandant Bernicot commença sa carrière dans l marine du commerce au service de la Compagnie des Chargeurs Réunis. Puis il passe à la Tran satlantique qu'il quitte en 1934 pour préparer son voyage.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR





Pour paraître au début d'Avril

IVAN BOUNINE

LA DÉLIVRANCE DE TOLSTOÏ

Traduit du russe par MARC SLONIM

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... **25** fr.

La littérature sur Tolstoï est très abondante, mais le livre d'Ivan Bounine (prix Nobel 1933) ne ressemble à aucun ouvrage paru jusqu'à présent. Cette biographie psychologique, faite par un célèbre écrivain, cherche à démontrer que la vie de Tolstoï est comparable à celle de grands saints chrétiens ou des maîtres de la sagesse de l'Orient, et que le combat pour la perfection morale que le « vieux de Yasnaia Poliana » livrait constamment à lui-même et aux autres, n'était qu'une forme d'ascension perpétuelle vers les hauteurs spirituelles les plus pures.

Or, cette interprétation n'est nullement théorique : c'est l'image vivante et purement humaine de Tolstoï que nous trouvons dans ces pages où la finesse d'analyse se dispute avec la vivacité du récit. Les souvenirs personnels de Bounine qui occupent une partie importante de l'ouvrage, tracent un portrait saisissant de Tolstoï et nous apportent mille détails, tour à tour amusants ou profonds, sur ses manières, ses habitudes et son attitude envers le monde. Certains chapitres du livre constituent une véritable révélation, et ils resteront, certes, comme, par exemple, celui sur la personnalité physique de Tolstoï, parmi les études les plus pénétrantes qui aient jamais été faites sur l'auteur d' « Anne Karenine ».

DU MÊME AUTEUR

LE VILLAGE (*traduit du russe par Maurice*) .... 12 fr.
LE MONSIEUR DE SAN FRANCISCO (*traauit du russe par Maurice*).. 12 fr.
LE CALICE DE LA VIE (*traduit du russe par Maurice*)............ 12 fr.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN-PIERRE MAXENCE

HISTOIRE DE DIX ANS

1927-1937

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE	30 fr.
15 exemplaires numérotés sur pur fil	75 fr.
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur	52 fr.

« La trentaine à peine dépassée de quelques semestres, on n'écrit pas ses souvenirs Il ne s'agit de rien de tel ici. Il s'agit moins encore d'histoire en ce sens où les professeurs prétendent inventorier un période , la mettre sur fiches, en formuler les lois scientifiques ; bref, l'épuiser... Plus modeste donc que l'histoire, plus haut peut-être que le souvenir, tel est ici notre dessein. Ce que nous souhaiterions en ces pages, c'est, à partir de nos expériences et les dépassant, prendre la mesure de ces dix ans qui furent nos dix premières années d'homme, comme Drieu-la-Rochelle tenta naguère de prendre la « mesure » de la France. »

Qu'ajouter à ces phrases par lesquelles s'ouvre l'avant-propos de ce gros livre ? On s'y est efforcé d'abord hors de tout esprit de parti ou d'école mais sans masquer ses préférences, de faire le point, de distinguer à l'horizon de ces dix années les faits saillants ; les figures, les œuvres que le temps n'a point effacées... De la politique aux lettres et aux mœurs on a essayé de garder, de traduire, le rythme, l'impression, la présence même de la vie. Certes, cette « histoire » n'est point un inventaire exhaustif. On s'est refusé à s'étendre sur ce que l'on connaissait mal, préférant approfondir ce que l'on possédait plus complètement. Des visages opposés et complexes apparaissent. De Poincaré à André Gide, de Marcel Proust, à Léon Blum, d'Aristide Briand à Jean Giraudoux, et à Colette, on a tenté, non point tant de les décrire minutieusement que d'en approcher le secret. Saisir les ensembles ; analyser quelques œuvres, quelques caractères particulièrement typiques de ce temps : tel a été notre double but. On souhaite y avoir réussi. Du moins a-t-on conscience d'avoir rendu un témoignage d'homme libre.

J.-P. M.

Notice biographique :

Critique littéraire de Gringoire, *Jean-Pierre Maxence prépare en ce moment un* Blaise Pascal *et un volume de critique contemporaine qui constituera le troisième livre de la série de ses* Positions.

DU MÊME AUTEUR :

LA GUERRE A SEPT ANS, *récit*	15 fr.
LE MORT, *roman*	15 fr.
POSITIONS (I), *essais*	*(épuisé)*
POSITIONS (II), *essais*	15 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE

REVUE MENSUELLE DE LIT

DIRECTEUR (191

Directe

PAR

Publiera très prochainement :

PAUL VALÉRY	TEXTES
ANDRÉ GIDE	NOUVELLES PAGES DE JOURNAL
CH.-L. PHILIPPE	LETTRES A VALERY LARBAUD
G.-K. CHESTERTON	LA JUNGLE FAMILIALE
ANDRÉ MALRAUX	CONDITION DE L'ART
P. DE LA TOUR DU PIN	LES EMPREINTES
ROBERT MUSIL	L'HOMME SANS CARACTÈRE
J. P. SARTRE	LES ROMANS D'ANDRÉ MALRAUX
L. LÉVY-BRUHL	UN PROCÈS DE SORCELLERIE
ROGER CAILLOIS	L'AILE FROIDE
VL. MALACKI	GARRY
R. DELAVIGNETTE.....	LE COMMANDANT DE CERCLE
MARCEL ARLAND	FLAVIE
JULIEN GREEN	VAROUNA

VUE FRANÇAISE

ET DE CRITIQUE — 27e ANNÉE

QUES RIVIÈRE

ILHAN

MOIS

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés. Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois,* à l'édition * *ordinaire, de luxe de La Nouvelle Revue Française* ,à partir du 1er .... 19.....

	FRANCE	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat-chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).				*Edition ordinaire :*
	85 fr.	100 fr.	110 fr.	......UN AN
	46 fr.	54 fr.	60 fr.	......SIX MOIS
	*			*Edition de luxe :*
	145 fr.	170 fr.	185 fr.	......UN AN

Abonnement d'essai de 3 mois : 18 fr.

A ...., le .... 193.....

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... * *Rayer les indications inutiles*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35.807


nrf

Le Livre du Mois

Le Jury, composé de quinze écrivains groupés pour la défense des Lettres, vient de désigner comme

" livre de Mars "

le volume de nouvelles de

JEAN-PAUL SARTRE

LE MUR

Un volume in-16 double-couronne .... **20** fr.
30 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma Navarre. . **65** fr. *(épuisés)*
50 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... **42** fr. *(épuisés)*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ANDRÉ FRAIGNEAU

LA GRÂCE HUMAINE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... **18 fr.**
15 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... **32** fr. (*épuisés*)

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Il y a beaucoup de sensibilité, et de la qualité la plus fine, dans *La Grâce humaine.*

JOHN CHARPENTIER, *Mercure de France,* 1-11-38.

Observations fines et sensibles, émotion vraie... Mélancolie, poésie et humour alternant en un jeu qui enchantera.

JEANNE FERNANDEZ, *Le Jour,* 25-11-38.

Une réussite évidente, une fraîcheur merveilleuse et surtout une aisance étonnante.

Je suis Partout, 6-1-39.

M. André Fraigneau a composé un livre très joli, très délicat, très sensible, qu'il a appelé *La Grâce humaine*... La sensibilité de l'auteur et le don qu'il a de conter attestent un écrivain.

HENRY BIDOU, *La Revue de Paris.* 15-1-39.

M. Fraigneau a su capter des mystères de la grâce humaine, on le lira avec d'autant plus de plaisir et d'intérêt qu'il possède un style magnifique. C'est chose rare aujourd'hui.

FRANÇOIS DE ROUX, *L'Intransigeant,* 26-1-39.

Une œuvre dont la grâce ne peut manquer de séduire. Grâce complexe, qui s'attache à une certaine forme de sensibilité fine. ingénieuse, pénétrante et tout autant à une certaine forme d'expression pure, subtile et poétique.

AUGUSTE BAILLY, *Candide,* 24-1-39.

Le livre de M. Fraigneau a quelque chose de rafraîchissant...
... Les nouvelles de *La Grâce humaine* pourraient faire penser à des nouvelles de Tchékov, tant elles sont d'une vérité moyenne, tant elles nous montrent des choses et des êtres en formation, tant elles sont justes et retenues ; mais elles n'ont pas ce trait fortement marqué, ni ce pli d'amertume qui caractérise l'auteur d'*Une Morne Histoire*. Elles ont aussi une grâce et une légèreté d'accent qui ne ressemblent en rien au sombre dessin russe.

EDMOND JALOUX, *Les Nouvelles Littéraires.* 4-3-39.

nrf NOUVEAUTES

« LES CLASSIQUES ANGLAIS »

H. FIELDING

TOM JONES

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ

Précédée d'une notice biographique et littéraire sur Fielding par Walter Scott

Avec quelques notes d'André Gide en manière de préface

Traduit de l'anglais par DEFAUCONPRET

UN TRÈS FORT VOLUME IN-8° SOLEIL DE 688 PAGES .. **42 fr.**
20 exemplaires numérotés sur pur fil .... **100 fr.** (*épuisés*)

EXTRAITS DE PRESSE

Tom Jones est un livre d'une verve inouïe, plein de cette allégresse naturelle qui est la contre-partie obligée d'une bonne santé et d'une conscience en repos, un de ces rares livres qui vous confirment pleinement dans l'opinion que la vie, malgré tout ce qu'en peuvent dire les esprits chagrins, est une chose fameusement bonne.

Le Mois, 1-11-38.

Tom Jones ne constitue pas seulement une leçon de mœurs, une histoire naturelle de l'*homo britannicus*, qui n'a pas sa pareille, il est aussi le premier roman européen moderne.

A.-M. PETITJEAN, *Vendredi*, 5-8-38.

Tom Jones est une épopée de la vie quotidienne, un roman de caractère qui fourmille d'aventures, un poème d'amour, un chef-d'œuvre surtout de vérité psychologique.
... Je vous envie, si vous ne connaissez pas encore *Tom Jones*. Le voilà aujourd'hui à la portée de tous. Pénétrez vite dans cet univers merveilleux.

La Pie Borgne, Vendémiaire, 24-8-38.

L'originalité de ce roman vient de son réalisme intransigeant. Le romanesque avec Fielding descend jusqu'à nous... Fielding est un véritable novateur et qui inaugurait, dans les lettres anglaises, ce courant réaliste si puissant à travers tout le XIXe siècle.

FERNAND DESONAY, *La Nation Belge*, 15-11-38.

Voici, rendu accessible à tous, une œuvre dont l'importance et la richesse dépassent encore tout ce que nous attendions. Par sa partie narrative *Tom Jones* appartient à l'espèce des romans picaresques : la poésie et les aventures de la route, les arrivées tardives dans les auberges, les scènes les plus burlesques, accédant aux scènes les plus émouvantes, les difficultés de la vie conjugale...
Mais ce qui retient avant tout, c'est la hardiesse et la lucidité de l'observation psychologique. Par là, *Tom Jones* se sépare du roman picaresque et inaugure le roman moderne... Ce livre n'est pas seulement une réussite exceptionnelle de l'imagination ; il est aussi l'exemple d'une lucidité singulière et l'expression d'une sagesse.

GAETAN PICON, *Cahiers du Sud*, janvier 39.

Tom Jones est un grand livre.

RAMON FERNANDEZ, *Marianne*, 27-7-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ROMANS

MARC BERNARD

LES EXILÉS

ÉDITION ORIGINALE

En plus du tirage ordinaire il sera tiré :

des exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 38 fr.

HENRI DEBERLY

LA PAUVRE PETITE MADAME CHOUIN

ÉDITION ORIGINALE

En plus du tirage ordinaire il sera tiré :

des exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 38 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication .... *exemplaire* ... *des* EXILÉS * *ur alfa.*

Veuillez m'envoyer dès publication .... *exemplaire* .... *de* LA PAUVRE ETITE MADAME CHOUIN * *sur alfa.*

Ci-joint la somme de .... } *montant de ma souscription.*
euillez faire recouvrer à mon domicile la somme de ....

om .... A .... le .... 193..

dresse .... (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

rf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

NRF **EN SOUSCRIPTION**

ROMANS, RÉCITS

MICHEL LEIRIS

L'AGE D'HOMME

ÉDITION ORIGINALE

En plus du tirage ordinaire il sera tiré :

des exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma .... 50 fr.
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 32 fr.

MARGUERITE YOURCENAR

LE COUP DE GRÂCE

ÉDITION ORIGINALE

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :

des exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma .... 52 fr.
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 34 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication .... *exemplaire*... *de* L'AGE D'HOMME * *sur pur fil ; —* ....*ex.* * *sur alfa.*
Veuillez m'envoyer dès publication .... *exemplaire*.... *du* COUP DE GRACE * *sur pur fil ; —* ....*ex.* * *sur alfa.*
Ci-joint la somme de .... } *montant de ma souscription.*
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de ....
Nom .... A.............. le.......... 193....
Adresse .... (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

PARIS

Notes d'un Vaudois

I

Il faudrait d'abord savoir ce que c'est qu'un Vaudois, car très peu de gens le savent, en dehors des Vaudois eux-mêmes.

Bien que le mot soit pris ici dans un sens un peu symbolique, comme on le verra tout à l'heure, encore faut-il préciser qu'il n'est pas de pure invention ; qu'il désigne quand même une terre et des hommes qui habitent cette terre, j'entends une terre réelle et des hommes réels, et que c'est le commencement.

Elle est toute petite, cette terre. Elle n'a guère qu'une centaine de kilomètres dans un sens (d'est en ouest), tout au plus une quarantaine dans l'autre ; et les Vaudois ne sont pas plus de trois cent cinquante mille en tout, bien qu'ils vivent assez serrés, car c'est un pays de montagnes, tout au moins à sa périphérie, et sa population se masse à son centre où prospèrent la vigne et le blé.

C'est un des vingt-deux cantons suisses. C'est un canton souverain qui fait partie de cette confédération de petits États souverains qu'est la Suisse. Il est situé au sud-ouest de la Suisse ; il est séparé de la France par le

Jura et le lac Léman ; il est dans le voisinage de la source du Rhône, qui le baigne sur toute sa frontière sud, fleuve d'abord, puis nappe d'eau, torrent tumultueux et couleur de lait premièrement à cause du sable qu'il charrie, paisible étendue d'eau ensuite, mais très largement étalée, de sorte que les montagnes qui se dressent sur son autre rive sont bleues dans l'éloignement.

Mais ce n'est pas ici de géographie qu'il s'agit, ou pas seulement de géographie. Ce qu'il faut savoir, d'abord, c'est ce que c'est qu'un Vaudois. Il est facile de répondre. C'est un Français qui n'est pas Français. Qu'est-ce qu'un Vaudois du point de vue particulier où on se situe ? C'est un Français qui parle le français parce que c'est sa langue, mais qui, d'autre part, ne dépend en aucune façon de l'organisme politique qu'est la France, si bien que sa situation y est très particulière, puisqu'il y est chez lui en tout ce qui concerne son être spirituel et qu'en même temps il y est un étranger, au même titre qu'un Bulgare ou qu'un Chinois, en tout ce qui touche sa situation légale.

Et il faut insister sur ce fait précis qu'il ne parle pas le français parce qu'il l'a appris à l'école, que ce n'est pas pour lui une seconde langue comme pour tant de Russes autrefois ou d'Égyptiens ou de Romains aujourd'hui, mais que le français est sa langue à lui, son unique langue à lui, celle que précisément on n'apprend pas, celle qu'on pompe avec le sang dans le ventre de sa mère ; et que le Vaudois a encore son français à lui, un français qui lui appartient en propre, comme c'est le cas pour les autres provinces de France, une espèce de dialecte franco-provençal, qui a son accent, son rythme, sa cadence, lesquels justement lui confèrent l'authenticité. Quand le petit Vaudois dont il est question était au collège, la plupart des livres dont il se servait venaient de Paris : il y apprenait le bon français : par où il faut entendre le français littéraire. Il y apprenait, comme tous ses autres

congénères de France, la langue écrite, puisque aussi bien il aurait à l'écrire, mais qui diffère essentiellement de la langue parlée, puisqu'on sait qu'il suffit de s'éloigner d'une centaine de kilomètres au nord de Paris, pour qu'on n'arrive plus à comprendre que difficilement la langue qui s'y parle. Il participait donc, ce petit Vaudois, sans trop s'en douter, à ce grand concert des dialectes dont Paris est le centre, en même temps qu'il en est le régulateur et le codificateur ; de sorte que Paris est bien sa capitale, à lui aussi, mais que pour les raisons qu'on a vues tout à l'heure, sa situation y est toute différente de celle du petit Français. Car, par exemple, il a besoin d'un passeport pour s'y rendre ; car encore, par exemple, il n'y votera pas quand il en aura l'âge, et à la préfecture de police il est inscrit sur le même registre qu'un Juif polonais ou un nègre d'Haïti. D'où il s'ensuit qu'il doit voir Paris, étant donné sa situation assez bizarre et j'ajoute assez spéciale, puisqu'elle ne lui est commune qu'avec les Wallons et les Canadiens, d'une façon toute particulière, par quoi il faut entendre plus désintéressée et plus indépendante, puisque ce petit Vaudois, sur le plan matériel, ne peut rien attendre de Paris. Il n'y est soumis à aucune des prestations légales de ceux qui sont citoyens français, et il ne participe à aucun de leurs avantages ; mais en même temps il en parle la langue et se trouve par là participer tout de suite à leur vie, puisque c'est seulement la langue qui nous permet de nous comprendre et de nous faire comprendre. Cette sensation de dépaysement total qui vient ailleurs des vocables fait place pour lui en France à une double sensation qui est d'une part celle d'un rapatriement, d'autre part quand même d'un grand déplacement dans l'espace et peut-être bien dans le temps.

C'est ainsi qu'un petit Vaudois (et on met « petit » bien qu'il eût plus de vingt ans, mais c'est que l'âge n'est pas seulement affaire de calendrier) s'était trouvé jeté,

bien avant la guerre, un matin d'octobre, sur le quai de la gare de Lyon, sa valise à la main.

Il venait pour la première fois de franchir la frontière. Le voyage qu'il venait de faire n'est pas d'ailleurs un très long voyage ; c'est même un voyage beaucoup plus court que celui de Brest ou de Bayonne ou de Marseille, à ce même Paris ; mais, lui, il avait eu à passer par-dessous une montagne, il avait eu à passer aussi au travers d'un « cordon douanier ». Il n'avait, bien entendu, pas dormi de la nuit, tenu éveillé qu'il était par la nouveauté de l'événement, et aussi par l'inconfort de ce coupé capitonné de vieux drap bleu, qui comportait huit places, et où il occupait la huitième.

C'était le commencement d'octobre. Le beau temps qu'il faisait à son départ de Lausanne avait cédé la place, sitôt le Jura franchi, à une petite pluie persistante qui avait duré toute la nuit et qu'on avait vu dégouliner aux vitres de la portière, sitôt que le jour s'était levé. Quelqu'un avait tiré de côté les rideaux de drap bleu en même temps qu'on relevait l'écran de même étoffe qu'on avait rabattu sur la lampe au plafond (c'était encore une lampe à gaz) : et il pleuvait mélancoliquement, tandis qu'avait commencé à défiler derrière les glaces embuées une triste banlieue, en travers de laquelle la locomotive se jetait à toute vapeur, avec de hardis virages qui faisaient basculer le paysage à demi noyé dans le brouillard.

La locomotive n'avait pas tardé à s'engager dans un système enchevêtré de rails dont on apercevait les écheveaux se nouer et se dénouer à perte de vue, de chaque côté de la ligne ; et, dérivée d'un rail à l'autre, pendant qu'elle poussait un sifflement aigu, elle imprimait au wagon un soudain penchement, suivi d'un lent redressement, comme sur le pont d'un navire.

Une grande gare de brique était distinguée à peine, qu'elle soulevait au passage, puis laissait retomber, sans

rien abdiquer de sa vitesse. On avait aperçu à main gauche une espèce de vignoble, c'est-à-dire beaucoup de murs blancs divisés en casiers et posés les uns sur les autres ; des cheminées fumaient à main droite ; un canal sans aucun courant était alors apparu ; et, moi, je m'étonnais de cette eau immobile, car je venais de la montagne où les cours d'eau sont des torrents, dont il n'y en a aucun qui ne se précipite ou ne tombe de roche en roche, faisant penser au dégringolement d'un interminable troupeau de moutons.

Ici, c'est une eau immobile et verte et deux ou trois bateaux dessus, sans mâts ni cheminées ; et c'était tout à coup la plaine, bien singulièrement présentée à un petit garçon qui ne la connaissait pas, toute charbonneuse et pelée, où l'œil qui fuyait à plat dans la bruine ne rencontrait d'autres verticales que celles des bâtisses basses d'ailleurs aussitôt dépassées ; suivies de terrains vagues occupés par des espèces de jardins clôturés où se dressaient des baraques faites de matériaux disparates provenant de démolitions et utilisés pêle-mêle : moellons de mâchefer, tôle ondulée, planches et papier bitumé, portes et fenêtres rapportées ; — quelquefois un vieux wagon monté sur un socle en ciment.

Mais mes compagnons de voyage s'étaient mis debout tous ensemble ; et, un instant après, je m'étais trouvé sur le trottoir qui est devant la gare de Lyon, sous la grande horloge. L'affaire était à présent d'essayer d'attraper un fiacre. J'étais plein d'inexpérience, je ne connaissais pas les trucs. Il en survenait constamment, de ces fiacres, mais ils étaient tous assaillis et occupés bien avant d'être arrivés à ma hauteur. C'était encore le temps des fiacres. L'objet a disparu de la circulation, et le mot lui-même du vocabulaire : sans doute que bientôt on n'en comprendra plus le sens. Mais, en ce temps-là, les fiacres existaient, ils étaient même à peu près seuls à être en service, car il n'y avait encore que de rares auto-

mobiles ; seulement ils obéissaient à un mystérieux système de télégraphie à distance, dont le code m'était inconnu, qui faisait qu'ils étaient retenus longtemps avant d'avoir stoppé ; ou bien j'avais affaire à un grand cocher dédaigneux, dont les exigences avaient découragé la clientèle, qui me jetait un chiffre en passant du haut de son siège, et la somme m'épouvantait. Le temps s'écoulait cependant ; d'autres trains étaient sans doute entrés en gare, le nombre des voyageurs non seulement n'avait pas diminué autour de moi, mais tendait bien plutôt à augmenter encore ; je commençais à perdre courage.

Un petit garçon bien maladroit aux choses courantes de la vie, et qui l'est resté, car, le petit garçon qu'on a été, on le reste toute sa vie. C'est alors qu'il avait été abordé par une espèce de voyou à casquette, un reste de cigarette éteinte lui pendant au coin de la lèvre, qui depuis un moment tournait autour de lui, les mains dans ses poches, humant l'air ; et tout à coup, par-dessus l'épaule, lui avait dit : « C'est du tabac belge ? » car j'avais, moi aussi, une cigarette à la bouche.

On m'avait enseigné depuis ma tendre enfance que je ne devais pas répondre aux gens que je ne connaissais pas, s'il leur arrivait de m'adresser sans raison la parole ; mais j'avais crâné, je lui avais répondu : « Non, du tabac suisse. »

Il s'était arrêté tout à fait, il avait repris : « Ça sent bon ! »

— Vous en voulez une ?

Il avait craché son mégot, tandis que je tirais de ma poche un de ces magnifiques emballages d'avant-guerre en carton épais, avec des lettres d'or, et, à l'intérieur, deux ou trois enveloppes de papier superposées, dont l'une d'étain, l'autre de soie :

— Chouette !

Je lui avais donné du feu.

— Et où allez-vous comme ça ?

— Je cherche un fiacre.

— Vous risquez d'attendre longtemps, il y a de la concurrence. Est-ce que vous avez déjeuné ?

Je n'avais pas déjeuné.

— Eh bien, venez avec moi. Je vous indiquerai un bon coin : c'est moitié moins cher qu'au buffet.

Cette arrivée à Paris risquait de débuter par ce qu'on appelle une aventure ; je m'en doutais bien un peu. Des souvenirs de lecture me revenaient à la mémoire, entre autres certains passages des *Misérables*, dont j'avais été le lecteur assidu. Et le Paris dont il s'agissait dans le livre n'était qu'un Paris tout imaginaire, par là même sans danger, au lieu qu'à présent, j'y étais, et en conversation avec un de ces personnages que les bourgeois évitent avec soin. Seulement on est ainsi fait que c'est quand on est le plus inquiet que l'orgueil vous engage à faire preuve de plus de confiance, et que c'est justement quand il y a une chose à ne pas faire qu'on se sent tenu de la faire ; j'avais dit :

— C'est une idée, allons déjeuner.

L'homme en casquette m'avait pris ma valise, je lui avais offert une seconde cigarette, nous avions traversé la place ; il s'était engagé dans une de ces petites rues toutes noires qui débouchent non loin de là sur les artères fréquentées ; et c'est ainsi que mes premiers pas à Paris m'avaient porté chez un vrai bistrot, tout ce qu'il y a de plus populaire, avec un zinc, de la sciure par terre et deux ou trois petites tables, d'ailleurs inoccupées, parce que la coutume est de boire debout.

J'ai fait connaissance dès mon arrivée avec le lait de Paris qui est un bizarre assemblage d'une espèce d'eau bleuâtre et de gros grumeaux gluants qui flottent à la surface, puis tombent lourdement dans la tasse dont ils font déborder le contenu ; j'ai fait connaissance aussi dès la première minute avec le peuple de Paris, car tout

le long du zinc il y avait des hommes accoudés et à demi-tournés vers nous : des cochers, des garçons livreurs, un fort de la halle avec son grand chapeau.

Nous avions pris place à une des tables ; eux, ils causaient très vite et à voix haute tout le temps ; puis brusquement l'un ou l'autre s'en allait, mais il en survenait sans cesse d'autres, et la porte battait au milieu d'un grand bruit de voix, de rires, d'exclamations, de discussions, sans cesse interrompues, puis nourries à nouveau par ceux qui arrivaient.

Et nous deux, nous causions, nous causions très tranquillement, j'y insiste, mon interlocuteur me demandant où j'allais loger, et je le lui disais ; d'où je venais et je le lui disais ; et où c'était ça, Lausanne ? et ça, la Suisse ? « Ah ! oui, disait-il, je vois : c'est à côté de la Belgique » ; et il déjeunait avec moi de grand appétit avec du beurre et des croissants. « Ah ! il y a un lac ! est-ce que c'est grand ? » L'aventure qui s'était mal annoncée finissait donc le mieux du monde ; elle avait même si bien fini que je m'étais trouvé installé dans un fiacre, ma valise à côté de moi, et lui me souriait sur le trottoir, la main portée à sa casquette.

Je lui avais donné un franc et le reste de ma boîte de cigarettes.

On ne se souvient déjà plus de ces cochers de Paris avec leur haut-de-forme noir ou blanc, et leurs longues houppelandes couleur tabac, pour la plupart. Je n'ai jamais su en quoi ces haut-de forme étaient faits ; ils étaient vernis et brillants, mais ce qu'il y avait sous la couleur, c'est ce qu'il n'était pas facile de deviner. De la tôle, du cuir bouilli, une espèce de cartonnage ? C'était haut, important, c'était surtout visible de loin, quelquefois orné d'une aigrette ou d'un ruban de métal qui brillait. Des sabots pleins de paille, en hiver, et une couverture de cheval enroulée autour des jambes complétaient cet équipement que rendait souvent pittoresque

un vaste cache-nez dont les pointes flottaient par derrière. J'étais tombé sur un vieux cocher et un petit cheval fatigué qui n'allait pas vite, mais c'était tant mieux. Il ne pleuvait plus, le fiacre était découvert. Je m'étais laissé aller en arrière sur les coussins de couleur tendre, mais singulièrement crasseux et fatigués, avec un grand soulagement, je dois dire, n'ayant plus maintenant qu'à me laisser porter jusqu'à la rue de l'Odéon où j'avais retenu une chambre.

C'est donc dans une parfaite tranquillité d'esprit que le petit Vaudois a fait son entrée dans Paris, bercé par des ressorts gémissants, mais dociles. Devant moi, le dos du cocher penché en avant ; au-dessus de moi, un grand ciel brouillé que je ne connaissais pas encore. Il était fait de bleu et de noir, tout parcouru par un grand vent ; tellement mobile, tellement capricieux que, le temps de baisser et de relever la tête, il n'était déjà plus le même. Les masses là-haut s'étaient déplacées, roulant les unes par-dessus les autres à grande vitesse, par une intervention constante de leurs volumes et de leurs couleurs : ces vastes nuées noirâtres bordées de gris, ou grises bordées de noir, qui basculaient les unes sur les autres, laissant apparaître un azur mouillé qu'elles recouvraient à nouveau ; sans cesse apportées, emportées. Et tantôt le soleil apparu brusquement faisait briller à perte de vue la perspective des rues, avec leur asphalte ou leur pavé de bois, tantôt tout retombait à une obscurité presque totale, comme par un jour d'orage, mais l'orage ne venait pas : c'est le soleil qui revenait.

Il faisait doux et humide. C'étaient des ciels de mer (car le climat de Paris est déjà un climat marin), c'est-à-dire des ciels où le vent ne connaît aucun obstacle, en même temps qu'il se réchauffe continuellement à ce réservoir de chaleur qu'est l'Océan. Un climat tempéré, juste le contraire du nôtre où de hautes montagnes s'opposent à la libre circulation de l'air ; et elles sont, elles,

à cause de leurs neiges, un réservoir de froid ; de sorte que notre climat est fait de contrastes brusques, avec de soudaines hausses, de soudaines baisses de température. Ici, c'est la lumière qui changeait continuellement, ce matin-là, tantôt tragique, tantôt radieuse, car on était encore proche de l'équinoxe d'automne. Nous avancions avec toute la lenteur souhaitable, souvent même arrêtés longuement à un croisement de rue par l'intense circulation qui me remplissait d'étonnement, et je nous revois encore comme noyés, et nos dimensions, j'entends celles du cheval et de la voiture, diminuées, rapetissées, venues à rien, entre un énorme omnibus et un non moins énorme camion chargé de tonneaux de bière, qui fonçaient tout à coup en avant, et nous de même, passant alors entre deux berges de véhicules arrêtés dont le courant jusqu'alors avait été perpendiculaire au nôtre.

Nous étions arrivés sur un vieux pont ; il y avait d'autres vieux ponts à ma droite et à ma gauche. Il y avait eu Notre-Dame à ma gauche. On abaissait la cheminée du remorqueur. Elle se laissait aller docilement en arrière, noire et blanche, rouge et blanche : elle se cassait en deux d'elle-même pour ne pas être cassée en deux par le tablier du pont sur lequel nous passions justement, pendant qu'elle lâchait encore tout près de nous une grosse bouffée noire qui sentait âcre.

Il y avait toujours Notre-Dame en amont. Elle glissait lentement en arrière, avec ses deux tours vues à contre-jour, noires et immobiles sur un ciel chaotique, sans cesse en mouvement. Et, entre elles, un instant, la flèche était parue, mais elle avait été presque tout de suite offusquée. Et c'était Notre-Dame elle-même qui avait disparu ensuite, avec la Seine et sa vaste ouverture sur l'espace, parce que nous nous étions engagés dans d'étroites rues, assez tristes, mais historiques, comme je pouvais le lire en blanc sur les plaques indicatrices en émail bleu.

J'avais vu pour la première fois de mes yeux ce que c'étaient que ces fameux « ruisseaux » de Paris, dont il est parlé si souvent dans les livres. Le mot sert à des images et c'est par exemple une fille « tombée au ruisseau ». J'avais souvent cherché à imaginer ce qu'il pouvait bien représenter sans y avoir réussi, mais je le constatais à présent sur place ; et que c'était bien un ruisseau, un ruisseau de belle eau qui débordait à gros bouillons d'une grille placée en bordure du trottoir ; où des hommes à grands coups de balai chassaient les ordures de la rue qu'on voyait disparaître plus loin dans une bouche d'égout.

Des rues plus intimes, moins fréquentées, toutes bordées par des boutiques de bouquinistes et de marchands d'antiquités — où il y avait aussi beaucoup de charrettes et de marchands des quatre-saisons dont on entendait maintenant les cris monotones et chantants, chacun le sien, mais toujours pareil à soi-même, dominer le bruit des roues et des pas sur le trottoir.

II

On m'avait donné une chambre au quatrième étage, mais qui avait vue sur la rue. Cette rue de l'Odéon, quoiqu'un peu triste, ne manque pas d'allure, ayant été bâtie d'un seul bloc un peu avant l'époque de la Révolution, de même que le théâtre qui est au bout de la place semi-circulaire du même nom.

J'avais un lit-bateau, une armoire à glace Louis-Philippe, une table de toilette au marbre fendu et taché ; une autre table, qui me servait de table à écrire, était poussée devant la fenêtre où pendaient de grands rideaux rouges poussiéreux.

Mais je n'avais même pas pris le temps, ce jour-là, de vider ma valise, car Paris m'appelait à travers la fenêtre envahie par un joli rayon de soleil. Je devais être orienté

au couchant et, comme il n'allait pas tarder d'être midi, l'astre commençait d'apparaître, entre de légers nuages blancs, dans cette espèce de canal rectiligne que la double ligne des toits découpait dans le ciel, juste au-dessus de ma tête.

C'est tout ce que je voyais du ciel, à ma grande privation, je dois dire, nous autres habitués depuis toujours à l'avoir tout entier devant nous, quoique singulièrement rétréci par les colonnes de montagnes, mais elles sont bleues, elles sont bleues et blanches, elles participent à l'air et aux saisons, tandis que je n'avais ici en face de moi qu'une haute façade noire dont il fallait que je me penchasse pour apercevoir l'entresol aux fenêtres basses et cintrées.

J'avais donc cédé tout de suite à l'appel de Paris et d'un beau jour d'octobre sur Paris, je m'étais retrouvé dans la rue qui restait pluvieuse et mouillée, mais où de place en place le soleil, par une ouverture entre les maisons, déversait à pleine hotte une belle lumière dorée qui faisait sécher le pavé de bois. J'avais d'abord songé à aller déjeuner dans un petit restaurant dont on m'avait donné l'adresse, mais, ayant vu, à travers le vitrage, qu'il était déjà plein de monde, je n'avais pas osé entrer.

J'étais extrêmement timide en ce temps-là ; je ne le suis pas beaucoup moins aujourd'hui.

Je m'étais réfugié, pour finir, dans une crémerie qui était vide et où une vieille demoiselle m'avait servi une tasse de café au lait, du beurre et des croissants.

J'avais ainsi recommencé mon déjeuner du matin, quoique d'un peu meilleure qualité, cette fois ; puis ayant lu sur une colonne Morris (je crois bien que c'est le nom, mais qui est M. Morris ?) qu'il devait y avoir un concert au Trocadéro, où il me semble bien me souvenir qu'on donnait la *Damnation de Faust*, j'avais tout aussitôt résolu d'y assister, ayant préalablement consulté dans un coin mon plan de Paris, où les lignes d'omnibus et de tramways étaient indiquées.

Le tramway qui devait m'y amener était un de ces énormes tramways à deux étages, peints en noir avec, si je me rappelle bien, une espèce de cheminée sur le devant et un toit surbaissé qui vous obligeait à vous plier en deux pour gagner votre place à l'étage d'en haut — véhicules déjà alors singulièrement démodés, mais qui avaient représenté à un certain moment dans le passé le tout dernier progrès de la technique et avaient été maintenus en activité pour toute espèce de raisons dont sans doute des financières, constituant ainsi et, par-dessous tant d'autres inventions nouvelles, une de ces couches de civilisation superposées, dont Paris est fait.

Seulement tous les tramways étaient pleins et puis je n'avais pas de numéro. Je ne savais même pas qu'on dût en avoir un. J'avais bien trouvé le trottoir sur lequel il fallait les attendre pour être dans la bonne direction, mais n'avais pas pris garde, étant encore ignorant des usages de la rue, qui ont tant d'importance à Paris, à ces épais petits cahiers de diverses couleurs qui étaient fixés tout à côté de la station, sous une espèce d'avant-toit, à un candélabre. C'était sur le boulevard Saint-Germain. Toutes les trois ou quatre minutes, je voyais apparaître au loin par-dessus le courant ou plutôt les deux courants opposés que charriait le boulevard, la haute machine noire que signalait une vapeur qu'il crachait bruyamment comme quelque monstre marin jouant dans le lit d'un fleuve ; mais, ou bien le conducteur faisait sonner son timbre parce que « c'était complet », ou bien une telle foule de voyageurs se pressait dans le bas des deux marches par où on accédait à la plate-forme d'arrière que je m'écartais d'instinct. J'avais toutefois remarqué les petits papiers qu'ils tendaient, et j'avais fini par comprendre ; mais alors je m'étais aperçu que j'avais le numéro cent vingt alors qu'on criait le numéro trente : si bien qu'impatienté plus encore que découragé, et me refusant à l'humiliation

d'attendre davantage, j'avais tout à coup renoncé à utiliser ces « transports en commun », pour ne plus avoir recours qu'à mes propres moyens de transport.

J'étais bon marcheur, en ce temps-là, habitué à de longues courses dans la montagne, rompu à monter et descendre ; je sortais du service militaire où nous avions fait des étapes de cinquante kilomètres, le paquetage au complet sur le dos. Je ne me doutais pas que la fatigue, ici, c'est d'aller à plat, que la fatigue, à Paris, c'est la foule. La fatigue, c'est le bruit qu'on finit par ne plus percevoir par l'oreille, tellement il est ininterrompu, mais qui n'en continue pas moins d'agir sournoisement sur vos centres nerveux. Je dis tout bêtement comment les choses se sont passées, faisant appel à mes souvenirs, dont je ne vais pas vous faire grâce d'un seul. C'est un petit Vaudois qui aborde Paris, et ce premier contact est fait d'une multitude d'impressions incohérentes. Il est en train de remonter le boulevard Saint-Germain, son pardessus au bras ; il a pris, sur le large trottoir, du côté des maisons, dont il longe les façades pour avoir du moins la solitude sur un de ses côtés ; et il y a, de l'autre, les grands marronniers dont le tronc est séparé de l'asphalte par une grille de fonte dont les trous laissent voir la terre qui est dessous, et qui est bien pour le moment tout ce qu'on en peut apercevoir. Entre les marronniers et lui, il y a toute une circulation d'êtres humains, mais qui est parfaitement silencieuse, parce que toutes les espèces de bruits qu'ils font ou pourraient faire sont submergés et engloutis par la rumeur de la chaussée. Je voyais qu'à Paris les hommes pensent bien, mais on ne les entend pas penser ; on ne s'entend pas penser soi-même. Tout en poursuivant mon chemin, je me rappelais les petites rues de la ville d'où je venais, avec leurs gros pavés sonores : là, le bruit qui se fait, c'est l'homme seul qui le fait : sa voix, ses semelles, son rire ; le bruit qui se fait, c'est l'homme qui s'exprime et par toutes les

façons qu'il a de s'exprimer ; ici, c'était la rue, les choses, les voitures, les camions, les omnibus, les tramways ; ils vous empêchaient non seulement de vous faire entendre, mais même de vous entendre. Le large boulevard allait dans une direction précise ; le trottoir était fait d'une multitude de petites îles de couleur claire cernées d'ombres, qui était le soleil tombant entre les branches des marronniers. Ils étaient en train de perdre leurs feuilles. Elles n'étaient pas jaunes comme chez nous, mais brunâtres, et non pas mûres, mais brûlées, ou encore d'un vert desséché. Cependant il y avait de temps en temps un joli drapeau qui pendait au-dessus d'une porte avec gaîté. Et j'étais amusé, mais inquiet, et en même temps curieux et triste, et dépatrié, mais tout le temps rapaysé. Je me laissais faire. Je ne cherchais pas à connaître la cause de ces sentiments multiples et contradictoires. Et je continuais d'aller, me confiant à mes seules lumières, parce qu'on est empêché d'interroger le monde qui passe trop vite, tous ces passants indifférents, renfermés en eux-mêmes, les agents qui vous intimident. J'allais, je suis allé bien plus longtemps que je ne pensais. J'étais dans une ville qui avait son échelle à elle. J'avais retrouvé la Seine en passant devant le Palais-Bourbon ; j'avais traversé la Seine à nouveau ; puis, sous le grand ciel, tout peuplé à présent de jolies voiles blanches qu'elle redéployait sur Paris, il y avait eu la place de la Concorde vraiment royale (en pleine république), où je m'étais engagé, non sans difficultés.

Là on se trouve, quand on va vers l'ouest, devant tout un horizon d'arbres où on devine bien que des avenues sont percées par la quantité des véhicules qu'elles déversent à chaque instant ou qui s'y engagent, mais laquelle me fallait-il prendre ? Les marronniers faisaient masse au-dessus de bancs et de chaises où des messieurs et des dames étaient installés. J'avais consulté encore mon plan que le vent déployait bruyamment à plat

dans l'air en avant de mes mains ; et je crois bien que je m'étais trompé finalement dans mon itinéraire. Car la suite a été qu'il était près de quatre heures quand j'étais arrivé au Trocadéro, que le concert devait être commencé depuis longtemps ; et que, m'étant trouvé engagé dans un labyrinthe de vestibules et de galeries, avec deux immenses ailes en demi-cercle, il m'avait fallu encore du temps avant d'arriver à la caisse.

Il n'y avait plus une seule place. Le concert, d'ailleurs, touchait à sa fin.

C'est peut-être une chose utile, mais une chose assez décourageante, que d'arriver à Paris comme j'ai fait, c'est-à-dire sans beaucoup d'argent, sans aucune expérience, sans aucune protection. L'accueil est dur ; il ne manque même pas de brutalité. Paris n'a pas de ménagements pour vous ; il ne se pare, ni ne se prépare pour vous recevoir ; on ne peut compter que sur soi-même. On y est comme si on se promenait nu dans la campagne ; on sent sur sa peau de partout le contact avec ce qui est : le froid de l'air, les épines, les aspérités du sol. Car d'autres arrivent protégés : ils arrivent tellement protégés qu'ils n'ont même pas conscience d'avoir changé de vie et de milieu, comme tant de voyageurs qui, grâce à leur fortune, à leur situation, aux arrangements de toute sorte qui ont présidé au voyage, se retrouvent où qu'ils soient ce qu'ils sont, en même temps qu'ils retrouvent autour d'eux ce qui existait autour d'eux. Il y a ainsi beaucoup de vieilles Anglaises qui ont fait trois ou quatre fois le tour du monde sans avoir réellement quitté leur logement de Charing Cross ; énormément d'agences de voyages et d'ailleurs toute la politique anglaise ayant eu pour unique préoccupation de leur aménager d'avance autant de Charing Cross que le trajet compte d'étapes, par des tennis, des journaux, les repas, le personnel, la langue, l'ameublement, les habi-

tudes, l'heure du lunch qui continue d'être le lunch d'un bout à l'autre de la terre. Et, pour ce pauvre petit garçon, c'est tout juste le contraire. Rien ne se transforme pour lui. Il trouve un Paris tel qu'il est, et qui est à la fois très proche de lui et très lointain, très amical et plein de rudesse ; car c'est son cas d'y adhérer parfaitement avec une partie de son être, mais de ne savoir que faire de l'autre, qui ne trouve pas à s'y situer. Je ne m'étais endormi que très tard, cette nuit-là ; trente kilomètres dans les jambes, le bruit des rues, la nouveauté de tout m'avaient tenu longtemps éveillé ; et, étendu dans mon lit où je cherchais vainement le sommeil, j'écoutais les bruits de l'hôtel : car il y avait l'hôtel, c'est-à-dire beaucoup de présences, au-dessus, au-dessous et de chaque côté de moi. J'entendais sonner le timbre de la porte d'entrée. On montait l'escalier ; des portes continuellement s'ouvraient et se fermaient. On parlait à haute voix dans la chambre voisine. Une voix d'homme, une voix de femme : elles se taisaient brusquement ; j'entendais craquer le lit. Paris ne vous épargne guère : il se montre tel qu'il est. Les urinoirs sont ce qu'ils sont. A peine y étais-je entré que j'avais été entouré de maladies ; et il y a d'innombrables remèdes à ces maladies, mais leurs noms, à elles, sont redoutables ; il y en avait que je ne connaissais même pas. C'est un petit Vaudois qui parle, et il vient d'un pays infiniment plus pudique (plus hypocritement pudique peut-être), où ces choses-là se cachent avec soin, et les urinoirs sont sous terre, soigneusement dissimulés, vierges de tout affichage. Tout à coup l'amour vous apparaît une chose malpropre et dangereuse, ce qu'il est souvent, et ce qu'on nous avait caché. Paris, c'est pour ce pauvre petit garçon, et dès la première heure, quelque chose comme la révélation soudaine des mille possibilités de la vie et de ses risques, dont il se doutait à peine. On soupirait dans la chambre à côté de la sienne. Il se retournait dans son

lit. Et, de dedans ses draps douteux, vaguement humides, qui sentaient l'eau de Javel, il faisait en sens inverse dans sa tête le chemin fait la veille avec son corps ; il retournait en esprit vers une belle eau et les grandes forêts d'automne, d'où, par les trous qu'il y a entre les branches, on voit des morceaux de montagnes qui sont bleus et neigés de blanc.

Ce petit Vaudois est un peu ridicule. Il n'ignore pas qu'il l'est, mais n'en soupire pas moins après le pays quitté, quoiqu'il l'ait volontairement quitté. Et il a continué à soupirer tous ces premiers jours, constatant qu'une grande quantité de petites différences qui le séparent de ceux qui l'entourent et qui, justement parce qu'elles sont petites, frappent bien davantage que les différences foncières qu'on devine de loin en quelque sorte et auxquelles ceux avec qui on a affaire sont préparés ? Car Paris est malgré tout une ville cosmopolite : un Russe n'y étonne pas, on devine tout de suite qu'il est Russe. Un Marseillais, un Auvergnat y sont chez eux, ils sont classés. Ils font partie des apports incessants et familiers des provinces françaises ; et, nous autres, nous ne sommes pas des provinces françaises. Quoique avec un accent plus faible et moins marqué, nous surprenons par une certaine inflexion de langage, par d'infiniment petites nuances, par les mots dont nous nous servons, par notre démarche sans doute aussi, notre attitude, notre allure, conséquences et effets de choses très profondes, dont nous ne nous étions pas rendu compte encore, faute d'occasion, et que nous étalons ainsi naïvement. Nous sommes, par exemple, pleins d'archaïsmes. J'avais été acheter chez le droguiste, qui s'appelait ici marchand de couleurs, un litre d' « esprit de vin » et on ne m'avait pas compris. Et, moi, je n'avais pas compris que je parlais le français, d'ailleurs pittoresque, d'un XVIII[e] siècle singulièrement désuet. J'avais dû m'expliquer, ce qui n'avait pas été sans peine, mais à cette oc-

casion du moins je n'avais pas été fautif, tandis qu'il m'était arrivé de l'être ensuite quand j'avais demandé une « lampe », au lieu d'un réchaud à alcool. Car, si nous sommes pleins d'archaïsmes, ce qui n'est pas un mal en soi, nous souffrons d'autre part d'une grande impropriété dans les termes, surtout les termes techniques qui sont à Paris d'une grande précision. Notre langue, à nous, très souvent, n'est qu'approximative : elle s'approche, elle ne coïncide pas. Elle est la langue d'un peuple paresseux, d'un peuple lent à concevoir, plus lent encore à s'exprimer, et qui ne s'exprime qu'à moitié faute d'avoir été obligé par la vie à serrer de près ce qu'il veut dire ; d'un peuple qui suggère tout, et ne nomme rien. Un petit peuple inchoatif (au sens grammatical du mot), qui se préoccupe bien davantage de ce qu'il a l'intention de faire ou de ce qu'il est en train de faire, que de ce qu'il fait, comme s'il était indifférent au résultat. Un petit peuple tenu trop longtemps à l'écart de la vie, un petit peuple neutre, un petit peuple trop ménagé, un petit peuple trop confortablement installé dans ses habitudes (ou qui l'était encore en ce temps-là) ; et il se heurte dans la personne d'un de ses ressortissants à une population qui est vive, avare de son temps, qui est dense, où les rencontres sont incessantes, où il s'agit de faire vite, et, sous peine d'être évincé, de nommer chaque chose aussitôt par son nom. Sous la communauté de la langue se dissimule sournoisement la différence des habitudes et des natures, que tout à coup un mot fait éclater, d'où un malaise (j'exagère à peine). Car j'avais encore acheté une lampe à pétrole (il y avait encore des lampes à pétrole), et j'avais demandé un « tube » (est-ce que j'avais tort ? mais à Paris on dit un « verre » de lampe). En quoi « verre » est-il un terme plus propre et plus précis que « tube » ? c'est ce que je vois mal, mais ce que je voyais bien, c'est qu'à Paris on obéit en tout à la coutume et que la coutume est de Paris et que le prestige de Paris fait qu'on ne la discute pas.

Le jeune Français qui arrive à la capitale après avoir passé sa licence ès lettres en province (s'il y en a encore) en est tout de même bien plus averti que nous. Paris est pour lui le centre, le seul centre. On sait qu'en France les voies ferrées sont construites de telle façon qu'il est presque plus rapide et en tout cas plus commode pour un Provençal qui va à Bordeaux de passer par la capitale que d'emprunter la ligne transversale. Les coutumes de Paris, qui sont d'ailleurs une espèce de résumé des coutumes provinciales, circulent donc bien plus facilement en France que de cet autre côté de la frontière dont nous venons. Nous sommes moins éloignés de Paris que les habitants de Brest, de Marseille ou de Bayonne, mais Paris n'est pour nous qu'une capitale intellectuelle, tandis que pour le provincial il est la capitale tout court : d'où tout vient et où tout retourne. Nous y sommes donc beaucoup plus vacants, j'y insiste, parce que plus désintéressés, que nos proches cousins, les Savoyards, et nos autres cousins de plus en aval sur le Rhône, ne trouvant pas à y nourrir comme eux telles ambitions, qui ne peuvent trouver à se satisfaire qu'à Paris : — quoique peut-être par là même mieux préparés à regarder.

Mais il faut dire qu'on ne *regarde* pas tout de suite ou que du moins on voit trouble, les premiers temps. Il faut d'abord prendre pied. On ne constate d'abord que les petites différences dont j'ai parlé tout à l'heure, les malentendus, les embarras qui en résultent ; et il y a qu'on ne sait pas encore faire, comme on dit, et qu'il faut apprendre, sous peine de se trouver réduit à des situations qui de loin ne vous semblent plus que comiques, mais qui n'en sont pas moins désagréables quand on les vit. C'est ce qui m'était arrivé. Je n'avais pas encore appris, entre autres choses, à calculer. Je n'étais pas installé depuis quinze jours dans ma chambre d'hôtel que j'avais déjà dépensé tout l'argent de mon mois, et l'amour-propre m'empêchait d'avouer à ma famille la

situation où je me trouvais. Il avait fallu m'ingénier, ce qui n'était pas facile, car le règlement de l'hôtel interdisait aux locataires de préparer leurs repas dans les chambres. Je cassais en trois la baguette de pain encore toute chaude que je venais d'acheter et arrivais ainsi à la dissimuler dans ma serviette. J'allais me fournir de beurre en dehors de mon quartier, de manière à ne pas éveiller les soupçons ; je disposais d'un pot de confiture. De temps en temps, je m'accordais le luxe d'un œuf à la coque. C'est une façon de s'initier aux éléments de la cuisine. Je plaçais mon réchaud sur la table de toilette que j'avais préalablement débarrassée de la cuvette et du pot à eau : une petite chambre d'hôtel singulièrement encombrée ; tout au plus trois mètres sur deux cinquante, et où le lit prend une place disproportionnée ; alors il faut prendre garde aux risques d'incendie, car ces réchauds sont assez primitifs et font volontiers explosion ; mais il y avait heureusement ce vieux dessus de marbre tout fendillé, dont la crasse noircissait les fentes, où je regardais trembloter la petite flamme de l'alcool bleue et colorée de jaune sur ses bords, derrière mes rideaux tirés, attentif à ce que le garçon ne vînt pas me surprendre.

Il faut dire que le commencement de l'hiver est la saison la plus triste de Paris. Le ciel était de suie. J'avais promptement appris (entre autres choses) ce que c'est qu'un pavé « gras ». Il suffisait de voir les chevaux y glisser des quatre fers, comme s'ils avaient eu les jambes fauchées. Il s'était mis à pleuvoir intarissablement. Les étroits trottoirs de mon quartier, et en particulier ceux de la rue Bonaparte ou de la rue des Saints-Pères, étaient encombrés d'une foule hargneuse de « bourgeois » bien mis sous des parapluies. Le mot bourgeois a d'ailleurs ici un sens assez particulier : il faut entendre un homme qui défend coûte que coûte ses droits, même ceux qu'il a usurpés. Un bourgeois qui occupe le

trottoir et entend ne pas salir ses bottines ne cède le pas à personne. Il ne vous voit pas, il ne voit rien, il est abstrait : vous n'avez qu'à vous garer. D'autant plus que son parapluie est une arme redoutable, toute garnie de pointes sur son pourtour, et il sait s'en servir. Le mauvais temps remplit Paris d'une foule de possédants impitoyables : les pauvres bougres comme moi étaient condamnés au ruisseau (les fameux ruisseaux de Paris). A qui j'en voulais (et à qui j'en veux encore), c'est à ces hommes généralement d'âge moyen, bien mis, mais mon quartier était plein de ces gens bien mis, qui sont décidés à passer partout les premiers, quoi qu'il arrive, qui sont en même temps au bénéfice d'une vieille expérience et qui passent en effet partout les premiers.

Ce sont eux qui m'ont fait comprendre la révolution : elle ne s'explique que par l'abus de droits qu'une partie de la population s'est arrogée, et que la peur lui fait défendre d'autant plus opiniâtrement qu'elle les sent moins justifiés.

J'admirais que Paris fût soudain visiblement partagé en deux catégories de passants, ceux qui s'imposent, ceux qui s'effacent ou sont forcés de s'effacer : ceux qui s'avancent avec certitude et conviction, ou tout au moins avec les airs de la conviction, ceux qui doutent d'eux-mêmes, et sont aussitôt victimes de leur doute. Il faisait jaune dans le ciel ; la même couleur jaune était sur le pavé de bois qu'une sorte de crème gluante recouvrait entièrement ; la même couleur jaune était dans l'air, noyant le faîte des maisons, occupant le vide entre les maisons. Tout le long du jour, Paris vivait une espèce de vie crépusculaire (c'est le commencement de novembre, je n'ai plus que six francs — mais six francs or — pour vivre encore huit jours) ; il bruinait du matin au soir et l'humidité partout répandue faisait que tout ce qu'on touchait semblait imprégné d'une sueur froide comme exhalée de l'intérieur. Je rentrais chez moi mou-

cheté de boue de la tête aux pieds. J'en avais sur mon chapeau, dans les cheveux, dans les oreilles ; et, plus on approchait du bas de mes vêtements, plus elles tendaient à se rejoindre, ces mouchetures, jusqu'à former une plaque continue qui se fendillait en séchant. Il faisait froid. J'avais acheté à crédit dans l'hôtel, où heureusement je pouvais faire inscrire mes dépenses, un seau de « flambant » et un margotin. J'essayais d'allumer du feu dans la cheminée. Le bois ne voulait pas prendre, la cheminée ne tirait pas. Quant au charbon, il ne faisait guère que dégager une âcre fumée noire qui m'obligeait à ouvrir la fenêtre sous peine d'asphyxie ; puis on le voyait bourgeonner comme une vieille souche au printemps, se couvrant d'espèces de bulles qui crevaient l'une après l'autre en lâchant une maigre flamme sifflante, vite éteinte. J'étais assis par terre, un châle sur les épaules, une pile de vieux journaux à portée de la main, m'ingéniant avec des ruses de sauvage, grâce à de tout petits morceaux de bois glissés où il convenait, à activer la combustion, sans d'ailleurs y réussir.

Je tirais les rideaux : c'étaient de vieux rideaux grenat d'une étoffe assez lourde, mais singulièrement poussiéreux, et sans doute achetés dans quelque hôtel Drouot de troisième ou quatrième main ; le feu achevait de mourir à côté de moi.

Non seulement la température de la chambre n'avait pas été réchauffée, mais il y faisait plus froid encore de tout cet air nocturne que j'y avais laissé entrer.

Ça ne fait rien. Je poussais ma petite table tout contre les grands rideaux de reps soigneusement rapprochés, et, réchauffé par une tasse de thé bouillant, à la lumière de ma lampe à pétrole, j'ouvrais le portefeuille de toile grise à sangles, où je logeais mes papiers.

C. F. RAMUZ

(à suivre)

PÉRIL DE MER

Note

J'ai maintenu les faits contenus dans ce récit, autant que je l'ai pu dans la limite des possibilités scientifiques : de ce qui arrive ou peut arriver. Néanmoins, cet ouvrage doit être considéré comme une fiction non comme historique ; et aucun des personnages dépeints n'est un portrait.

R. H.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

Parmi tous les individus que j'ai rencontrés, l'un de ceux dont le souvenir m'est resté le plus vivant, c'est un certain M. Ramsay Mac Donald. Il était chef mécanicien dans la marine marchande, et cousin éloigné, à ce qu'il disait, de J. Ramsay Mac Donald, l'homme d'État. Par les traits du visage et par la moustache, il avait réellement beaucoup de ressemblance avec son cousin : et ce ne fut pas sans étonnement, au premier abord, que je vis un personnage en tout comparable au premier ministre de mon pays, sortir à quatre pattes, vêtu d'une salopette, de dessous une machine démantibulée, avec un air d'autorité réelle, de compétence et de décision.

C'est en 1924, en effet, lors du premier ministère travailliste, que je fis connaissance avec M. Mac Donald, à bord de l'*Archimède*, vapeur à une hélice et à turbines, d'un peu plus de neuf cents tonnes.

L'*Archimède* était un beau bâtiment. Un pur cargo (à moins que l'on se refuse à considérer comme cargaison les pèlerins musulmans qu'il lui arrivait de transporter). Ses armateurs, qui constituaient une des plus importantes firmes de Bristol, possédaient une nombreuse flotte ; mais pour chacun de leurs bateaux, ils avaient une tendresse particulière, et cherchaient à en tirer le meilleur rendement comme s'il s'agissait de leur propre fils : amour profond, sincère, égoïste, sans nul rapport avec la sentimentalité. Ils construisaient leurs bateaux conformément à l'usage qu'ils voulaient en faire. Ils les entretenaient en parfait état, n'hésitant jamais à supprimer ce qui leur paraissait désuet ou insuffisant. Ils ne les assuraient pas. Si quelque accident survenait, cela ne concernait qu'eux seuls, tout comme leurs bénéfices. Aussi, contre tous les risques, régnait une détermination farouche, à tous les degrés de la hiérarchie, depuis le Président du Conseil d'administration jusqu'au chat du bord.

Nulle prudence ne paraissait excessive. Par exemple, sur l'*Archimède*, les haubans de cheminée... Ils étaient calculés pour fournir une résistance de cent tonnes ! Mais comment une poussée aussi forte pourrait-elle jamais s'exercer sur des haubans de cheminée ? Un vent de soixante-quinze milles à l'heure emporterait jusqu'au dernier morceau de toile d'un voilier : cependant ce même ouragan, d'après les calculs des constructeurs, ne ferait subir à la cheminée de l'*Archimède* qu'une pression totale de dix à quinze tonnes. A elle toute seule, avec son enveloppe extérieure et son conduit intérieur reliés l'un à l'autre, elle avait assez de rigidité pour fournir un effort aussi banal. Une fois les haubans con-

venablement assujettis, elle était aussi résistante que la Banque d'Angleterre.

II

M. Mac Donald, je crois l'avoir dit, était chef-mécanicien, maître suprême de la chambre des machines, de la chaufferie et des territoires circonvoisins.

Une chambre des machines n'a rien de comparable avec aucune construction terrestre. C'est un vaste espace, un énorme vide, qui va de la partie supérieure du navire, ou peu s'en faut, jusqu'à son fond. Une immensité. Mais bien différente en cela de la plupart des vastes enceintes architecturales (excepté peut-être l'Enfer), on n'y pénètre que par une toute petite ouverture, située en haut.

Ce vide est fort ingénieusement rempli par des machines savamment disposées : turbines à haute et basse pression, engrenages de vitesse, condensateurs, pompes, et bien d'autres encore. Mais le visiteur, naturellement, ne perçoit rien de la structure intime de ces machines, car elles sont fort à l'abri, boutonnées jusqu'au menton dans des coffres métalliques, avec des centaines de lourds verrous de fer en guise de boutons. De puissantes conduites de diamètre varié, certaines d'entre elles — les froides — en cuivre tout couvert de buée scintillante ; les autres — les chaudes — cachées sous un épais enduit blanc qui conserve leur chaleur, établissent les communications.

Il vous est certainement arrivé de voir par le brouillard, dans un buisson. un réseau de fils d'araignée entre les branches ? De même, dans la chambre des machines, courent à différentes hauteurs des entrelacs de fils métalliques, d'aériennes échelles d'acier, permettant d'abor-

der à toutes les hauteurs, suivant le besoin, ces énormes blocs de ferraille : et, au-dessus de votre tête, vous apercevez des grues et des chemins de roulement, qui déplacent pour vous les outils et les pièces de rechange, étant donné que ces outils et ces pièces pèsent souvent plusieurs tonnes.

Les mains courantes d'acier poli sont glissantes d'huile et d'humidité. L'air, ici, présente un contraste avec l'atmosphère saline et vivifiante du dehors ; il est chaud, et comme amolli par la vapeur, qui trouve toujours le moyen de s'échapper par quelque fissure : enfin, le fracas des machines rend le lieu quelque peu bruyant.

La chaufferie, où l'on pénètre ordinairement par le fond, en franchissant une porte basse à l'extrémité de la chambre des machines, est un endroit tout différent. L'atmosphère y est encore plus torride, mais parfaitement sèche. Il y règne en outre une symétrie qui la rapproche davantage des architectures terrestres : une rangée de chaudières toutes semblables, étroites du bas, s'élargissant à mesure qu'elles montent, de manière qu'au sommet elles tendent à se rejoindre, comme les arches gothiques d'une crypte de métal (ou comme les parois d'une chambre vue en rêve).

Devant soi, lorsqu'on arrive de la chambre des machines, on aperçoit une rangée de portes pareilles à des portes de four, chacune avec un petit judas illuminé par la flamme. Si par une de ces ouvertures on jette un coup d'œil sur ce feu d'enfer, on a de la peine à croire qu'il soit alimenté par un seul et unique petit jet de mazout chauffé, jaillissant d'un injecteur assez menu pour tenir dans la poche de votre gilet. Près de la porte de chaque foyer se trouve un récipient comparable à un porte-parapluie, et qui contient l'allumoir — une longue tige de fer portant à son extrémité un tampon de chiffons, continuellement imbibé d'essence. Pour

rallumer un foyer (à condition qu'il soit encore chaud), il suffit d'ouvrir très doucement deux robinets, l'un qui amène le combustible liquide, l'autre qui fournit le tirage forcé : cela fait, un Chinois enflamme l'allumoir, et l'introduit par un petit trou dans la chambre intérieure, toute pareille à un four, où la vapeur du mazout se transforme instantanément en une rugissante ruée de flamme...

Ici, bien entendu, dans cette chaufferie, on est directement sous la base de la cheminée. Une échelle d'acier conduit dans l'espace libre qui entoure le tube intérieur, et qui est connu sous le nom de *Fiddley* dans les bâtiments anglais. Par une porte destinée aux chauffeurs dont c'est le tour d'aller respirer un peu d'air frais, on accède directement au pont : mais l'étranger auquel M. Mac Donald fait visiter son domaine repasse généralement par la chambre des machines.

Et plus loin, à l'extrémité de ce vaste espace rempli de chaudières et de machines trépidantes, on aperçoit enfin le simple et silencieux rouage vers lequel tout converge : une lisse colonne d'acier, couchée sur des coussinets frais et confortables et tournant indéfiniment sur elle-même sans aucun bruit — c'est l'arbre de couche. Un passage, dans lequel il est impossible de se tenir tout à fait debout, l'accompagne sur toute sa longueur, jusqu'à l'arrière du navire.

Représentez-vous un arbre. De la façon la plus compliquée, ses racines s'enchevêtrent dans le sol, d'où elles extraient tout ce qui leur est nécessaire. Cette nourriture monte, ramenée à l'unité, tout le long de la simple colonne qui est le tronc, et fait irruption dans les airs sous forme d'innombrables feuilles. De même, les forces diverses, les poussées et les résistances issues de la complexité du mécanisme, s'unissent dans le simple mouvement rotatoire de cette colonne horizontale : s'acheminent doucement, suivant toute sa longueur, jusqu'à

la mer, et là se mettent tout à coup à bourgeonner, formant le blanc et vert feuillage tourbillonnant, bouillonnant, l'énorme et indomptable masse d'eau foisonnante, qu'on appelle sillage d'un navire.

III

Tout cela était le domaine exclusif de M. Mac Donald, ainsi que certains mécanismes isolés sur le vaisseau, le moteur du gouvernail, par exemple, dans son habitacle sur la dunette. C'est un mécanisme puissant : pourtant sa force considérable, qui mène avec précision le lourd gouvernail, peut être orientée en tous sens par le poignet délicat d'un timonier chinois, installé sur la passerelle et maniant légèrement la roue. Et si pour quelque raison, celle-ci vient à se trouver hors d'usage, il existe à la poupe une seconde roue, de secours, qui peut être reliée au mécanisme. Mais si l'appareil à gouverner lui-même venait par hasard à faire défaut, alors on serait dans une sale passe. Car il est impossible d'actionner à la main un gouvernail si pesant. Toute la force humaine contenue sur le bateau ne parviendrait pas à le faire remuer d'un pouce.

Que vous dirais-je encore pour vous faire connaître l'*Archimède* ? Je ne parlerai pas de son brillant coloris, ni de l'élégance de ses formes : car je désire que vous le connaissiez, non comme un amoureux connaît une femme, mais plutôt comme un étudiant en médecine la connaît. (L'amour peut venir par la suite.)

J'ai pourtant quelque chose encore à ajouter. La coque du bâtiment est double, et l'espace compris entre les deux parois se subdivise en compartiments. Ce sont ces compartiments, situés entre les murs du navire (car ce sont de véritables murs) que l'on appelle les citernes.

Elles sont réservées à divers usages. Les unes contiennent le mazout, l'huile lourde nécessaire à l'*Archimède*, puisque c'est un mazoutier. Certains de ces compartiments, si l'on y laisse pénétrer la mer, peuvent servir comme ballast, pour régler la stabilité du bateau, l'équilibrer. D'autres contiennent la réserve d'eau douce. On y pénètre par des trous d'homme, dont certains s'ouvrent dans le plancher de la chambre des machines ; et ils sont ventilés (car l'huile combustible produit des gaz explosifs) par ces tuyaux munis d'un capuchon que tout le monde a pu remarquer sur le pont-promenade d'un paquebot, à proximité de la lisse. Il appartient au maître-charpentier du bord de vérifier, une fois par quart, ces réservoirs et de noter exactement le niveau de leur contenu, quel qu'il soit.

En voilà assez, pour le moment, sur le domaine de M. Mac Donald. Il avait sous ses ordres sept officiers mécaniciens, dont les fonctions dans leur noir Tartare étaient indiquées par un fil rouge posé contre le galon d'or de leurs manches ; et au plus bas de la hiérarchie, toute une équipe de chauffeurs et de graisseurs chinois, pleins de sens et d'habileté. Le reste du bâtiment, la coque, les ponts, et principalement la cale à marchandises, appartenaient à M. Buxton, qui venait tout de suite après le capitaine, avec le grade de premier lieutenant, *alias* « second ».

Il est curieux de voir à quel point les officiers du pont et les officiers mécaniciens (du moins ceux de la vieille école) interviennent peu dans le domaine de leur voisin. Ce n'est pas tant une répugnance, à base de délicatesse, à empiéter sur le terrain d'autrui, qu'une totale ignorance réciproque. La tâche du mécanicien, c'est de faire fonctionner certaines machines : mais il ne s'intéresse nullement au résultat. Il est aussi indifférent au point où elles le conduisent, que notre estomac est indifférent au but vers lequel nos jambes nous portent. L'officier

du pont, de son côté, semble à peine savoir s'il navigue sur un bateau à moteur ou sur un vapeur (sauf en ce qui concerne le degré de malpropreté des ponts). Il est incapable d'expliquer le fonctionnement du plus simple des mécanismes qu'il utilise chaque jour. Dans leur vie personnelle aussi, officiers et mécaniciens sont séparés, aussi complètement séparés que garçons et filles dans l'éducation anglaise.

Même sur l'*Archimède*, où la règle était de les réunir aux heures des repas, le rapprochement n'avait pas lieu. Entre les parois d'acajou, élégantes et correctes, du carré des officiers, ils dînaient à des tables distinctes, celles des élèves-officiers, ou pilotins, s'interposant entre les deux autres comme une barrière ; leurs logements aussi étaient séparés. Jusqu'aux Chinois de la chaufferie qui couchaient à une extrémité du navire, tandis que les Chinois du pont couchaient à l'autre !

Il y a naturellement, sur un bateau, certaines régions où la ligne de démarcation est assez difficile à établir — mais on l'établit, et partout. L'intérieur de la cheminée, par exemple, appartenait à M. Mac Donald, l'extérieur à M. Buxton. Le sifflet à vapeur était sous les ordres de M. Mac Donald, mais le cornet de brume, incontestablement, dépendait de M. Buxton. Ce dernier détail n'était pas, sur l'*Archimède*, d'aussi mince importance qu'on pourrait croire. Car il se trouvait que M. Buxton était possesseur d'un chat de Madagascar, ou *maki*, nommé Thomas. Et c'était dans le cornet de brume que Thomas avait coutume de dormir, le jour durant. Il était là dans son sanctuaire.

Ce petit Thomas dormait tout le jour, et même la nuit ne déployait pas grande activité. Mais il avait une idée fixe. Il aimait le regard humain, et il ne pouvait supporter, en aucune circonstance, les yeux fermés. S'il pénétrait dans la cabine de M. Buxton pendant que celui-ci dormait, il sautait avec précaution sur les bords

de sa couchette, et de ses longs doigts délicats et circonspects il relevait les paupières du dormeur jusqu'à ce que le globe de l'œil fût entièrement visible. Il en faisait autant aux autres officiers du pont, si la nuit — à son grand désespoir et quelle que fût leur excuse — il les découvrait les yeux fermés. On était, naturellement, bien obligé de supporter Thomas (lorsque la nuit était trop chaude pour qu'on pût fermer sa porte). C'était une question de discipline. Dans la société anglaise, une femme prend le nom de son époux : en mer, une bête favorite prend le rang de son possesseur. Insulter au paresseux du premier lieutenant, c'eût été lui faire injure à lui-même.

Quant aux officiers mécaniciens, Thomas savait parfaitement qu'il ne devait pas se risquer dans leur voisinage : et lui-même était inviolable, dans le cornet de brume de son propriétaire.

IV

A la fin de l'été de 1929 (cinq ans après ma première entrevue avec M. Mac Donald), l'*Archimède* embarqua pour l'Extrême-Orient, dans divers ports de l'Atlantique, une cargaison composite. La question compliquée du chargement incomba, comme de juste, à M. Buxton (un officier du pont devant, en effet, mieux s'y connaître en matière d'arrimage qu'en matière de navigation). A New-York, il chargea des ballots de cire vierge, et les installa à fond de cale. Puis ce furent diverses catégories de tout ce-qu'on-voudra, entre autres un certain nombre de tonnes de vieux journaux, dont les Chinois se plaisent à construire les murs de leurs habitations. Ces journaux occupèrent en majeure partie l'entrepont — arrimés très haut, semble-t-il, parce que comparativement légers.

A Norfolk, en Virginie, on embarqua du tabac de qualité inférieure, également destiné à la Chine, où il devait être transformé en cigarettes à bon marché. Cette marchandise aussi fut placée dans l'entrepont.

Norfolk était le dernier port de chargement, et le navire dut y séjourner un certain temps. On ne s'y ennuyait pas, d'ailleurs. Philadelphie, malgré la puanteur des docks, avait été très agréable en son genre, d'autant plus que les officiers du pont y avaient beaucoup de relations. Mais Norfolk fut plus accueillant, et de beaucoup. Le capitaine et le second (c'est la règle) ne doivent jamais descendre à terre en même temps. Mais à Norfolk, il y eut tellement d'occasions de s'amuser que l'un et l'autre purent s'en donner à cœur joie. M. Mac Donald lui-même, qu'on parvint à persuader de se joindre à l'une de ces joyeuses fêtes, alla jusqu'à se montrer presque gai — enfin, enclin à la gaîté.

Les jeunes officiers, pour la plupart, se rendirent à d'autres réunions d'un genre plus hasardeux, où ils eurent parfois l'occasion de faire des expériences instructives. M. Watchett, entre autres, un très jeune officier, originaire de la calme petite ville de Fakenham, fut entraîné un soir, à l'improviste, par une bande de jeunes gens et de jeunes filles des provinces du Sud. Il leur dit qu'il était né dans le comté de Norfolk, à l'est de l'Angleterre — et ce fut une suffisante introduction. Il ne les avait jamais vus avant cette minute, mais on le traita tout de suite avec la cordiale indifférence de la vieille amitié. Ils dansèrent tous à n'en pouvoir plus, je ne sais où, puis ils s'entassèrent dans des autos, et se lancèrent dans la nuit. Odeur chaude des routes goudronnées, poudreuses ; grands arbres se rejoignant presque, en berceau ; vacarme incessant des grenouilles et des insectes. On arriva dans une belle maison coloniale ; et dans une grande salle pleine de meubles tarabiscotés,

victoriens, et qui sentaient le moisi, on fit boire de l'eau-de-vie de grain à Dick Watchett.

Tout le monde était d'une politesse raffinée. Il y avait là un homme d'un certain âge, un ancien militaire. En tenue de soirée, il portait une jambe incrustée d'or et de cuivre : car il prétendait que le membre artificiel d'usage courant dont il se servait dans la journée, n'allait pas avec le *tuxedo*. Une ravissante petite blonde, aux yeux ingénus, faisait également partie des invités. Elle était dans la toute première fleur de la jeunesse — une vraie petite pensionnaire. Elle confia à Dick qu'elle appartenait à une famille particulièrement aristocratique, dont le sang, depuis des générations sans nombre, avait la propriété de rendre folle furieuse toute puce qui s'aventurait à y goûter. Cette caractéristique, d'ailleurs, avait été une cause de ruine : car son père, afin de gagner un pari absurde, avait inconsidérément dérangé l'esprit des sujets les plus remarquables d'un cirque de puces ; et il avait été obligé d'hypothéquer la plantation familiale, pour payer les énormes dommages et intérêts auxquels la Cour l'avait condamné. C'est du moins ce qu'elle raconta à Dick Watchett, et ce fut pour lui une première révélation du fait que l'Amérique, aussi bien que l'Europe, a ses vieilles familles, jalouses de leur sang.

L'homme à la jambe ornée d'or et de laiton ne cessait de poursuivre de ses assiduités la charmante jeune fille (qui se nommait Sukie). Elle s'en irritait, étant aussi pure qu'elle en avait l'air : aussi prit-elle Dick pour protecteur, et elle se nicha contre lui à la façon d'un oiseau. Il ne remarqua pas tout de suite qu'elle buvait, et qu'elle buvait sec, beaucoup de whisky : plus que lui. Et bien davantage, en vérité, qu'elle n'en pouvait avoir l'habitude, étant donné son âge, et qu'elle prenait part pour la première fois à une réjouissance de ce genre. Mais puisqu'elle avait commencé, il ne lui venait pas à l'esprit de

s'arrêter. On servait le whisky dans des récipients de verre qui en contenaient chacun un gallon : il y en avait à discrétion.

Sukie raconta ensuite à Dick qu'elle avait un chat : un chat si subtil qu'avant de se mettre en chasse, il commençait par manger du fromage, et s'en allait souffler dans les trous de souris — utilisant son haleine comme amorce pour décider les bestioles à se montrer.

Les yeux de Sukie devenaient de plus en plus égarés ; parfois, entre les bras de Dick, elle était secouée d'un frisson. Il n'essayait guère de lui parler : il jouissait de la sentir contre lui. La tête lui tournait un peu, à lui aussi, les gens lui paraissaient avancer et reculer, et il avait du mal à saisir leurs paroles. Or Sukie, à ce moment-là, devait bien avoir absorbé, sans eau, toute une pinte de la liqueur de contrebande, et c'est une dose considérable pour une jeune fille de seize ans : aussi était-elle complètement ivre. Elle s'arracha soudain d'entre les bras de Dick, et se dressa tout debout. Ses yeux, plus immenses que jamais, semblaient ne plus voir personne, pas même lui. Elle déchira brusquement les épaulettes de sa chemise, fit sauter un ruban ou deux, et en un clin d'œil, tout ce qu'elle avait sur elle de vêtements la quitta. Pendant quelques instants, elle resta immobile, et le corps complètement nu. Dick n'avait encore jamais vu chose pareille. Elle roula ensuite, inconsciente, sur le plancher.

Il lâcha subitement son verre, une ivresse plus farouche soulevant sa poitrine. Habillée, elle lui avait parue ravissante ; mais dévêtue, elle l'était bien davantage, tombée à ses pieds, souple comme une onde : cette peau blanche, ce petit visage malheureux, déjà contracté par l'angoisse de la nausée imminente. Brusquement, Dick se rendit compte que tout le monde était parti, et tout aussi subitement, il comprit qu'il aimait cette petite fille plus que le ciel et la terre. D'une main tremblante, il l'en-

veloppa dans le tapis, de crainte qu'elle ne prît froid ; l'installa, du mieux qu'il put, sur le divan, et s'en retourna tout tremblant, à bord.

Pendant des heures il resta éveillé, complètement incapable d'effacer de sa vision intérieure la lumineuse image de Sukie, ivre, innocente. Il finit toutefois par s'endormir, ce charmant visage et ce corps nu palpitant dans ses rêves. C'est alors qu'il fut réveillé par de fins petits doigts qui soulevaient ses lourdes paupières, et se retrouva les yeux grands ouverts, plongeant son regard, du fond de son rêve, dans de larges yeux phosphorescents, inquiets, et qui n'étaient pas ceux de Sukie. Affolé, il se précipita sur le commutateur.

Et il vit Thomas, à la douce fourrure et à la longue queue, qui s'en allait par petits bonds de ses pieds démesurément allongés, pliant et dépliant nerveusement ses oreilles.



La nuit suivante, celle qui précéda le départ en direction de Colon et du Canal de Panama, le capitaine Edwardes organisa une réception à bord, avec danse au gramophone. Cet instrument appartenait au deuxième lieutenant, M. Foster. Les dames invitées étaient des amies personnelles du capitaine : parentes, pour la plupart, du représentant de la Compagnie, ou des affréteurs. Elles avaient été triées selon les règles du protocole. Aucune n'était jeune, aucune n'était belle ; et n'appartenant pas, comme les amies de Dick, à l'aristocratie, elles se conformaient à un décorum strict, bien que dénué de raffinement. Quant au capitaine Edwardes, à M. Buxton et à M. Mac Donald, ils étaient aussi en train et disposés à flirter que des collégiens ; et le bal se prolongea fort avant dans la nuit — presque jusqu'à onze heures et demie du soir.

Le seul officier qui s'en fût dispensé était M. Rabb. M. Rabb n'appartenait pas à l'équipage de l'*Archimède* ; il était là comme surnuméraire, non comme officier désigné. Il faisait, en réalité, partie du *Descartes*, autre unité philosophique de la flotte de la Ligue Sage, et il allait à Colon rejoindre son poste.

M. Rabb était strictement chrétien, et n'approuvait pas du tout la danse, en n'importe quelle occasion. Mais il la trouvait particulièrement répréhensible quand c'étaient de vieux officiers, ayant la responsabilité d'inflammables jeunes gens, qui s'y adonnaient. Sans compter les trois élèves-officiers, qui étaient encore des gamins, il y avait à bord, par exemple, Dick Watchett. Danser ainsi avec toutes ces dames, cela pouvait fort bien éveiller en lui ces mêmes passions contre lesquelles Dieu nous offre, comme refuge, la vie du marin. Watchett ne montrait, il est vrai, que fort peu de signes extérieurs d'emballement, quand il tenait entre ses bras l'une ou l'autre de ses danseuses. Mais qu'il ne fût pas, en réalité, troublé, c'eût été une chose contre nature — qui pouvait le savoir mieux que M. Rabb ? Et ils cachent si bien leur jeu, ces jeunes gens !

Après tout, ça ne le regardait pas : il ne faisait même pas partie du bateau. Il espérait toutefois que le capitaine Théobald, sur le *Descartes*, se montrerait plus sérieux.

Dick Watchett aimait M. Rabb, comme tous les débutants qui avaient affaire à lui. Ses pilotins l'adoraient. Et c'était vraiment, il faut l'avouer, un homme très sympathique, avec sa voix cordiale et brève, sa propreté morale, et ses manières courtoises envers les jeunes et les humbles — le parfait échantillon de l'Anglais.

CHAPITRE II

I

L'*Archimède* quitta Norfolk le lendemain du bal, à quatre heures de l'après-midi, et descendit la rivière Élizabeth, jusqu'à Hampton Roads. Le phare de l'île Craney fit à Dick Watchett l'effet d'un châlet suisse perché sur des échasses. La côte jaunâtre était basse et plate, avec des grèves sablonneuses ; la rade pleine d'animation — grâce aux vapeurs des services locaux, et aux longues files de chalands.

Vers six heures et demie on doubla le cap Henry, et on lâcha le pilote.

Les navires à destination du sud serrent au plus près le cap Henry, en dedans des bancs. De ce cap au cap Hatteras, le littoral a un aspect étrange, et ce n'est la plupart du temps qu'une longue bande de grèves basses, séparant l'Océan des lagunes intérieures : une limite un peu bien vague, pour un si grand continent. Ici encore, la route suivie par le capitaine Edwardes longeait la côte au plus près. Mais à partir du cap Hatteras, le rivage s'oriente vers l'ouest : c'est pourquoi l'*Archimède*, à trois heures du matin, dit un dernier adieu à l'Amérique du Nord, et mit le cap sur San Salvador, une des îles Bahama.

La journée était belle et claire, la mer et le ciel d'un bleu intense, les rares nuages blancs et floconneux. Bien que l'on fût alors aux derniers jours de l'automne, l'été semblait revenu. Car une fois le Gulf Stream franchi, le soleil que ne combattait ni nuage ni brume, et dont une latitude méridionale augmentait la puissance, luttait avec succès contre la saison tardive. L'*Archimède* était seul au milieu de la mer, la terre nouvellement quittée — c'est le moment où tout le monde à bord est le plus heureux.

Seul, dirons-nous, sans compter les dauphins. En effet,

la proue du navire, fendant le cristal violet, rejetait à droite et à gauche d'étincelantes masses de la plus blanche écume ; et dans la profondeur de ce cristal, la danse des dauphins était la plus belle chose que l'on pût voir. Une douzaine d'énormes dauphins, dépassant la taille humaine : le dos, d'un brun olivâtre ; les flancs et le ventre, d'un vert pâle et lumineux ; les formes, celles même de la vélocité. Leur nez pointu, saillant de leur front arrondi, fendait l'eau d'une manière parfaite ; et elle se refermait derrière leur queue vibrante, comme si rien ne l'avait jamais troublée.

La plupart du temps ils dansaient par couples, se balançant tout autour de l'étrave, comme des patineurs associés ; puis la franchissant d'un bond, l'un dessus, l'autre dessous ; puis, le long des flancs du navire, roulant et se culbutant sans fin, double éclair d'argent verdâtre, entre deux eaux ; puis remontant à la surface, et alors leur nageoire dorsale fendait l'air d'un sillage pareil à une plume blanche ; puis bondissant comme de vigoureuses sirènes, trop heureuses de vivre pour flotter, simplement, au gré des flots ; et sautant et cabriolant, pour retomber sur le dos, parfois à deux, parfois à trois, ou même à quatre ou cinq en même temps. Ou bien deux des dauphins prenaient leur élan, et s'écartaient ensemble du navire ; deux autres, venus d'on ne sait où, bondissaient par-dessus le bossoir, venaient s'unir à ces célestes jeux marins.

Tout d'abord, l'image de Sukie avait flamboyé dans la mémoire de Dick Watchett, l'illuminant tout entière ; mais bientôt, dès le surlendemain, cette image s'était réduite, avait commencé à diminuer comme l'entrée d'un tunnel qu'on laisse derrière soi : prenant un éclat supraterrestre, plus puissant que le plein jour, mais très lointain, limité et pur.

A cette heure où il contemplait les dauphins, la clarté parut de nouveau réenvahir toute son âme, gagnant dou-

cement les recoins sombres, et se dissipant peu à peu dans une agréable tristesse.

Il fut encore donné à Dick, cette même nuit, de voir une autre très belle chose, rare, sauf dans les mers de Chine : une nappe phosphorescente tellement lumineuse qu'elle éclairait le ciel à distance. Quand le bateau s'en approcha, y pénétra, toute cette eau se mit à scintiller comme un ciel plein d'étoiles, et tout ce qui s'agitait en elle parut gaîné d'une flamme glacée. Quelques poissons, dans la profondeur, projetaient une lueur tournante, analogue aux feux d'un phare.

C'était un spectacle rare et magnifique, mais qui troubla moins le jeune homme que les dauphins dans leur nudité.

II

Quatre jours furent nécessaires pour atteindre San Salvador.

Il semblait maintenant que l'on eût laissé derrière soi cette brève oasis d'été : une houle grise lui succédait, accompagnée d'une brise fraîche du sud-est, et le ciel était nuageux, avec des ondées passagères. Mais il n'y avait pas de raisons de redouter le mauvais temps : la période des cyclones était terminée depuis au moins une quinzaine, et la houle n'avait pas cet aspect allongé, huileux, qui annonce un orage tropical ; les nuages ne semblaient recéler aucune menace. C'était un temps ravigotant, voilà tout.

La routine du bâtiment avait repris tout son empire. A table, personne n'adressait la parole au capitaine, à moins d'y être invité. Dans le privé, le capitaine Edwardes n'était pas inabordable, ni même intimidant ; mais sa fonction l'était.

Il n'avait pas cet air naturellement supérieur qu'arborent beaucoup d'officiers de marine. C'était un petit

homme à figure de chérubin, sauf qu'il n'était pas blond. Il avait les cheveux noirs et les yeux vifs : mais cette vivacité tenait plus de l'exubérance que de la force ; et si sa situation le lui avait permis, on se rendait bien compte qu'il aurait été affable. Il était originaire du comté de Carmarthen : et un garçon né à Norfolk, comme Dick Watchett, avait naturellement quelque peine à révérer ce Gallois : aussi, dans son for intérieur, aurait-il trouvé préférable que le commandement du navire appartînt à M. Buxton, le premier lieutenant, qui était de la même région que lui.

M. Foster, le deuxième lieutenant — un solide Anglais du nord — Dick Watchett le considérait aussi comme un officier d'une grande compétence.

Mais un physionomiste sans idées préconçues, cherchant des yeux, dans le carré, un chef en qui placer une confiance absolue, aurait presque certainement désigné M. Rabb, le surnuméraire, un petit homme du Devonshire, maigre, aux yeux bleus calmes et clairs, à la mâchoire énergique, plus semblable à un officier de la flotte anglaise qu'à un simple représentant de la marine marchande. Il n'y avait en lui qu'une seule chose déplaisante : il se rongeait les ongles jusqu'au sang.

Il était deux heures du matin quand fut relevé le feu de l'île San Salvador. L'*Archimède* la laissa à dix ou douze milles dans l'est, passant entre elle et Rum Kay, dont les deux blanches falaises ne firent qu'apparaître aux premières lueurs du matin. On était à présent en plein archipel, bien que l'on se maintînt à bonne distance de toute île ; la tour bleue de Bird Rock apparut par le travers peu après le déjeuner. Le temps restait tourné à la pluie, avec vent et houle modérés ; et tout le reste du jour, le bateau n'eut plus rien en vue si ce n'est, à quatre heures de l'après-midi, la haute tour de Castle Island.

Dick ne connaissait pas les Indes occidentales : il était déçu, aujourd'hui, de ne rien découvrir de ces îles bien-

heureuses, si ce n'est un phare par-ci par-là, ou bien une ligne sombre et basse au-dessus de la mer, derrière la pluie.

A neuf heures du soir, on était à l'est du cap Maysi, à l'extrémité orientale de Cuba, et le bateau entrait dans le large chenal entre Cuba et Haïti, connu sous le nom de Canal du Vent. Le cap lui-même est trop peu élevé pour qu'on puisse le distinguer dans l'obscurité ; mais les étagements sombres des monts Purial se détachaient contre le ciel relativement clair.

Il était plus de cinq heures du matin, et l'aube commençait à paraître, quand on passa à l'est de l'île de Navassa, stérile éponge de calcaire, entre la Jamaïque et Haïti. C'était la dernière terre que l'on dût rencontrer avant Colon et le Canal de Panama (où M. Rabb devait rejoindre son bateau). On avait donc en perspective une courte traversée dans la mer déserte des Antilles — une traversée d'environ dix-huit heures.

Il y eut tout le jour brise fraîche du nord-est, et la mer sombre était dure. Mais qu'est-ce qu'une mer un peu dure, et une demi-tempête, pour un bateau comme l'*Archimède* ? De quoi manifester ses belles qualités, pas davantage ; de quoi empêcher la vie à bord de devenir affadissante. Le vent sifflait dans les agrès d'acier, et l'écume giflait au passage quelque Chinois peu judicieux, qui se risquait sur la partie découverte du pont, dans ses minces vêtements de coton. C'était suffisant pour que Dick Watchett, sur la passerelle, pût se considérer comme un vrai marin, et chasser loin de lui cette idée lugubre que, de nos jours, la carrière maritime n'est plus qu'une succession d'études indigestes en vue des examens, et de comptes d'épicerie.

Vers le soir, le vent soufflait en tempête, en vraie tempête, cette fois-ci. C'était vraisemblablement le pire qui pût arriver, puisque la saison des cyclones était passée. Les flots de la mer étaient assez vastes pour que l'*Archi-*

mède pût rouler et tanguer tout à son aise ; et s'il y avait eu des passagers à bord, les uns seraient restés couchés, muets et malodorants, en bas, dans les cabines ; ou bien prostrés, en haut, dans leurs transatlantiques, gelés et privés de leurs agréments habituels ; et les autres, en petit nombre, auraient arpenté le pont à toute vitesse, se saluant au passage d'un sourire grimaçant, comme des Vikings en miniature. Mais il n'y avait pas de passagers, pas même de pèlerins, sur l'*Archimède* ; et l'unique victime du mal de mer était Thomas, qui se soulageait discrètement, décemment, dans le sein du cornet de brume.

La cause de ce vent devint manifeste, quand arriva par la radio le communiqué météorologique.

Une « perturbation tropicale » avait son centre à quelques centaines de milles dans l'est : c'était, en d'autres termes, un système circulaire de tempêtes, autour d'un foyer central de dépression qui — en une saison moins avancée — aurait pu prendre les proportions et la vitesse d'un cyclone.

Mais le communiqué représentait ce trouble comme de faible intensité et d'aire circonscrite, se bornant à se déplacer très lentement vers l'ouest. D'après les observations de ces cinquante dernières années, jamais un cyclone de quelque importance n'était survenu en novembre dans ces parages ; à cette époque, les dépressions finissent toujours par se combler, et le vent se calme peu à peu. Or, on était au milieu de novembre. Néanmoins, la prudence étant de règle dans la Compagnie Sage, le capitaine Edwardes dévia du nord-sud quelque peu vers l'ouest, afin de se mettre carrément hors du chemin de la tempête. Non qu'un cyclone fût le moins du monde à redouter ; non qu'un vaisseau comme l'*Archimède* ne se gaussât d'un ouragan. Mais si faible que soit le risque, c'est le devoir d'un bon marin de le réduire encore.

Cette nuit même, la bourrasque allait s'apaiser, certainement ; et la nuit suivante, on devait arriver à Colon !

Une légère hausse barométrique, qui se produisit dans la soirée, prouva de façon péremptoire qu'on allait promptement laisser le vent derrière soi.

Mais non : à six heures du matin, le baromètre se remit à baisser, et le vent à souffler véritablement fort. S'obstiner à vouloir passer à l'ouest du mauvais temps, ce n'eût plus été de la prudence : car dans cette direction il y avait des récifs ; et il est encore plus important d'éviter les récifs que la tempête. Colon n'était plus très éloigné à présent, et les bulletins météorologiques venant de là annonçaient beau temps et brise légère à tous ceux qui prenaient la peine de les capter. La nouvelle route tracée se dirigea donc plein sud, afin de sortir une bonne fois de cette petite zone de perturbation dans laquelle on s'était, en somme, laissé attirer.

A huit heures de ce même matin, M. Buxton décida de faire l'inspection du bâtiment, pour tout mettre en ordre et en état : seulement pour le cas improbable où il y aurait un coup de tampon. Simple question de routine : car sur un bateau comme l'*Archimède*, on n'adopte pas le genre de mesures — comme, par exemple, consolider les capots d'écoutille — que l'on prendrait sur un petit bateau plus vulnérable.

Mais M. Buxton s'aperçut que M. Rabb l'avait précédé, et avait tout vérifié, de sa propre autorité. Il n'en continua pas moins sa ronde. Non qu'il manquât de confiance en M. Rabb : mais après tout c'était à lui, le second du capitaine, que la responsabilité incombait. Il ne trouva nulle part rien qui clochât ; il ne put qu'admirer la façon dont la besogne avait été faite, avec conscience et compétence. « Un bon officier », rumina-t-il en lui-même ; ajoutant à sa grande surprise et sans trop savoir pourquoi : « Mais tout de même, un drôle de corps ! »

Cependant que M. Buxton accordait son attention aux nécessités immédiates, le capitaine Edwardes consacrait la sienne à des réflexions sérieuses, et assez troublantes.

Car il était maintenant nécessaire de prévoir, conformément à certaines règles météorologiques, les suites probables de la perturbation annoncée.

Les temps du *Typhon* de Conrad sont révolus : ces temps où les cyclones fondaient à l'improviste sur les navigateurs, comme le chat sur la souris. Et cela, pour une première raison : c'est que la souris en sait aujourd'hui beaucoup plus long qu'autrefois sur l'anatomie du chat, et sur les lois qui régissent ses mouvements. Il y a une seconde raison : c'est qu'on a mis un grelot au chat.

Au tournant du siècle dernier, la science météorologique avait déjà fait de grands progrès. La marche des tempêtes tropicales avait été repérée et étudiée durant une longue période, et l'on s'était aperçu que son uniformité est extraordinaire. Si bien que tout marin avait appris à connaître l'itinéraire courant des cyclones des Indes occidentales, et savait où gisent les obstacles invisibles qui tendent à faire dévier leur route vers le nord : aussi pouvait-il généralement éviter de se jeter en plein sur leur route. Mais s'il lui arrivait de se trouver sur les confins d'une zone troublée, il existait d'autres règles qui lui permettaient de calculer, en observant le baromètre et les sautes du vent, où se trouvait pour le moment le centre du tourbillon, et, par conséquent, de savoir si l'on se trouvait dans un demi-cercle où le bateau serait aspiré, et d'où il pourrait être rejeté ; bref, dans quelle direction il fallait prendre la fuite. Car exactement comme une toupie, tournant rapidement sur elle-même, ne fait que ramper lentement sur le plancher de la nursery, de même — bien que la vitesse du vent soit énorme — le déplacement de tout le système n'est pas très rapide. Il dépasse rarement douze milles à l'heure, dans sa plus grande intensité, et parfois à peine quatre milles.

Pourtant, il arriva à des navires de se laisser prendre. Quelque lent bateau à voiles, quelque steamer trop chargé — cela leur arrive : soit qu'une excentricité dans

la marche de la tempête les engage dans une fausse manœuvre, soit qu'ils ne voient pas le danger assez vite pour l'éviter. Mais grâce à la découverte de la télégraphie sans fil, même ces risques sont devenus plus rares. Car de nos jours, quand un cyclone se déplace, tout ce qui navigue dans son voisinage garde contact avec lui, et communique aussitôt ses observations à un poste de la côte. Ainsi, à terre, à moins que l'ouragan ne se comporte d'une façon extravagante, le météorologiste peut surveiller, aussi sûrement que de ses propres yeux, tous ses déplacements, mesurer toutes ses variations d'intensité, et signaler sa moindre tendance à s'écarter de la route et de la vitesse prévues. Il s'en rend compte immédiatement : et les nouvelles, deux fois par jour, sont transmises dans toutes les directions à tous les navigateurs.

Voilà ce que je voulais dire, en réalité, par « attacher le grelot au chat ». Deux fois par jour, vous entendez tinter la sonnette. Vous êtes informé de l'approche de la trombe, avant qu'elle ne vienne, où que vous soyez, se jeter sur vous.

Ce sont généralement les objets immobiles, les bananiers, par exemple, dont on entend dire qu'ils aient été mis à mal par un cyclone ; ce ne sont pas les bateaux. Les bateaux (qui peuvent changer de place) sont généralement plus en sécurité, sous ces latitudes, que les bureaux gouvernementaux (qui ne le peuvent pas).

RICHARD HUGHES

traduction de JEAN TALVA

(à suivre)

D'UN JOURNAL DE VACANCES [1]

29 juillet. — Chaque année, en venant ici, je passe à F... avec l'espoir de vérifier que je n'ai pas encore perdu tout contact avec ma race et ma tribu. Mais, s'il faut l'avouer, l'épreuve est chaque année moins probante, et je n'ai pas tout plaisir à ce voyage. Je m'y contrains. Cela devient une sorte de voyage rituel, et semblable à beaucoup de dévots, peut-être observè-je d'autant plus scrupuleusement les rites que ma fidélité devient moins profonde. Un intellectuel est une sorte d'*heimatlos*, et c'est n'avoir plus de patrie que d'avoir sa patrie au ciel des idées. Les vraies patries ne sont que de tout petits cantons, des coutumes, des préjugés, voire des erreurs et des mensonges qu'on s'est habitué à aimer. Un voyage, fût-il le plus lointain, et jusqu'au fond de l'Asie ou de l'Afrique, peut n'en pas distraire. Tel gendarme qui, vingt ans, a représenté chez les Moïs ou chez les Cafres la force française, s'il revient au vieux monde, dans son village, redécouvre, au premier verre de vin, sa gourmandise, le goût qu'il avait jadis de toutes les choses de son pays. Il lui semble ne l'avoir jamais quitté. Les voyages en esprit ont d'autres maléfices. On ne revient pas du pays des idées. Ah ! si je savais me contenter de la saveur que je trouve encore au cidre et à la galette de F... !

Cette année, comme toutes les autres, c'est au sommet de la côte de la Pélerine que l'air du pays m'a saisi. Je ne manquai pas d'accorder en passant une pensée à

1. Voir la *N. R. F.* du 1er mars.

Balzac, aux chouans, aux bleus de Bretagne qui se battirent en cet endroit même, il y a cent cinquante ans. Et l'auto dévala la pente, une belle ligne droite d'une quinzaine de kilomètres. Jusqu'au fond de l'horizon, jusqu'à l'Atlantique, c'était désormais toujours la Bretagne. Chaque année j'ai là un moment de joie. Mon pays m'apparaît vaste et généreux. Les haies plantées d'arbres et rapprochées par la perspective lui donnent dans le lointain l'aspect d'une immense forêt où se mêlent les chênes, les dômes fleuris des châtaigniers et au-dessus de laquelle roulent toujours et moutonnent les gros nuages blancs. Mais à mesure qu'on descend, l'horizon se ferme, le paysage se resserre. Il prend je ne sais quel air triste, inquiet et parcimonieux. Tous ces petits champs, tous ces petits biens si fortement enclos évoquent une vie difficile A la route elle-même, toute droite, je trouve un air de fatalité. C'est ma mauvaise conscience qui sans doute commence de me peser. Et voici que la ville monte sur l'horizon. Voici le clocher de Saint-Léonard, voici le beffroi, et, au-dessus du bocage, tout en haut de la colline, cette longue bande d'ardoises bleues où miroite le soleil, c'est la grande rue ! Nous arrivons. Voici les faubourgs, les maisons basses, le granit dur et gris. C'est là qu'est ma tribu.

Je rends visite à tous mes vieux amis, à tous mes vieux parents, car dans ce pays de mes vingt ans je ne connais plus que de vieilles gens. Est-ce cette vieillesse, la maladie, la mort que je sens trop proche ? Mais non, soyons francs, c'est l'atmosphère même de la pauvreté, cette patience misérable que je ne puis plus souffrir. « Aristo », me disait déjà ma mère, il y a vingt-cinq ans.

Je sens une sorte de colère ; c'est qu'au fond de moi-même j'ai honte.

A chacune de mes visites, c'est la même gêne mal vaincue. Je m'arrête quelques secondes à la porte, sur le palier, pour une dernière préparation. Comme d'autres, avant d'entrer dans un salon, laissent dans le vestibule

leur chapeau, leur pardessus, que je voudrais me débarrasser de toutes mes hardes intellectuelles, de mes problèmes vaniteux, de mon langage ! Ah ! redevenir simple, et parler avec les anciens mots. J'envie ceux que la pratique locale d'un patois, quand ils reviennent au pays, aide à retrouver tout de suite l'intimité des choses et des êtres. Mais on ne parle pas patois à F..., rien qu'un mauvais français. Enfin je me décide à frapper. J'entre. Et c'est toujours la même exclamation : « C'est-i-toi ? Ah ! comme c'est gentil ! Mais tu n'as pas changé... ». Ce sont eux qui n'ont pas changé. Ainsi me voient-ils toujours le même dans leur pensée. Moi seul sais ce qu'il en est.

Je suis chez le père Jean. Soixante-quinze ans. C'est un ancien clerc de notaire. Il est très fier de sa belle écriture. Les murs sont tapissés de dessins : des agrandissements de cartes postales qu'il passe des semaines à fignoler, après quoi cérémonieusement il en écrit le titre en ronde, en moulée, en bâtarde, comme en plusieurs langues étrangères, et signe ! Ah ! Cette signature ! j'en ai dix exemplaires sous les yeux. Elle est toujours rigoureusement la même. Pas une boucle ne manque. Et pourtant elle est plus compliquée qu'un labyrinthe. C'est un écheveau de fils embrouillés dont on ne saurait retrouver les bouts. On ne sait où cela commence ni où cela finit. Le père Jean seul fièrement s'y reconnaît : c'est son mystère ! J'interroge, je prends des nouvelles. Je lui demande comment il vit : il a des enfants qui l'aident. Il vend quelques agrandissements. Et puis il y a les occasions, des adresses à recopier, des papiers à distribuer. Il a gagné jusqu'à dix francs par jour. Et il fait chanter pour moi son chardonneret.

Je m'en vais chez Louise X... C'est dans une vieille rue grise, la plus belle et la plus noble de la ville, aux environs de l'église Saint-Léonard. « On est dans les quartiers riches », comme dit Louise X..., et elle laisse drôlement traîner la voix sur ce mot « riches ». Quel mépris

joyeux pour la richesse qui l'entoure. Elle habite, au haut d'une de ces hautes maisons de granit qui composent la rue, deux mansardes dans le ciel, si propres, si frottées que je ne sais où poser les pieds.

« Mais entre donc. Laisse les patins. J'ai-t-i pas bien le temps de frotter. »

Je traverse avec crainte quelques mètres de parquet ciré pour aller m'asseoir près du fourneau étincelant comme une table de chirurgie, dans une partie de la pièce où le bois du parquet est seulement lavé, mais lavé fibre à fibre. Nous sommes dans la cuisine. Par une porte ouverte, j'entrevois la chambre luisante, miroitante, où seul quelque esprit doit quelquefois dormir. Sur le lit est déployé un drapeau, le drapeau que le fils eut la chance de gagner l'année de la conscription.

— Ah ! ne regarde pas ! C'est si sale ! Je n'ai pas eu le temps de rien faire encore. Je reviens du « pointage »[1]. Un quart d'heure plus tôt tu ne m'aurais pas trouvée là. C'est de la chance tout de même ! Si c'est pas malheureux ! Nous obliger comme ça à aller tous les matins prendre son rang dans le régiment des pauvres. Mais j'y vais comme une Dame, moi, tu sais. Quelquefois, je mets mon chapeau, pour leur apprendre... Ils enragent ; moi, ça m'amuse. Puisque le chapeau fait la dame, faisons la dame ! Je suis une dame après tout.

Tout cela accompagné d'impayables grimaces. Elle me raconte qu'il y a six mois qu'elle vit ainsi de l'indemnité de chômage : cinquante francs par semaine. Six mois qu'elle va au « pointage ». Et je comprends que cette extraordinaire propreté de sa maison, c'est sa revanche, à cette femme si intelligente et si fine. Sa vie, c'est son parquet. Elle n'a pas un sou. Mais elle a le plus beau parquet de la ville. Il n'y a pas un riche qui vive dans une maison aussi nette, aussi claire, aussi

1. Chaque ouvrier en chômage doit aller, plusieurs fois par semaine, faire pointer » sa carte à la mairie de sa résidence.

élégante que la sienne. Elle vit dans une lumière digne de son esprit.

Je regarde, suspendu au mur, au-dessus de la porte, un vieux cadre. C'est un certificat de congé accordé en 1814 au voltigeur X..., l'arrière-grand-père de Louise.

— Imagines-tu que le vieux père D..., tu sais bien, le vieux millionnaire de la rue des Prés, a voulu me l'acheter. Cinq cents francs qu'il me disait. Il croyait me tenter, l'imbécile. Tu penses si je l'ai mis à la porte.

Elle a eu l'autre jour une drôle de visite. Une voyageuse est venue pour lui vendre un aspirateur. « Un aspirateur ! » Elle rit à se tenir les côtes. « Un aspirateur ! Ça coûte plus que je ne touche d'argent dans trois mois. Enfin je l'ai laissée entrer. Par politesse, tu comprends. Elle a regardé autour d'elle. Vous êtes seule, qu'elle m'a dit comme ça ? C'était pour présenter un aspirateur. — Oui, que je lui ai dit. La patronne est sortie. — Eh bien, je reviendrai. — Revenez, si ça vous plaît, que je lui ai dit. Mais entre nous, j'aime mieux vous dire, je ne vous ferai pas de réclame, parce que, vous comprenez, si la patronne vous achète un aspirateur, elle me mettra à la porte. C'est moi l'aspirateur ici... Peut-être qu'elle s'est renseignée. Je ne l'ai plus revue. »

Le curé, lui aussi, est venu. Il faisait la quête pour le Congrès Eucharistique. Une souscription était ouverte. « Et moi qui pensais, Monsieur le Curé, à en ouvrir une pour moi », que je lui ai dit. Enfin je lui ai donné tout de même dix sous, comme une riche.

J'écoute Louise X... me raconter ses histoires. La dernière n'est jamais la dernière. Comme je me sens l'esprit lourd avec ce rêve de la révolution que je porte dans ma tête. La fenêtre est grande ouverte. Je pense soudain au jeune chevalier de Chateaubriand. Il habitait là, en face, chez sa sœur, vers 1790, quand la Révolution le contraignit à se faire marchand de bas. Des pigeons volent lourdement d'un pignon à l'autre. Les cloches de Saint-Léonard sonnent pour un baptême. Quelle tranquillité ! Il

semble que rien n'ait changé depuis deux ou trois siècles dans la vieille rue grise, comme si l'énergie, l'esprit, la ruse de Louise X... n'avaient pas mérité une autre récompense.

Allons ! décidons-nous ! Une dernière visite. La plus pénible. J'entre chez le père L... Il me raconte son malheur. C'est un vieux chaussonnier. Il a été malade. Il a fallu l'opérer. Le principe de tous ses malheurs, ç'a été, si je comprends bien, cette vertu même que prônent les gouvernements des riches : il était économe. En cinquante ans de travail, il avait économisé six mille francs qu'il avait mis à la caisse d'épargne. Ah ! si c'était à recommencer. Il se donnerait du bon temps. Mais *ils* ont trouvé ces six mille francs. Alors comme ça, il ne pouvait pas être inscrit au bureau de bienfaisance. Il lui a fallu payer l'opération. Enfin, avec les frais de clinique, tout y a passé. Même ça n'a pas suffi. Et maintenant, il a des dettes et pas de travail. Deux jours sur cinq qu'il travaille. Et puis il n'est plus « opérateur » comme autrefois. Il n'a plus la force. Et plein de honte, il me raconte qu'on l'a mis à la « cave » où il trie les cambrures et les talons. « Comme un vieux, quoi, un bon à rien ». Sa femme heureusement est plus jeune et a un peu de travail. Par protection. Elle connaît une contre-maîtresse qui lui réserve tout ce qu'elle a. A une heure et demie, j'accompagne le père L... jusqu'à la porte de l'usine. Déjà beaucoup d'ouvriers sont là qui attendent. Nous nous mettons à part pour bavarder. Il me parle de son patron. « Un bon gâs, me dit-il. Il m'a repris. Je ne peux pas en demander plus ». Et soudain je vois mon bon vieux L... se redresser comme pour une parade. Je sens qu'il s'applique à paraître fort et plein d'entrain encore : c'est le patron qui arrive. Le vieux L... lève sa casquette avec quel respect, quelle soumission, comme il saluerait un Christ ou un drapeau. Il a un sourire de reconnaissance tout prêt sur les lèvres. Mais le patron est passé sans même seulement accepter de le voir.

J'étouffe. Je m'enfuis.

J'étais arrivé à F... un jeudi soir. Dès quatre heures le vendredi, non pourtant sans m'être assuré au cimetière de ma liaison avec les morts de ma tribu, j'avais repris la route avec le sentiment de la délivrance. J'étais ignoblement heureux au volant de ma voiture. Je m'émerveillais du paysage breton. On s'arrange mieux avec les pierres et avec les arbres qu'avec les hommes. Je fuyais l'idée de mon impuissance, ce désespoir qui, tandis que j'allais avec tous mes rêves par les rues grises et tranquilles, mal sûr de ma raison, me laissait de moi-même l'impression d'un personnage fantastique ayant à la place de la tête une flamme et me faisait souhaiter qu'éclatât en pièces ce monde qu'on ne pouvait guérir. Je fuyais toute cette souffrance qui s'oublie ou qui ruse ou qui se soumet. Je fuyais ma honte. Honte de l'argent que je sentais dans mes poches, comme si de le distribuer eût pu guérir toute cette misère. Honte de la sécurité dont je jouis. Honte de la liberté de mes songes et de mes pensées.

Renan, je ne sais plus où, dit de la classe ouvrière qu'elle est « la plus intéressée de toutes les classes ». Et quand cela serait vrai ! Cet idéaliste était quelquefois pharisien. L'ignominie de ce temps est qu'il oblige la plus grande majorité des hommes à ne penser qu'à l'argent. Comment n'y pas penser quand on en a si peu et qu'il représente le prix du pain ?

Ah ! Je crois assez bien sentir comment on devient un « bourgeois », comment on en prend les sentiments, par une sorte de nécessité vitale. Quand, par chance, on est sorti de ce monde de pauvreté toujours incertain de pouvoir vivre, et qu'on jouit depuis certain temps de la sécurité, il faut bien se justifier : alors l'idée d'une sorte de supériorité afflige rapidement même les meilleurs. Plus grande est la misère dont on profite et plus en profite-t-on, plus est-on contraint de se croire supérieur. Sinon comment se supporter ?

JEAN GUEHENNO

MAÏAKOVSKI, POÈTE RUSSE...

(*Fragments*)

Pour le neuvième anniversaire de sa mort.

Maïakovski est né le 7 juillet 1893, à Bagdadi (village de Géorgie), dans la famille d'un garde-forestier. Il est le fils des grands arbres et de la beauté du Caucase, et il a poussé plus haut et plus fort, plus infranchissable que les autres hommes. Il est mort en 1930, en pleine force, foudroyé...

Peu d'hommes ont laissé une trace aussi profonde dans les mémoires. Aujourd'hui, comme au lendemain de sa mort, il continue à manquer aux rues de Moscou, habituées qu'elles étaient à voir rôder son grand corps. Aux auditoires des jeunes, surtout des jeunes, manque sa voix formidable. Ses vers manquent aux premières pages des journaux. Il manque partout où il faut savoir aimer, s'indigner, défendre et attaquer. Il manque partout où il faut avoir du génie. Maïakovski vous manque, il est inoubliable, comme un bras dont on vous aurait amputé. On s'habitue à ne plus l'avoir, on ne l'oublie pas...

Et on croit encore le voir apparaître dans les rues de Moscou, la tête toujours au-dessus des autres passants, sa tête magnifique, à la grande et ronde boîte cranienne, aux longues joues creuses, à la forte mâchoire, aux yeux marrons sous des sourcils mouvants, sous un front barré d'une courte ride verticale, profonde. Des yeux de bon chien fidèle, pathétiques et doux, des yeux indifférents

et infranchissables... Il s'en allait sur ses jambes solides, portant un torse aux épaules impressionnantes, il descendait la Petrovka, il prenait la Tverskaïa, vers la grande place, qui aujourd'hui porte son nom. Et quand le contrôleur de l'autobus annonce : « Place Maïakovski », quand dans le luxe de la nouvelle station de métro, on entend : « Station Maïakovski », ce nom n'a pas encore perdu son sens, c'est encore celui d'un homme, dont des milliers de gens entendent intérieurement la voix, dont on se rappelle la chaleur de la main, les mots, l'expression du visage...

L'œuvre de Maïakovski, déjà classique, est encore actuelle. Elle est classique, car son génie est aujourd'hui indiscutable pour tout un peuple. Actuelle, elle l'est, puisque tous les jours la vie, les problèmes soviétiques donnent l'occasion de citer des vers de Maïakovski. L'amour, la révolution, la guerre et la paix, les petits faits de la vie quotidienne, il n'y avait pas de grands et de petits sujets pour la poésie de Maïakovski. Les vers de publicité pour les industries de l'État, les slogans pour l'éducation culturelle, gravés dans la tête des gens, continuent à les faire rire, comme ses poèmes d'amour les chavirent, comme ses poèmes satiriques les consolent, car il y a donc quelqu'un pour anéantir ce que vous haïssez, comme certains de ses poèmes sont toujours des stimulants, une aide, un espoir...

Au-dessus de la petite maison d'un étage, où Maïakovski avait un appartement avec des pièces si minuscules qu'à chaque mouvement qu'il faisait on croyait voir voler les murs, et qui maintenant est transformée en « Musée Maïakovski », au-dessus de cette maisonnette, sur le mur de briques de la maison voisine à plusieurs étages, on a peint en lettres énormes :

Toute ma force sonnante
de poète

tout est pour toi,
classe à l'attaque.

ces vers de Maïakovski, qui sont sa profession de foi...

Le père est mort. La famille déménage à Moscou. C'est la misère noire. En 1906-7, Maïakovski est au lycée. A treize, quatorze ans, il se passionne pour la philosophie, pour Hegel. Pour l'histoire naturelle. Mais surtout pour le marxisme. En 1908, à quinze ans, il adhère au parti socialiste russe (bolchevik). Il est arrêté une première fois, accusé d'écrire des proclamations, puis relâché. Un an de travail de militant. Arrêté une deuxième fois à la suite d'une évasion de femmes de la prison Novinski, à Moscou. Condamnation. Pendant onze mois de prison (il a 15 ans) il se met à dévorer la littérature. Il lit les contemporains et les classiques : Byron, Shakespeare, Tolstoï. Sorti de prison en 1910, il se trouve devant un dilemme :

... « Que puis-je opposer à l'esthétique de ces vieilleries ? Est-ce que la révolution n'exigera pas de moi que j'aie passé par une école sérieuse ? Je suis allé voir un camarade, qui alors était pour moi un camarade du parti, Medvedev : « Je veux faire un art socialiste ». Serioja a longuement ri : « T'as les yeux plus gros que le ventre. »

Je crois tout de même qu'il a sous-estimé mon ventre.

J'arrêtai mon travail de militant. Je me suis mis à étudier. »

(*Moi-même,* autobiographie-1928).

Comme il se croyait incapable d'écrire des vers, il se mit à faire de la peinture. En 1911, il entra à l'école des Beaux-Arts. Il devait être mis à la porte en 1914. Le directeur, le prince Lvov, lui avait conseillé d'abandonner « la critique et l'agitation ».

J'allais à l'école. Maïakovski, qui était encore aux Beaux-Arts, crevait de faim, et faisait partie d'un groupe

qu'on appela plus tard « futuriste », et qui commençait à lancer le bruit que Maïakovski était un poète de génie, avant qu'il eût même écrit une ligne ou presque. « Maintenant, — lui disait Bourliouk, le plus âgé d'entre eux, un assez gros personnage borgne, portant la redingote, avec une frange de cheveux sur le front — maintenant débrouille-toi pour en avoir... » Maïakovski se mit à écrire.

Je l'avais rencontré chez des amis. Il m'avait paru gigantesque, incompréhensible et insolent. J'avais quinze ans et j'ai eu assez peur. C'est quelque temps après qu'il est apparu chez moi. Autant que je me le rappelle, il venait de vendre son premier grand poème : « La révolte des objets », dont je ne trouve trace nulle part, peut-être en a-t-il changé le titre. Le fait est qu'il avait un peu d'argent et qu'il s'était en vitesse « équipé » : il s'était fait confectionner par sa mère (pauvre femme !) une blouse jaune-citron, qui lui tombait à mi-hanche et qu'il portait sans ceinture et avec une grande cravate noire. Un chapeau haut-de-forme, un pardessus élégant et une canne complétaient l'équipement. C'est ainsi qu'il se faisait photographier et je possède encore une carte postale avec la légende : *le futuriste Vladimir Maïakovski*.

Et c'est ainsi habillé qu'il se présenta chez moi, chez mes braves bourgeois de parents. Je ne me rappelle pas comment s'est passée cette première visite, sauf pour l'effarement de la bonne. Je n'avais pas seize ans, mais j'opposai à mes parents une inconscience tellement sereine de ce que mon ami Maïakovski pouvait avoir de pas comme tout le monde, que de guerre lasse ils finirent par me laisser tranquille, et Maïakovski fut plus ou moins adopté dans la maison : on le gardait à dîner, et on lui permettait de s'installer chez moi pour faire ces dessins qui étaient son gagne-pain à l'époque. Il venait presque tous les jours, était avec ma mère d'une politesse désarmante, très talon rouge, ne disait que le strict nécessaire

en présence de mon père, et arrivait presque à faire oublier sa blouse jaune. Les jours où il ne me trouvait pas chez moi, il laissait sa carte de visite, grande comme une page de roman, avec son nom en lettres jaunes, occupant toute la surface. Ma mère lui rendait avec régularité ses cartes, en disant : « Vladimir Vladimirovitch, vous avez oublié votre enseigne... » (« Monsieur, Monsieur, vous oubliez votre cheval », comme chante aujourd'hui Charles Trenet).

Maïakovski me faisait la cour, parlait fort peu, et marmonnait sans cesse quelque chose, avec de brusques éclats de voix, peut-être pour vérifier un vers... Je ne m'intéressais guère à ce travail intérieur qui se passait à côté de moi, et c'est à peine si je m'apercevais que Maïakovski était un poète. Souvent il me demandait de jouer du piano, et marchait derrière mon dos, interminablement, faisant des gestes...

C'est peut-être un an plus tard, un soir d'été, à la campagne, près de Moscou, que pour la première fois j'ai « entendu » les vers qu'il récitait pour lui tout seul. Nous marchions côte à côte dans le noir, dans la large allée non éclairée qu'était cette rue campagnarde, entre deux rangées de villas derrière leurs palissades...

Maïakovski absorbé, vague, dit brusquement à haute voix des vers que je ne citerai pas, puisqu'aucune traduction ne peut rendre leur pathétique bouleversant. Les vers de Maïakovski me semblent d'ailleurs tous parfaitement intraduisibles.

Je m'arrêtai pétrifiée ; je venais de me rendre compte que Maïakovski écrivait des vers et que ces vers je les aimais passionnément... « Aha, dit Maïakovski avec un triomphe dédaigneux, ça te plaît ? »

Et tard dans la nuit, devant la palissade d'une villa quelconque, Maïakovski m'avait lu ses vers... J'étais folle d'émotion, à la découverte de quelque chose que

j'avais eu à côté de moi depuis si longtemps et que j'ignorais si totalement. J'en voulais encore et encore... Je ne sais pourquoi, à part ces vers du « Nuage en pantalon » que Maïakovski était alors en train d'écrire et qui m'avaient fait découvrir que Maïakovski était un poète, je me souviens d'un poème qui commençait par ces lignes :

Ecoutez-moi :
Puisque s'allument les étoiles
C'est donc qu'elles servent quelque part,
C'est donc qu'il y a quelqu'un pour vouloir qu'elles soient
Et quelqu'un pour nommer diamants ces crachats.

peut-être parce que la nuit réelle était noire et étoilée...

J'aimais la poésie. A l'âge où l'on emporte au lit sa poupée j'y trainais déjà deux gros volumes : Lermontov et Pouchkine. Ces volumes étaient pleins de ressources ; on pouvait y lire et aussi en colorier les images. Et comme les enfants qui aiment surtout les histoires qu'ils connaissent déjà, je ne me lassais jamais de lire et de relire les pages de ces deux volumes...

Plus tard je passai légèrement et dédaigneusement sur les poètes dits « décadents » et j'arrivai sans dommage aux symbolistes : Brioussov, Balmont, Blok... Je trouvais que cela glissait agréablement sans accrocher, une sorte de patinage... Pour ma génération les symbolistes étaient déjà une chose acquise, nous ne songions pas à nous battre pour eux, poètes admis et bien en place. Il nous fallait un nouveau tremblement de terre, et ce tremblement de terre était Maïakovski. Mais ceux de ma génération qui avaient senti l'emprise de la poésie de Maïakovski étaient des pionniers, avec toute la passion, l'endurance et la résolution de vaincre, propres aux pionniers...

Je parlais de la poésie de Maïakovski chaque fois que l'occasion s'en présentait, je discutais, je la défendais à en devenir aphone, comme les candidats pendant une

campagne électorale ! Je voulais prouver, démontrer, avec toute l'exaltation d'une moins de dix-sept ans et qui croit que la poésie est la grande affaire de la vie, ce qui était lumineux pour moi — son génie. Moi, qui pourtant n'ai jamais su retenir un seul vers, je pouvais réciter par cœur des pages entières de Maïakovski, elles se gravaient toutes seules dans ma mémoire.

« On n'y comprend rien, disaient les intellectuels, les « esthètes », avec une véritable haine — ils y comprenaient assez pour sentir que c'était dirigé contre eux — de la réclame, comme sa blouse jaune... Pour épater les bourgeois... D'ailleurs Maïakovski est un voyou et un grossier personnage, cynique et insolent... Et atteint de mégalomanie ! Ha, ha ! avez-vous vu ce titre : « Moi et Napoléon » ? Et le soleil qui lui sert de monocle ! Il pousse le cynisme jusqu'à avouer lui-même qu'il n'est qu'un vulgaire maquereau et qu'il triche aux cartes... »

Vous,
dont le grand tracas est de savoir
Si je danse avec élégance
Voyez donc comme je m'amuse,
Moi, souteneur de trottoir,
Tricheur aux cartes.
Vous,
Poules mouillées dans vos amourettes,
Larmoyant,
un pleur centenaire,
Je m'en vais
Et dans mon œil écarquillé je visserai
Comme un monocle, le soleil

(Nuage en Pantalon, 1915).

« D'ailleurs, — continuaient les gens, on peut être athée, nous le sommes nous-mêmes, mais, enfin, il y a une limite ! C'est ignoble de dire, comme lui, que Jésus-Christ respire les myosotis de son âme !... »

Ioi, le chantre des machines et de l'Angleterre,
'eut-être suis-je tout simplement
)ans un évangile très ordinaire
Jn apôtre, le treizième :
Et pendant que ma voix obscène
ulule heure après heure
1 longueur de journée,
ésus-Christ respire peut-être
Les myosotis de mon âme.

(Nuage en Pantalon, 1915)

Mais le grand argument était celui de l'obscurité to-ale de la poésie de Maïakovski.

Ces poèmes qui aujourd'hui sont clairs pour tout le nonde, comme les mots de la langue maternelle, ne 'étaient certainement pas à l'époque dont je parle.)'ailleurs les premiers poèmes de Maïakovski, ceux de 912, sont ses poèmes les plus obscurs. Sa manière de uppléer à l'insuffisance de la ponctuation en coupant les ignes, ses raccourcis, son laconisme, la construction in-ıovée des phrases, la création de mots nouveaux, c'était rop de choses à la fois, surtout quand on ne voulait pas e donner de peine. Mais Maïakovski livrait en même emps la clef de sa poésie — la voix ! Car sa poésie est aite pour être lue à haute voix. Et c'est lui-même, dans les centaines et des centaines de soirées à travers toute 'U. R. S. S., qui a porté à sa droite et à sa gauche ses oèmes et la manière de les lire, imitée par tous ceux ui l'ont entendu, qui de leur côté ont propagé et ropagent encore par la voix ses poèmes et la manière le les comprendre. La poésie de Maïakovski a gagné 'U. R. S. S. comme un feu de forêt.

La voix ! C'était encore un argument contre sa poésie, l venait de tous ceux qui exigent une poésie à lire sous a lampe. Pourtant personne ne les empêche de conti-ıuer, pas même Maïakovski :

« Non, la révolution n'est pas une rupture dans la tradition.

La révolution n'a annulé aucune de ses conquêtes. Elle a renforcé ses conquêtes par les forces matérielles et techniques. Le livre ne détruira pas la tribune. Le livre avait, en son temps, détruit le manuscrit. Le manuscrit n'est que le début du livre. La tribune, l'estrade sera continuée, élargie par la radio. La radio, voilà le chemin (un des chemins) du mot, du mot d'ordre, de la poésie. La poésie a cessé d'être seulement ce qu'on voit avec les yeux. La révolution a donné le mot qu'on entend, une poésie qu'on entend. La veine des quelques-uns qui ont pu entendre Pouchkine, aujourd'hui le monde entier pourrait l'avoir. »

(*Élargissement de la base de la parole*, 1927).

Maïakovski tenait essentiellement à être compris par le plus grand nombre d'auditeurs. Même à l'époque du futurisme, quand le problème de la large compréhension de ses poèmes ne s'était pas encore posé à lui, il n'avait jamais usé du « zaoum » (de la langue « transmentale »), comme l'a fait avec tant de génie Khlebnikov, par exemple. Et comme le font jusqu'aujourd'hui peut-être des poètes dont le talent est plus discutable... Gorki disait, en 1923 environ, après avoir écouté la lecture d'un poème « transmental », que quand on a entendu cette lecture en présence d'une tierce personne, et qu'on rencontre cette personne par la suite, on en éprouve la gêne qu'on pourrait avoir vis-à-vis d'un type avec qui on serait allé au bordel : on n'est pas très fier, on rit bêtement et on se donne des tapes sur le ventre...

Maïakovski dit dès 1920 qu'il ne se considère plus comme un futuriste. Pourtant en 1923 il précise qu'il tient au terme « futuriste », car ce mot est pour beaucoup de gens un drapeau. Plus tard il soulignait la parenté du futurisme et du mouvement du Lef (*Levi Front*, front

gauche). Le Lef, représenté par une revue du même nom éditée par Maïakovski et ses amis, subit à son tour des transformations et cessa d'exister en 1927. En 1928, dans un discours relatif à la politique du Parti dans le domaine de la littérature, on voit Maïakovski se rapprocher du Vapp (Association des Ecrivains Prolétariens de toute l'Union), cela malgré la prétention de l'Association de ne considérer Maïakovski que comme « compagnon de voyage » des véritables poètes prolétariens :

« J'ai dit, il y a trois jours à la soirée de la Maison de la Presse : je me considère, moi, comme un poète prolétarien, et ce sont les poètes prolétariens du VAPP qui sont, eux, mes compagnons de voyage à moi. Je ne le dis pas parce que je veux mener une attaque d'un camp du LEF contre d'autres camps, qui aspirent à se faire dans le domaine politique un petit capital politique, car j'affirme en même temps que les vieux oripeaux du LEF doivent être changés. »

En février 1930, c'est-à-dire deux mois avant sa mort, il donne son adhésion au Rapp (Association des Écrivains Prolétariens), le Rapp qui plus tard devait dégénérer en une espèce de secte abominable.

Se cramponner à une invention qui a été valable à un certain moment c'est ce qu'on appelle vieillir. Voyez le surréalisme, ce n'est plus aujourd'hui qu'une vieille coquette, qui ne sait pas vieillir décemment.

Mais je reviens à cette époque de 1912-13, aux premières soirées poétiques contradictoires qui réunissaient Maïakovski, Bourliouk, Khlebnikov et Krioutchionikh. Je ne les ai pas connues, je sais qu'on s'y tapait dessus, simplement, malgré un public de symbolistes et d'esthètes. Il y a eu le manifeste : « La gifle au goût public » (1913), signé des mêmes noms. Il y a eu les soirées où Maïakovski en blouse jaune lisait ses vers. Là j'ai le souvenir personnel de quelque chose de l'ordre d'un

combat de boxe. L'auditoire hurlait, plaisantait et sifflait... Et Maïakovski tenait tête, grandiose, tonnant, engueulant le monde...

Il y a eu la soirée d'élection du « Roi des Poètes », (peut-être en 1914). Y prenaient part une série de poètes, je ne sais plus au juste lesquels. Je crois qu'il y avait entre autres Balmont, et certainement Igor Severianine, puisque c'est lui qui fut élu. Maïakovski délirait, il avait presque une extinction de voix, à force de vouloir couvrir les hurlements du public ; il ne voulait pas admettre que ce ne fût pas lui le « Roi des Poètes » ! Qui pense aujourd'hui à Severianine, que la salle applaudissait à tout rompre, le grand succès du temps au même titre que les chansonnettes de ce Vertinski, plein de talent d'ailleurs comme lui. Severianine était là, immuable comme toujours, pâle de teint, noir de redingote, une rose rouge à la main, qu'il tenait devant lui, comme un cierge.

Dans une fumée de cigares,
S'allonge, flûte à champagne,
La gueule de cuite à Severianine.
Et ça ose se nommer poète !
Et ça courcaille comme une caille grise,
Alors que de nos jours
Il faut, avec un casse-tête,
Tailler dans le crâne du monde.

(Nuage en Pantalon, 1915)

Cela se passait dans cette même salle qui vit plus tard tant de triomphes de Maïakovski, tout l'épanouissement de sa gloire, et je crois bien que c'est la seule et unique fois qu'il ait perdu son sang-froid devant une foule. Même à l'époque où il se faisait huer par les salles, je ne l'ai jamais vu que jouir de l'insuccès, du pugilat, comme d'une victoire. Il aimait la cabale, il ne n'hésitait devant rien pour irriter le dragon qu'il avait devant soi...

J'ai été très étonnée d'avoir pu constater, par hasard, que les hommes de théâtre les plus en vue, ceux qui ont le plus de savoir-faire, de maîtrise et d'habitude, qui ont à leurs pieds le public, riant et applaudissant indifféremment à tout, quoi qu'ils fassent, d'avoir pu constater que ces gens-là ont encore le trac devant la foule qui les regarde. D'ailleurs, pour ce qui est de moi, je n'imagine pas qu'on puisse s'avancer sur une scène bien éclairée, devant une assemblée à laquelle il est impossible de cacher quoi que ce soit, qui est là pour constater que votre robe est boutonnée de travers, que vous avez un défaut de constitution, ou que vous avez dit des choses qu'il ne fallait pas dire.

On m'a posé un jour cette question oiseuse : pour un prix fabuleux, n'importe lequel, celui qui me plairait, est-ce que j'aurais consenti à vivre pendant huit jours dans une vitrine de magasin, mais à y vivre complètement, sans rien changer de mes habitudes... La scène me paraît ressortir au même genre d'horreur.

J'ai vu Fernandel à une grande fête, à Luna Park. Il est arrivé tout pimpant, en habit, le col et la chemise impeccables, comme sa raie... Très gai et très à son aise, il s'est promené dans la foule, puis ce fut son tour... On le reçut avec le délire habituel, on ne voulait plus le lâcher, la foule hurlait : « Ignace, Ignace ! » Fernandel, magnifique, lança : « Est-ce vous qui commandez ici, ou moi ? » Un rugissement de joie lui répondit. On l'adorait ! J'ai vu Fernandel après ce tour de chant : il était blême, le col mou, la chemise trempée, plus trace de raie dans ses cheveux. Il respirait comme après une bagarre, comme s'il avait donné et reçu des coups...

Je n'ai jamais vu qu'un seul homme, je n'ai jamais vu que Maïakovski « posséder » une salle, jouer avec elle, la taquiner, l'agacer comme un taureau et toujours la faire passer par où il voulait qu'elle passât, en laissant sur le carreau quelques spectateurs qui s'avisaient de le

contredire et qu'il mettait knock-out avec une insolence, une désinvolture, et un humour grandioses. Jusqu'à la fin de ses jours, dans ses tournées à travers l'U. R. S. S., pendant des centaines de soirées de lecture de poèmes et de conférences (qui finissaient d'habitude par les questions des spectateurs, posées dans des billets lancés sur la scène), il se produisait une résistance haineuse de quelques personnes, qui s'effondraient dans le fou-rire de la salle, pour ce qui est de la résistance, sinon de la haine... (En 1928, dans son autobiographie : « Moi-même », il écrivait :

« J'ai réuni près de vingt mille billets. Je songe à un livre : *Réponse universelle* (Aux expéditeurs de billets). Je sais ce que pense la masse des gens qui lit »).

Mais jamais la résistance de la salle n'arrivait à l'émouvoir. Si quelque chose faisait chavirer ses nerfs, c'était la lecture elle-même, qu'il y eût ou non devant lui la masse des taches roses des visages. Cette masse secouée par le lyrisme pathétique de ses vers d'orateur, de prédicateur, résonnant avec la force et la plénitude d'un orgue de cathédrale...

En 1913-14 la presse ne s'occupait de Maïakovski que pour l'injurier. En 1914, il commence à collaborer régulièrement au journal humoristique « Satirikon ». Dans la même année, il lit des morceaux du *Nuage en Pantalon* à Gorki. Gorki fut bouleversé par cette lecture, il pleura d'émotion et de joie devant ce génie découvert. Quand en 1915 il fait paraître la revue « Letopiss », Maïakovski y est engagé comme collaborateur régulier.

Mais à cette époque un certain monde littéraire commençait déjà à s'émouvoir. Je me rappelle la première lecture de « La Guerre et la Paix », dans l'appartement de Brik, à Pétrograd, en 1916 : Victor Chklovski, sanglotant, la tête posée sur le piano, l'espèce de frisson col-

lectif, celui que provoque le tambour devant une troupe en marche vers le front, ce silence martelé par le pas rythmé, le désespoir, le cœur qui n'est plus qu'une loque...

Je n'ai pas assisté à l'ascension de Maïakovski vers la gloire. Quand je suis revenue à Moscou en 1925, c'était déjà chose faite. Il était reconnu par les passants, les cochers de fiacres... L'on chuchotait : « C'est Maïakovski... Voilà Maïakovski... Il dit lui-même, dans *les capitales nouvelles-nées* :

« Le docker à Odessa me dit bonjour sans le moindre échange de noms, et à la place d'un « Comment allez-vous ? » me sort : « Dis-leur, au Gosizdat [1] d'éditer ton *Lénine* [2] à un prix abordable. » Un rouge-armiste d'une patrouille de rue à Tiflis certifie de lui-même l'authenticité de ma personne poétique. »

Les autographes, l'adulation... La jeunesse soviétique avec et pour lui...

Il collabore à un nombre considérable de journaux et de revues. Mais la lutte sur le front littéraire se poursuit avec la même âpreté. Maïakovski ne cède pas, il défend ses positions, sa poésie :

« Les esthètes m'engueulent : « Vous écriviez de si beaux vers, *Le Nuage en Pantalon*, et brusquement vous vous mettez à faire des pareilles choses ! » J'ai toujours écrit qu'il y avait une poésie d'ordre ingénieur, équipée techniquement, mais il y a une poésie de masse qui apparaît avec un autre équipement, avec l'équipement de la classe ouvrière. Je n'ai jamais travaillé n'importe comment, pourvu que cela rapporte, mais je n'ai jamais refusé d'écrire un poème sur

1. Editions d'État.
2. Le poème de Maïakovski, *Lénine*, avait été publié pour le premier anniversaire de la mort de Lénine.

un thème d'actualité, que ce fût sur le koulak, sur l'école, ou sur les petites peaux de lapin du Gostorg[1] ».

(Discours de Maïakovski, 25 mars 1930).

Et en effet, de 1919 à 1922, en même temps qu'il écrit des grands poèmes comme « 150 millions » « J'aime » et autres œuvres lyriques, il travaille à ce qu'on appelait « les devantures satiriques de Rosta ». Maïakovski écrit dans un article : « Pas de souvenirs », paru dans le « Nouveau Lef », en 1927 :

« Les devantures de Rosta, sont une chose fantastique. C'est le travail à la main d'une poignée de peintres, pour subvenir aux besoins d'un peuple de 150 millions.

Des nouvelles télégraphiques immédiatement transformées en affiches ; les décrets, tout de suite diffusés par les paroles de refrains populaires.

Une forme nouvelle, introduite directement par la vie ; d'énormes feuilles, collées dans les gares, les postes d'agitation du front, les énormes vitrines des magasins vides.

Les affiches que les rouges-armistes regardaient avant le combat, en allant à l'attaque, en y allant non avec des prières, mais avec des chansons.

. . . .

De la qualité de ce travail vous pouvez juger vous-même. La quantité en est excessive. Je travaillais jusqu'à deux heures du matin, et me couchais en mettant sous ma tête non pas un oreiller, mais une simple bûche, pour me réveiller à l'heure et avoir le temps de dessiner à l'encre de Chine les cils des Denikines et des Youdenitchs. Les légendes sont, à une majorité écrasante, faites par moi-même. »

En 1923 il écrit « De Ceci », un de ses poèmes d'amour les plus remarquables par la perfection de la forme, par la maîtrise. Il travaille en même temps aux réclames pour l'Industrie d'État, aux affiches commandées par les organisations syndicales et administratives.

1. Commerce d'Etat.

Nombreux étaient ses ennemis dans le milieu littéraire à toutes les époques de sa vie. Il y avait les écoles et les mouvements qui s'opposaient au futurisme, au Lef, il y avait ceux qui voulaient qu'on n'écrivît jamais autrement que Pouchkine et Tolstoï, et ceux qui n'admettaient que les écrivains prolétariens, ceux qui reprochaient à Maïakovski d'écrire des poèmes d'agitation, des poèmes politiques et sociaux et qui prétendaient même qu'il n'en croyait pas le premier mot. Il y avait ceux qui lui reprochaient ses poèmes lyriques, ses poèmes d'amour qui, soi-disant, ne servaient pas le prolétariat. Ceux qui lui reprochaient d'être d'un dévouement total au Parti, et ceux qui lui reprochaient de ne pas réadhérer au Parti. Il y avait ceux qui disaient qu'il était fini, vidé, qu'il n'avait plus ombre de talent... (A ceux-là quel splendide démenti, que le dernier poème de Maïakovski : « A pleine voix », et ces quelques poèmes posthumes, qui atteignent à une perfection surnaturelle). Il y avait les réactionnaires et les sectaires, et tout simplement les jaloux.

Cette haine, Maïakovski ne l'apaisait certainement pas par son arrogance, son mépris, ses « mots » en prose et en vers, que certains traînent encore avec eux... Et derrière ces querelles, derrière la haine qu'ils avaient contre cet homme qui les écrasait de son génie, qui n'était pas à leur échelle, ils n'avaient pas remarqué ce que Maïakovski était devenu pour le pays, pour la jeunesse. Jusqu'à son enterrement qui a été une espèce d'énorme pèlerinage chaotique, les organisateurs n'ayant pas prévu que des centaines de milliers de gens viendraient accompagner son corps. Qu'est-ce qu'ils savaient, ces fonctionnaires de la littérature, noyés dans leurs petites histoires, de l'amour d'un peuple pour un poète... Ils ne s'en étaient jamais aperçus...

Ils l'ont persécuté jusqu'après sa mort. Ses œuvres ne paraissaient qu'à un tirage insuffisant, on retirait ses

livres et ses portraits des bibliothèques... Un de ces petits fonctionnaires me dit un jour, au Congrès des Écrivains, à Moscou, en 1934, quand je lui reprochai d'avoir tout simplement coupé le nom de Maïakovski dans un article, comme si ce nom était un déshonneur : « Il existe un culte de Maïakovski et nous luttons contre ce culte. » Qui — nous ?

Ce n'était pas, du moins, Lénine qui disait dans un discours au Congrès des métallurgistes, en 1922 :

« Hier j'ai par hasard lu dans les « Izvestia » un poème de Maïakovski sur un thème politique... Il y a longtemps que je n'ai éprouvé un pareil plaisir du point de vue politique et administratif. Dans son poème il tourne complètement en dérision les réunions et se paye la tête des communistes, parce qu'ils n'arrêtent pas de faire réunions sur réunions. Je ne sais pas pour ce qui est de la poésie, mais pour ce qui est de la politique je garantis que c'est tout à fait juste. »

Ce n'est pas non plus Staline, qui a su et qui sait ce que c'est que le génie de Maïakovski, lui qui considère que Maïakovski est « *le meilleur, le plus grand poète de notre époque* » et que *l'indifférence à sa mémoire est un crime* ».

Et peu à peu sont tombés, comme des branches mortes, les jugements, les histoires saugrenues, les haines personnelles, pour laisser pousser l'arbre de la gloire de Maïakovski très droit et très haut.

Il ne travaillait jamais à table, la plume à la main. Il travaillait partout, du matin au soir. Dans la rue, en rôdant pendant des heures, en parlant aux gens, en mangeant, en faisant la cour aux femmes... Quoi qu'il fît, il y avait toujours, parallèlement, ce travail qui se poursuivait dans sa tête. C'est cela qui le rendait si sombre, préoccupé et taciturne, qui rendait les rapports, la conversation avec lui si difficiles.

Au début de son travail poétique, il écrivait, si l'on peut dire, tous ses poèmes dans sa tête, par cœur. Un vers qu'il transformait une dizaine, une centaine de fois, subissait toutes ces transformations dans sa tête, il barrait, changeait, récrivait mentalement un poème de 1500 lignes, se rappelant parfaitement chaque version. Et ce qu'il mettait enfin sur le papier était la copie du dernier brouillon, après une série de brouillons, sur lesquels il avait parfois travaillé pendant des mois. Plus tard il notait des mots, des phrases, des vers, ce qu'il appelait ses « réserves » poétiques, dans de précieux carnets de poche. Sa mémoire était prodigieuse. Il connaissait par cœur, non seulement son œuvre à lui, toute entière (plusieurs volumes à la fin de sa vie), mais aussi des volumes entiers de poésie ancienne et contemporaine.

Dans sa brochure : *Comment on fait les vers (1926)* Maïakovski parle avec la plus grande précision du côté technique de son travail poétique :

Quelles sont les données indispensables au début d'un travail poétique ?

Premièrement : l'existence dans la société d'un problème dont la solution n'est imaginable que par une œuvre poétique. La commande sociale (il serait intéressant de faire un travail spécial sur ce fait que la commande pratique ne correspond pas à la commande sociale).

(Maïakovski veut dire par là que la « commande sociale », l'œuvre *commandée* à l'auteur par les besoins de la société, comme une paire de chaussures correspond au besoin d'un homme, n'est pas toujours celle que lui commandent en fait les éditeurs et les journaux).

Secondement : Une connaissance précise, ou plutôt un sentiment des désirs de votre classe (ou du groupe que vous représentez) en ce qui concerne une question donnée, c'est-à-dire la tendance (du poème) vers un but précis.

Troisièmement : La matière. Les mots. Un continuel enri-

chissement des réservoirs, des granges de votre crâne par des mots nécessaires, expressifs, rares, inventés, composés et autres.

Quatrièmement : Équipement de l'entreprise et instruments de travail. Plume, crayon, machine à écrire, téléphone, costume pour visiter un asile de nuit, bicyclette pour aller dans les rédactions, une table à écrire organisée, un parapluie pour écrire sous la pluie, un domicile avec un espace d'un certain nombre de pas, indispensable pour le travail ; la liaison avec une agence de presse pour recevoir les coupures qui indiqueront le matériel à faire venir sur les questions qui passionnent les provinces, etc., etc., et même la pipe et les cigarettes.

Cinquièmement : Les habitudes et méthodes de travail sur les mots, infiniment individuelles, acquises seulement grâce à des années de travail : les rimes, les mesures, les allitérations, les images, le style, l'emphase, la terminaison, le titre, la forme imprimée, etc...

. . . .

Ensuite Maïakovski donne des exemples de ses « réserves poétiques », rimes, allitérations ; des thèmes, tels que : la pluie à New-York, un vieillard préposé aux cabinets d'un énorme restaurant de Berlin, etc.

La préparation de ces réserves me prend tout mon temps. Je leur donne de 10 à 18 heures par jour et je suis toujours en train de marmonner quelque chose. C'est cette concentration qui explique la fameuse distraction des poètes.

C'est uniquement l'existence de ces « réserves » soigneusement vérifiées qui me donne la possibilité de terminer mon travail en temps voulu, car la norme de ma production, pour mon travail actuel, est de 8 à 10 lignes par jour.

Dans n'importe quelle circonstance, le poète juge chaque rencontre, chaque enseigne, chaque événement uniquement comme matière d'expression verbale.

Autrefois, je me plongeais si profondément dans ce travail, que je craignais même de me servir des mots et des expressions qui me semblaient pouvoir être utiles pour mes vers futurs ; je devenais sombre, embêtant et silencieux.

Vers 1913, en revenant de Saratov à Moscou, je dis à une jeune femme, rencontrée dans le train, pour lui prouver la pureté de mes intentions, que je n'étais pas un homme, mais un nuage en pantalon. A peine avais-je prononcé ces mots, que je pensai qu'ils pourraient me servir pour un vers, et qu'ils pouvaient être répétés, gaspillés. Terriblement inquiet, je me suis mis à interroger la jeune personne pendant une bonne demi-heure, lui posant des questions perfides, et me suis calmé seulement quand j'ai obtenu la certitude que mes paroles lui étaient déjà sorties par l'autre oreille.

Deux ans plus tard, j'ai eu besoin du « Nuage en Pantalon » pour le titre d'un poème.

. . . .

Je marche, les bras ballants, en grognant tout doucement, encore presque sans paroles, et tantôt je raccourcis le pas pour ne pas déranger le grognement, tantôt je me mets à grognasser plus rapidement, en mesure.

Ainsi est raboté et prend forme le rythme, base de toute œuvre poétique, qui la traverse d'une rumeur. Peu à peu, on se met à tirer de cette rumeur des mots.

« *L'existence dans la société d'un problème dont la solution n'est imaginable que par une œuvre poétique...* »

C'est là une bien haute idée de la poésie... Ni un luxe, ni une distraction, ni un jeu pour les Dieux, mais un métier des plus difficiles, un métier nécessaire et utile...

J'ai cru d'abord
Que les livres se faisaient comme ça :
Le poète est là,
Ses lèvres sans qu'il le sache s'entrebâillent,
Et l'innocent inspiré se met à chanter !
En veux-tu ? en voilà !
Mais en vérité :
Avant que tout ça ne se chante,
Longuement
On rôde couvert des durillons de la marche,
Et lentement barbotte dans la vase du cœur
La stupide morue de l'imagination.

(Nuage en Pantalon, 1915).

J'ai cité quelques extraits de la brochure « Comment on fait des vers » dans le but, entre autres, d'expliquer pourquoi la traduction des vers de Maïakovski est spécialement difficile et même, il me semble, impossible. Premièrement, la rime. Des rimes qui n'ont pas existé avant lui, dont l'ingéniosité lui est propre et dont les buts sont multiples : lier les lignes pour maintenir les mots qui rendent une pensée ; décharger l'emphase par le rapprochement humoristique et inattendu de deux mots, rapprochement amené par la rime ; souligner le mot « principal » d'un vers, en le révélant par la rime ; dorer la pilule et faire avaler au lecteur certaines choses... etc...

Comment retrouver ces rimes dans la traduction ? Il faudrait refaire dans une autre langue tout le chemin que Maïakovski a parcouru lui-même. Il y faudrait des années et du génie.

Retrouver des rimes, tout en maintenant le rythme, ce rythme mystérieux dont il parle dans sa brochure et qui n'a rien à voir avec les mesures poétiques connues.

Tout en maintenant le ramassé, les raccourcis propres à Maïakovski et aussi à la langue russe, langue qui ne possède que trois temps, c'est-à-dire qu'elle se passe des verbes auxiliaires, et qui possède des déclinaisons, c'est-à-dire qu'elle se passe de la plupart des prépositions.

Tout en inventant comme Maïakovski des mots neufs, en créant comme lui des expressions inédites...

Tout en révolutionnant la poésie.

La manière de travailler de Maïakovski agaçait les gens. La morale exige je ne sais trop pourquoi, que pour travailler on se lève tôt, qu'on s'installe toujours à la même place et ne se laisse distraire par rien. Pendant son séjour à Paris des gens, des « artistes » pourtant, qui devraient savoir qu'il y a travail et travail, disaient : « Ce poète soviétique, qui se lève à midi, traîne dans les cafés et les boîtes de nuit... Comment est-ce qu'on dit

chez vous ? Qui ne travaille pas, ne mange pas, n'est-ce pas ? Eh bien, vrai, on n'a qu'à voir ! »

Maïakovski avait rapporté de ses voyages à Paris, ainsi que de son voyage au Mexique et en Amérique, où il a certainement continué à « traîner dans les cafés et les boîtes de nuit » des cycles de poèmes, dont quelques-uns sont parmi ses œuvres les plus réussies, et un reportage en prose : « Ma découverte de l'Amérique. »

Mais il y a la réputation que les gens vous font... Celle de Maïakovski était bien établie ; il l'avait attrapée au moment de la blouse jaune et cette réputation ne le quittait plus. Dix ans, quinze ans plus tard, on ne la lui avait pas encore pardonnée, cette blouse ! Les gens continuaient à être vexés, à se sentir bafoués par lui. Il fallait que cela fût un voyou, il fallait ne pas le prendre au sérieux, rester sceptique... J'ai moi-même entendu une jeune personne lui dire en 1925, à Paris, après une lecture qu'il avait faite devant une petite assemblée : « Dans deux ou trois ans, quand vous vous serez assagi, vous n'écrirez pas mal. » Elle avait tout de suite vingt ans, et elle était fort jolie. Maïakovski la regarda, sourit avec bonhomie et lui proposa de passer la soirée avec elle. Il était moins indulgent pour les hommes. Il disait tranquillement à un monsieur magnifique : « Allez me chercher des cigarettes. » Et le monsieur d'habitude y allait...

Mais comme la moitié des conversations ne sont que « cancans », Maïakovski avait horreur des conversations. Non, ni cancans, ni dissertations profondes sur les états d'âme. Il en arrivait à dire que si les gens ne parlaient pas tout le temps, les rapports humains seraient bien plus faciles, et il n'y aurait pas tant de malheurs. Et tant qu'à avoir affaire aux gens, il aimait mieux jouer avec eux. Premièrement aux cartes, puis au billard, puis à n'importe quoi, à des jeux inventés. De préférence pour

de l'argent, mais aussi bien pour toutes sortes de gages fantaisistes. J'ai vu un gros monsieur d'une extrême respectabilité passer sous le billard sur son propre ventre : il avait perdu la partie... Une nuit, dans une rue déserte de Montmartre, Maïakovski et quelques amis se sont mis à lancer la canne de Maïakovski à travers une grande couronne mortuaire dorée, qui servait d'enseigne à un bureau de pompes funèbres et était pendue perpendiculairement à la maison. Les règles du jeu avaient été élaborées sur place. Maïakovski gagnait tout ce qu'il voulait : il avait l'œil et le bras d'une grande précision, et, en plus, son bras venait presqu'à la hauteur du trou de la couronne !

Maïakovski jouait d'ailleurs fort bien à tous les jeux, et aux cartes et au billard. Peut-être aimait-il le jeu parce que c'était pour lui un délassement, quelque chose qui l'obligeait à penser à autre chose qu'à son travail obsédant. Il aimait aussi risquer. Dans le jeu, et dans la vie.

Puis il y avait les femmes. En premier lieu — la femme, sa femme, celle à qui il dédiait tous ses livres, celle dont l'obsession remplit ses poèmes d'amour et les autres, qu'on retrouve à chaque pas de sa poésie, qu'on retrouve dans sa lettre d'adieu.

Ces poèmes dédiés n'étaient pas simplement de ces poèmes sur lesquels, une fois finis, on met le nom de quelqu'un, par gentillesse ; non, ses poèmes étaient véritablement *dédiés* en chacun de leurs mots, ils étaient vraiment écrits pour celle à qui il les dédiait. Voici, par exemple, un fragment de la « Flûte des vertèbres » (1916) :

Mourrai-je couronné ?
A Sainte-Hélène ?
Des tempêtes de la vie scellant les vagues,
je suis aussi bien candidat
et au trône de l'univers
et aux menottes.

Il m'est échu d'être tzar ;
c'est à l'image de ton petit visage
sur l'or solaire de ma monnaie,
que j'ordonne à mon peuple :
frappe !
Et là-bas,
Où le monde se fane dans la toundra
où le vent du nord marchande avec le fleuve
je gratterai sur la chaîne le nom de Lili
et j'embrasserai la chaîne dans les ténèbres du bagne[1].

Puis il y avait toutes les autres femmes. De préférence très jeunes et très jolies. Il était avec les femmes d'une gentillesse surprenante dans ce colosse. Il l'était surtout quand une femme avait eu des bontés pour lui. Alors il avait sans cesse peur de lui manquer de respect, de la blesser. Il ne laissait jamais tomber une femme, il la posait avec la plus grande délicatesse. Il en devenait éloquent. Les attentions de Maïakovski pour une femme, le souci de lui faciliter la vie, surtout quand c'était une femme qui travaillait, les cadeaux, les fleurs... Mais quand les femmes essayaient de lui résister, il les poursuivait avec l'énergie d'une locomotive, et d'une locomotive tenace. N'empêche que les femmes, qui ne lui résistaient d'ailleurs généralement pas, lui préféraient d'habitude leurs maris, leurs amants très ordinaires. Elles respiraient mal à l'altitude de Maïakovski, elles avaient peur. Il n'a pas eu auprès des femmes le succès d'un ténor, il lui manquait entièrement ce rien de scabreux, de déflorant, d'insinuant et à double entente, que les femmes aiment tant.

Il était souvent sombre, préoccupé, silencieux. Vis-à-vis de ses amis il était ombrageux, jaloux, renfermé, violent et en général intolérable ! Il savait être sinistre quand il s'y mettait, et les plus petites choses pouvaient avec lui devenir dramatiques. C'était un ami exigeant, tout était pour lui une preuve de négligence, d'indiffé-

1. Le lecteur trouvera plus loin ce même poème traduit par Armand Robin.

rence vis-à-vis de lui... A un de ses passages à Paris, une histoire de savon nous a coûté trois jours de silence profond, d'insinuations pénibles : Maïakovski était un maniaque de propreté et avait une peur maladive des contagions. Il se lavait les mains un nombre extraordinaire de fois par jour, et quand il n'était pas chez lui il employait un savon qu'il emportait dans sa poche. Il avait acheté en passant par Berlin un petit savon, dans une petite boîte, les Allemands adorent ces trucs « très pratiques ». Maintenant il voulait en avoir un autre, un parisien. Je devais évidemment l'acheter pour lui, puisqu'il ne parlait pas français. Mais voilà, les Français ne sont pas « très pratiques », et je ne trouvais nulle part de petit savon et de petite boîte pour aller avec. Il y avait bien des petits savons et des petites boîtes, mais ils n'étaient pas spécialement faits pour aller l'un avec l'autre.

— Tu le fais exprès, me disait Maïakovski. Tu ne veux simplement rien faire pour moi... C'est évidemment trop te demander... Toujours pas de savon ? Tu ne peux même pas acheter un savon pour moi ! C'est incroyable !... Comme il vous plaira, Madame, j'irai tout seul rôder dans les rues...

Et au bout du troisième jour de bouderie :

— Au revoir, je me débrouillerai sans vous...

Je pleurais de rage, Maïakovski partit seul et revint avec une belle petite boîte ronde, en aluminium. J'avais de la peine à cacher mon triomphe et à le laisser se laver les mains avec du savon dentifrice Gibbs ! Il avait certainement vu depuis longtemps ce savon dans une devanture, mais au lieu de l'acheter il s'en était servi pour vérifier mon amitié...

Quand Maïakovski venait à Paris, il s'installait dans un petit hôtel que j'habitais moi-même. Comme il ne parlait que le russe (et le géorgien), il ne me lâchait pas d'un pied, persuadé que sans moi il serait perdu, vendu, trahi ! Etre ainsi transformé en sourd-muet et ne parler

que le *triolet*, comme il disait, le mettait hors de lui. Ne pouvoir prouver que l'U. R. S. S. était le seul pays habitable, ne pas comprendre ce que disent et pensent les Français, ne pas dominer l'entourage par la parole, comme il en avait l'habitude, l'horripilait.

. . . .

Pourtant Maïakovski arrivait encore à se débrouiller par une mimique et des gestes excessifs. Chez le tailleur, il faisait gravement d'incroyables petits dessins indiquant les défauts de sa constitution et, en pointillé, la façon dont le costume devait les corriger. Partout où nous allions, nous étions accompagnés par une espèce d'ébahissement. Ce géant jouait avec les gens, comme un grand chien avec des enfants : il les bousculait délicatement et les mordillait sans leur faire de mal...

Mais Maïakovski était trop remarquable, trop évidemment étranger, — et étranger cossu — pour ne pas être repéré par ceux qui cherchent une victime.

C'était lors d'un autre passage à Paris. Il partait pour un voyage autour du monde, ayant fait longuement des économies et en possession de vingt-cinq mille francs. Un jour, pour je ne sais quelle raison à lui, il les retira de la banque. La catastrophe se produisit le lendemain. J'étais venue le chercher dès le matin dans sa chambre. Il était en bras de chemise, en train de prendre son petit déjeuner. Au moment de partir, il mit son veston, pendu sur le dos d'une chaise, avec un geste machinal pour vérifier s'il avait bien tout ce qu'il fallait dans ses poches. Soudain je le vis blêmir ! Je n'avais jamais vu quelqu'un devenir ainsi couleur de cendre, là, sous mes yeux : on lui avait volé tout son argent, entièrement, ses vingt-cinq mille francs.

Il était donc là, à la première étape de son voyage autour du monde, qui devait durer un an, et pas un franc en poche...

N'importe qui aurait essayé de trouver de l'argent pour un billet de retour à Moscou et serait rentré avec

sa courte honte et une jaunisse. Pas Maïakovski. Son abattement ne dura pas une heure. Déjà, sur le chemin du commissariat, en oubliant pour une fois de régler ses pas sur les miens, il me disait : « Surtout ne rien changer à notre genre de vie, nous déjeunons à la Grande Chaumière, après quoi je vais faire quelques achats... » Il entendait ne pas se laisser faire par la vie...

D'ailleurs, sans attendre, Maïakovski se mit à se procurer de l'argent, à reconstituer la somme volée. Quelqu'un lui donna une somme assez considérable, qu'il rendit un ou deux ans plus tard. Le reste, il le trouvait où il pouvait. Il en demandait à tout le monde ! Et tout de suite c'était devenu un jeu : « Combien me donnera-t-il celui-là, qu'est-ce que tu crois ? Deux cents ? Je dis cent cinquante. La différence sera pour toi. Et celui-là ? Rien ? Je dis — mille ! S'il me donne quelque chose, tu me dois vingt francs. » C'était en 1925, pendant l'Exposition des Arts Décoratifs, et il y avait beaucoup de Russes soviétiques à Paris. Nous jugions maintenant les gens sur les sommes qu'ils nous donnaient. Des copains qui avaient de l'argent et lui en refusaient cessaient d'exister pour Maïakovski. « Des chiens », disait-il, en exprimant un dégoût forcené par ses gestes, ses épaules, son visage. Et il se mettait à les persécuter, il en faisait la risée générale pendant tout le reste de son séjour à Paris. Il y avait aussi ceux qui trouvaient très drôle qu'une pareille histoire lui fût arrivée. « Il n'est malin qui ne se laisse prendre... » répétaient-ils du haut de leur sagesse à eux, et avec de larges sourires.

Si par contre quelqu'un donnait à Maïakovski plus qu'il n'avait escompté, cela devenait quelqu'un d'adorable. Ainsi Ilya Ehrenbourg, que jusque-là il considérait avec indifférence, avait fait sa conquête avec cinquante francs belges ! Ehrenbourg revenait de Belgique et n'avait que peu d'argent. Ces cinquante francs étaient un sujet d'un constant attendrissement de la part de Maïakovski. « Belges, disait-il, j'attire ton attention sur le fait qu'ils

sont belges ! » Il se marrait ! Il se mit à appeler Ehrenbourg par son prénom et à lui trouver des qualités.

C'est en 1929 que j'ai vu Maïakovski pour la dernière fois, toujours à Paris.

Je me rappelle comment, assis par terre, un bloc de papier posé sur le lit, il écrivait des lettres à Moscou. Avez-vous remarqué que les enfants choisissent toujours la position la plus incommode pour lire ou pour écrire ? Ils restent pendant des heures dans une position qu'ils ont l'air d'avoir prise pour un instant... Maïakovski faisait comme eux...

Puis un jour, vint la nouvelle, par téléphone à huit heures du matin : Maïakovski s'était tué la veille, le 14 avril 1930, d'un coup de revolver, au cœur. Mort instantanée.

Je reproduis ici la lettre qu'on a trouvée près de lui :

A tous

Si je meurs n'accusez personne. Et pas de cancans. Le défunt avait ça en horreur.

Maman, mes sœurs, mes camarades, pardonnez-moi, ce n'est pas un moyen (je ne le conseille à personne), mais moi je n'ai pas d'autre issue.

Lili, aime-moi.

Camarade Gouvernement, ma famille c'est Lili Brik, Maman, mes sœurs et Veronica Vitoldovna Polonskaïa. Si tu leur rends la vie possible, merci.

Les poèmes commencés, donnez-les aux Brik. Ils s'y retrouveront.

Comme on dit
« L'incident est clos »
Le canot de l'amour
s'est brisé contre la vie courante
Je suis quitte avec la vie
Inutile de passer en revue
les douleurs
les malheurs
et les torts réciproques
Soyez heureux !

G. M.

ELSA TRIOLET

SUR UNE FLUTE DE VERTÈBRES

Note

J'ai livré toute mon âme à Maïakovski pour qu'il m'en dépouille. — A ce prix j'ai créé l'illusion que voici — Ne me remerciez pas : j'ai connu dix jours de joie à sentir qu'un autre poète me dénudait...

ARMAND ROBIN

I

A vous toutes, maudites,
Qui plaisiez autrefois ou nous plaisez
Et que l'âme illumine en icônes dans sa grotte,
Je lève cette coupe de vin sombre qu'est ma tête,
Débordante pour vous de chants de fête.

Souvenirs, lents serviteurs,
Introduisez dans la salle de la mémoire
La foule innombrable des femmes aimées.
Versez le rire de regard en regard,
Que toute ombre s'habille des noces d'autrefois,
De cœur en cœur versez la gaîté ;
Surtout que cette nuit ne dorme pour personne :
Moi qui songe
A fixer une balle comme point sur ma fin,
Dans cette ombre je donne un récital de mort
Pour m'accorder d'avance au la *de mon destin.*

II

Avec mes pas de fou je fais mal aux distances !
Moi qui cache chez moi l'enfer, où me loger ?
Pour la bourrasque de la joie les rues sont trop étroites,
La fête attire, soutire un peuple endimanché,
Et moi,
Créateur et sorcier de tout ce qui est fête,
Je n'ai pas avec qui m'en aller à la fête.
J'ai envie de me jeter, de me décerveler
Sur les pierres de Moscou parmi cette gaîté.

C'est que j'ai blasphémé,
J'avais crié que Dieu n'existe pas,
Et Dieu m'a fait sortir des profondeurs brûlantes
Une femme si belle que la montagne en la voyant
Se sent prise d'un frisson et tremble,
Et c'est elle que Dieu m'a commandé
D'aimer.

Et Dieu se félicite :
En bas du ciel, très bas,
Un homme torturé se meurt en bête folle
Et le bon Dieu lui dit :
« Attends un peu, Vladimir ! »
Et moi, Vladimir, jusqu'à l'aube,
Terrifié qu'on ne t'emmène vers l'amour,
Je me suis agité de droite et de gauche
Et partout, ciseleur somnambule de mon délire,
A tâtons j'ai taillé mes pauvres cris en vers.

Oh Dieu, si tu existes,
Attache-moi aux queues de chevaux des comètes,
Fais de moi le martyr des galops de l'espace
Et déchiquète-moi sur les dents des étoiles !

Ou, si tu le désires,
A la potence sententieuse de la voie lactée
Suspends-moi et pends-moi comme un scélérat,
Et, si cela te fait plaisir, tu peux m'écarteler
Sans avoir le remords de te sentir cruel
Car moi-même te laverai les mains après.
Je veux ce que tu veux ! Je fermerai la bouche,
Sur mes lèvres en sang pas une plainte ne caillera,
Mais seulement, écoute-moi :
Enlève-moi cette maudite
Que tu me demandes d'aimer.

III

Le ciel
Où se perd en fumée la fierté d'être bleu,
Les nuages, serrés en réfugiés lassés,
Je veux
Les teindre dans le rouge d'aurore de mon amour,
Les étendre, éclatants d'un sang de poitrinaire.

Avec ma joie je couvrirai les cris
Des pays en débris
Qui ne savent plus rien des logis ni des abris
Massacrés,
Ecoutez,
Quittez-moi vos tranchées,
Dites à votre guerre : « Attendez ! »

Malgré leurs doigts d'effroi et leur nez de fusils,
Plus tard pour témoigner de toutes ces années
Dans le cercle des siècles aux oreilles moisies,
Ne restera que toi
Et moi derrière toi
Courant pour te saisir de capitale en capitale.

— Tu ne peux me saisir qu'au delà de la mer
Et la nuit m'a donné en gîte son terrier.!
— A travers tout un Londres de brouillards mes baisers
Flamberont droit sur toi, humides de lumière.
— J'étire des caravanes sur un été de sol brûlé
Dans un désert de soifs, de lions aux aguets.
— Pour toi, ma bien-aimée,
Sous ces poussières c'est mon visage qui gît couché
En Sahara de flamme que l'orage a ravagé. »

« — Toute ma bouche tremble de mon sourire
Et mon regard s'écrie :
« Qu'il est beau, le toréador ! »
« C'est moi, terrible, aussitôt,
Qui te lance dans ta loge ma jalousie
Sous forme d'œil mourant de taureau ! »

— « Je porte sur un pont mon pas indifférent,
Songeant :
« Qu'il ferait bon en bas !
— C'est moi,
Moi sous le pont, la Seine, moi qui coule,
Qui t'appelle,
Qui te raille de mes dents sales !
— Je sors avec un autre ! au trot de nos chevaux
Etincellent et sautillent les allées des Strelka.
— Je te vois ! Je suis grimpé là-haut, très haut,
Et cette lune si lamentable, c'est moi qui me sens las ! »

Portant couronne souveraine,
Dois-je mourir en roi suprême
Ou connaîtrai-je Sainte-Hélène ?
A la bourrasque de ma vie comme selle j'ai mis des vagues
Et me voilà,
A votre choix,
Candidat :

Faites-moi
Soit roi
Faites-moi
Soit
Forçat.

Si je deviens roi d'apanage
A mon peuple j'ordonnerai :
Voici soleil, or et monnaie !
Tous à la peine ! Frappez-les
A l'image de Son visage.

Et si je dois pleurer là-bas
Où tout fleuve marchande avec les vents venus des glaces,
Je graverai le nom de Lili sur ma chaîne,
Dans la nuit des forçats je bénirai ma chaîne.

Ecoutez donc, oublieux du ciel bleu,
Hommes sur qui se dresse en poils broussailleux
Une vie de fauves furieux,
Ecoutez tous : un grand amour,
Pour la dernière fois sur terre, va jaillir
En aurore couleur de sang de poitrinaire.

IV

Je saurai m'enfermer sans le temps, sans l'espace,
Avec la solitude bavarde du papier.
Resplendis sur les mots de joie de ma souffrance,
Magie lancée loin de l'humanité.
L'enclos de mon esprit gît brisé par l'angoisse ;
Dans la fièvre et le feu je dois bâtir mon désespoir.

Je reconnais mon drame à tellement de signes.
Ne veux-tu pas venir chez moi me rajeunir ?

Fais connaître à mon cœur la fête de ton corps !
Mais comme fosses de deux tombes
Tes yeux se vident, fuient vers l'ombre
Et dans ces tombes sans fin profondes
La profondeur succombe, tombe !
Et moi, qui sur les bords du gouffre joue et souffre,
Du tréteau de mes jours je croulerai bientôt,
Mon amour sur un fil à peine m'équilibre,
Sur les cordes de l'âme, rigides sur l'abîme,
J'ai trop longtemps dansé, jonglant avec les mots.

Plus triste qu'un apôtre du bon vieux temps,
Sur les routes sans nombre de l'éternité
Je suis un pèlerin qui colporte mon amour ;
Au prix de tous mes jours je te prépare une couronne
Où, luisant des joyaux des chants et des printemps,
Sourira l'arc-en-ciel vacillant de mes pleurs.

Des éléphants gamins par leurs jeux de cent tonnes
Des lourdeurs de Pyrrhus firent une victoire,
Et moi, qui menaçais de te rendre si belle
Que l'ombre et le destin devant toi fléchiraient,
En agissant comme un génie j'ai massacré ta vie.
Heureuse, reste heureuse, ma pauvre bien-aimée ;
Tu n'as pu me donner que des baisers qui me craignaient,
Il me semble que je touchais avec des lèvres de réprouvé
Un monastère taillé dans un rocher glacé.

Le visage décrépit de ma chambre,
Secoué par mes pleurs et mes ricanements,
S'est mis tout de travers et tremble ;
La corde du désespoir sans me tuer m'étrangle,
Et je me sens l'envie d'un tel sanglot
Qu'il ne me reste plus qu'à courir au canal
Et mordre à pleines dents dans le rictus de l'eau.

Et s'allégeant de toi, transparente de mon délire,
Ton image, que transfigure l'éclat d'aube de ton regard
Se lève sur mon extase de nouveau Bialik
En souveraine éblouissante du royaume messianique.

Songeant à celle que j'ai perdue,
Je suis prostré dans mon enfer,
Et près de moi le Prince Albert,
Malgré tout son règne perdu,
Semble un ami comblé, repu,
A son banquet d'anniversaire.

Que le soleil fasse le riche avec ses fleurs, avec ses herbes !
Que tous les éléments s'endimanchent de printemps !
Je ne suis désormais ivre que de poèmes !
Je veux boire jusqu'à la lie la ciguë des poèmes !

Et vous, pillez ma vie pour colorer vos fêtes !
Voici ma nuit de cris, voici mon chant de mort
Qui resplendis sur mes magies de Christ humilié ;
Voyez ! les clous des mots
M'ont pour vous tous crucifié sur mon poème.

MAÏAKOVSKI

(*traduction d'*ARMAND ROBIN)

SONGE D'ÉLEUTHÈRE [1]

Elle médite les raisons pourquoi il veut que la musique soit l'art souverain. Parce que le propos musical nous donne le sentiment qu'il échappe les servitudes de l'existence réelle; qu'il n'est pas dans l'espace; pas extérieur à la conscience où il s'élève, mais comme dans elle... Il trouve moyen d'être un être sans être un objet...

Elle comprend pourquoi les gens « positifs », les gens « sérieux », ces gens qu'elle hait, n'aiment pas la musique. Elle goûte le blâme du penseur grec, qu'il lui cita l'autre jour, sur ces « hommes durs qui ne croient qu'à ce qu'ils touchent avec la main ». Elle comprend pourquoi le plus pratique d'entre les peuples n'a pas un musicien. Et pourtant ils sont d'un Anglais ces vers qu'elle récite, le regard fixe et lointain au fond de son fauteuil, comme si elle découvrait soudain leur beauté et qu'Éleuthère lui demande de redire dans le ravissement de la voix qui les énonce :

Heard melodies are sweet, but those unheard
Are sweeter ; therefore, ye soft pipes,
play on ;
Not to the sensual ear, but, more endear'd,
Pipe to the spirit ditties of no tone[2] ... »

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er mars.

2. Les mélodies que l'on entend sont douces, mais celles que l'on n'entend pas sont plus douces ; jouez donc, tendres pipeaux ; non pour l'oreille sensuelle, mais, plus chéris encore, modulez pour l'esprit des contours qui ne sont d'aucun ton.

Elle interroge :

— Qu'est-ce qu'aimer la musique ?

C'est, dit-il, ce qu'elle fait quand elle vient s'asseoir près de son piano, lui redemande un prélude de Bach, une suite d'accords du *Ring*, les trois mesures du deuxième impromptu, s'abîme comme en prière dans ces ondes bien aimées qui font maintenant partie de sa vie...

Elle songe :

— Que de gens protestent de leur amour pour la musique, qui n'ont jamais redemandé trois mesures de quoi que ce soit. Si c'est là aimer la musique, combien peu l'aiment !

Il lui en donne d'autres causes. Le son produit une sorte de diffusion de la conscience, de sensation éparse, comme d'infini, alors que le besoin normal des hommes est le sentir centré, rassemblé. Les croyants au contour des choses ne sauraient aimer la musique. Comme on comprend que Victor Hugo ne l'aimât pas, avec ses images si merveilleusement terminés, son amour du dessin, son ignorance de la couleur pure.

ELLE. — Baudelaire aimait la musique. Il se serait assis auprès du piano de Liszt, lui aurait redemandé les trois dernières mesures du premier nocturne.

LUI. — Il a introduit dans les lettres le grade des sensations diffuses : les parfums, la couleur.

Les couleurs, les parfums et les sons se répondent

Il n'a pas dit le dessin.

ELLE. — Victor Hugo a parlé magnifiquement de l'infini. Et de la musique.

LUI. — Parler et sentir font deux. On peut même se demander si le signe du sentiment profond, ici, n'est pas le silence. Il y a des femmes, quand on leur joue l'étude en *mi*, qui font des commentaires. D'autres écoutent et se taisent... Et puis, cette sensation d'infini

nous invite au néant de notre personne, à sa dissolution dans un grand Tout. C'est une chose que les hommes goûtent peu.

ELLE. — Les grands interprètes de la musique, les grands ténors, les grands pianistes, ne sont-ils pas terriblement soucieux de sentir leur personne ?

LUI. — Aiment-ils la musique ? Se servir de la musique pour affirmer sa personnalité et aimer la musique sont deux. Ils n'aiment d'ordinaire que la musique où ils triomphent. Je gagerais que Caruso ne sait même pas l'existence des fugues de Bach.

ELLE. — Et les grands compositeurs ? Un Beethoven, un Wagner, un Debussy semblent peu disposés à dissoudre leur personne dans un grand Tout. Dirons-nous qu'ils n'aiment pas la musique ?

LUI. — Il leur fallut, pour faire leur œuvre, dompter en quelque sorte leur sensibilité à la musique, dans ce qu'elle a de négateur de la personne, faire un peu comme ce noyé dont parle Bergson qui, pour se sauver, s'accroche à ce que l'eau offre encore de solidité... Ici plus que nulle part l'élu des dieux est le dilettante, qui ne vient pas dégrader les extases les plus pures par les passions de la volonté.

Elle connaît qu'une de ses joies par la musique est, en effet, d'abdiquer sa personne précise en faveur d'un indéfini. Doit-on conférer le rang suprême à cette sorte de suicide ? Une telle évaluation l'attire et lui fait peur...

Elle demande encore :

Les grands amoureux aiment-ils la musique ?

LUI. — Non, si l'on nomme ainsi ceux qui veulent dans l'amour connaître la joie d'un acte plutôt que la félicité d'un état. Don Juan, Valmont, Julien Sorel n'aiment pas la musique. Tristan l'aime. Celio, Tibulle, les amants malheureux...

Il observe que la musique invite à un amour qui est fusion de deux êtres, abolition de l'idée d'autre. Elle ne produit pas l'éréthisme sexuel, qui signifie orgueil de vie, volonté de vaincre et d'humilier. Gemma aime cette pensée...

LUI. — Et puis, la phrase musicale ne se contente pas d'être un être irréel, elle peut dire des êtres irréels, des *genres* ; que d'autres arts ne disent qu'en les fixant dans un objet. Elle dira la tristesse, le calme, le mouvement, alors que les autres diront la tristesse d'un visage, le calme d'un bois, le mouvement d'un ruisseau. Là encore, les hommes n'aiment pas cette absence d'objet.

ELLE. — N'y a-t-il pas une peinture, une littérature qui prétendent dire le calme en soi, le mouvement en soi, en assemblant des couleurs ou des mots, qui ne présenteront aucun objet ?

LUI. — Oui, ils entendent « musicaliser » leur art. Là encore, la plupart des hommes sont déçus par l'absence d'objet.

Elle constatait qu'en effet les gens n'aiment guère que la musique avec paroles, la musique à soliste, la musique de théâtre. Pourtant, le prélude de *Tristan*, du troisième acte des *Maîtres Chanteurs* ?

LUI. — Toutes ces merveilles sont liées à des histoires. La musique vraiment haute est celle qui nous met dans un état de pur sentiment, en ne l'attachant à un objet ni par des paroles ni par une histoire : l'adagio de la neuvième, l'andante de l'*Aurore* et l'entrée du finale, la variation 14 de l'opéra 35...

Taquine, elle murmure :

Andante veut dire en allant. N'est-ce pas une histoire ?

Lendemain, comme il sortait de sa chambre, il l'entendit qui jouait cette variation.

VII

L'étonnement qui s'apaise vite dans les grands cœurs.

Purgatorio, XXVI.

Socrate vit en songe un cygne blanc couché sur ses genoux. Lendemain on lui présenta Platon.

Elle lui rappelle que c'est par une telle nuit, assis comme ce soir sur un banc au fond d'un jardin, qu'il lui prit pour la première fois la main, dont elle lui laissa la possession toute la soirée... Les autres, dans leurs fauteuils, autour d'eux, leur parlaient, et eux leur répondaient avec une grande douceur, un grand soin à ne les point blesser...

— Oui, comme des gens qui viennent de trouver un trésor qu'eux seuls savent, et dans le cœur desquels il n'y a plus de place pour la contradiction. Comme des humains qui viennent d'être soudain transformés en des dieux et n'ont plus que bonté pour ces pauvres mortels... Certes il aimait le souvenir de cette nuit. Mais combien plus l'état actuel de leur amour ! Prendre la première fois la main d'une femme, c'est toujours, quoi qu'on fasse, un rapt, une violation, une volonté de conquête, un geste militaire. C'est toujours une *première* fois, un commencement arbitraire, une agression au continu. C'est une chose qui est et aurait pu ne pas être. C'est un acte entaché de cette mauvaise liberté, qui n'est que révolte d'enfant autoritaire contre le sentiment de loi. Combien autrement belles leurs amours de ce soir, indemnes de cet élément grossier et immoral qu'est la joie de la surprise, mais comme baignées dans la lumière si pure de la nécessité... Il avait tout de suite compris qu'auprès d'elle il connaîtrait ce bonheur. Sa joie, ce premier soir, avait été moins

de prendre cette main que de la garder, sentir que l'abandon qu'elle lui en faisait perdait très vite la convulsion de la chose nouvelle, mais adoptait le calme puissant des choses qui furent toujours, des choses qui semblent être sans avoir commencé... L'éternité, attribut de Dieu, chose tout autre que l'immortalité. Comme elle l'avait appris au catéchisme...

Elle aimait ces paroles. Tant d'hommes, sur ce banc où ils joignirent leurs mains, se fussent tout de suite inquiétés de cette tranquille pression qui dénonçait le goût de l'amour sans fin, eussent trouvé qu'elle durait déjà trop... Pourtant elle reste songeuse devant le mot qu'il vient de dire : l'impiété qu'est la joie de la surprise... Elle connut cette impiété, se demande si elle n'en serait pas toujours capable... Dirait-il vrai le fameux verdict : la femme est la désolation du juste ? Elle reste muette.

Le bras au col de la jeune femme, il songe combien la nuit est ajustée aux aveux d'amour, avec l'abolition qu'elle verse sur les contours, les couleurs, les bruits, sur tout ce qui nous force au terminé. Les hommes l'ont bien compris. L'engagement de Juliette à Roméo ne peut se prononcer que dans la nuit. L'état des spectateurs montre qu'ils le sentent tous... Il suscite la théorie des couples qui, depuis qu'il y a des hommes, se sont avoué leur amour sur un banc dans la nuit au fond d'un jardin, comme ils sont là ce soir. Il se plaît à laisser cette vision d'un éternel aspect de la race humaine posséder son esprit.

Elle évoque, elle, la suite des malheureux qui, par une pareille nuit, n'osèrent point énoncer leur cœur et vouèrent deux existences à l'infortune. Elle les voit l'un près de l'autre sur leur banc. La jeune fille croit se savoir aimée. Elle attend l'aveu, la pression de main. Rien ne vient. L'heure passe. Il faut rentrer... Ils feront

leur vie chacun de son côté, raisonnables, sans amour. Parfois, trente ans après, se rencontrant par hasard, ne craignant plus rien de leurs cœurs vieillis, ils s'avoueront qu'ils s'aimaient, rappelleront cette soirée; puis remonteront chacun dans la famille qu'ils ont fondée, songeant à ce qu'eût pu être leur vie, qui va maintenant bientôt finir...

Elle se serre contre Eleuthère, qui osa prendre cette main, accepter cette « surprise », pour laquelle il est si ingrat.

La tête sur l'épaule de son compagnon, elle entend qu'il existe une parente de l'Amour bien plus proche que la nuit : la Mort. Elle écoute que cette Mort n'est point nécessairement l'ensevelissement de deux formes sous une dalle, mais qu'on la peut goûter dès cette terre. Elle est l'évanouissement des Individus dans l'Idée, des Différents dans l'Identique, des Autres dans le Même, des Ephémères dans l'Eternel. Les amants de l'Amour n'ont pas attendu Wagner pour annoncer cette parenté. Platon veut que l'Amour soit une sorte de mort dont les dieux nous accordent la grâce au cours de notre vie mortelle, comme une chance qu'ils nous offrent d'accéder à l'éternité.

Elle admire cette grâce. Est-elle très différente de celle qu'on lui enseignait quand elle était petite fille, où l'on ne pouvait connaître Jésus qu'en renonçant toutes les choses que l'on peut toucher ? Pourtant elle reste songeuse. Cet amour selon Platon, cet amour qu'a vénéré celui qui a tant aimé le contour mortel de Béatrice, la ligne de Laure de Noves, il est donc ignorance de toute forme terrestre !

— Non, il garde de la sensibilité aux choses de la terre, mais il tâche à s'en affranchir, quitte à se souvenir avec quelque tendresse de sa captivité. C'est cet effort d'évasion, c'est l'estime qu'il en a, qui fait sa beauté.

Elle comprend. Oui, c'est beau de donner peu de prix à ces choses passagères où leur amour est lié, qu'elle a la faiblesse de tant chérir ; cette petite maison que d'autres habiteront l'an prochain ; cette année dont le chiffre va faire place à un autre ; leurs deux personnes, dues au néant... Oui, ce qui est beau, c'est l'amour hors du temps, de l'espace, hors des couples mortels, c'est cet éternel dont ils sont les heureux desservants d'un jour.

— Gemma, dit-il, en la regardant prononcer ces paroles sous l'éclairement de la lune, des philosophes moroses veulent depuis deux mille ans que l'Amour et la Beauté soient liés aux seuls instincts de la jouissance sexuelle et de la domination ; mais le cygne athénien a enseigné qu'ils sont associés à la science et à la connaissance des plus pures vérités. Il vous aimerait, Gemma, comme il aima son étrangère de Mantinée qui, comme vous, était belle et aimante, et expliquait à ces hommes l'essence profonde des choses. C'est elle qui par vos lèvres me parle en cette soirée...

Ils remontent vers leur maison, lui comme honteux d'oser tenir dans son bras tant de perfection.

VIII

> Les Bacchantes agitèrent leur thyrse et, de toutes leurs bouches ensemble, invoquèrent Bacchus, fils de Zeus. Toute la montagne délira avec elles. Les fauves entrèrent en fureur, et rien ne fut plus immobile.
>
> EURIPIDE.

Des affiches posées sur les murs d'alentour annoncent une course de taureaux pour le dimanche suivant. Gemma hésite à accepter le propos de son ami. De tels spectacles doivent être si pénibles ! Ils supposent

tant de lâcheté, du moins chez l'assistant. Éleuthère la convie à ignorer le point de vue moral d'où, en effet, ces jeux ne sont pas soutenables, à n'y voir qu'un plaisir des sens, qu'ils peuvent s'offrir dès l'instant que leur âme n'en est pas l'esclave, que leur hiérarchie de valeurs reste intacte et le juge. Elle se rend. Bien que ce dédoublement lui semble un peu commode.

La trompette sonne. L'orchestre commence. L'entrée de la quadrille, l'élégance des hommes qui la composent, l'éclat de leurs costumes, l'allure des matadors avec leur cape drapée autour de leur bras gauche, leurs fins mentons en l'air, leurs yeux fixés sur la loge présidentielle, suscitent chez Gemma un plaisir dont Eleuthère, qui le partage, goûte la convenance. Il ne lui déplaît pas non plus, quand l'un d'eux, acclamé par la foule en raison de sa renommée, passe devant leurs gradins, qu'elle frappe discrètement dans ses mains gantées. C'est là un geste social, un hommage rendu à un bon fonctionnaire militaire, un peu comme si elle applaudissait le jeune Bonaparte revenant d'Arcole, défilant par les rues de Paris. Il aime l'admiration qu'elle a pour le taureau qu'on vient de lâcher, sa beauté, sa fureur, pour l'enthousiasme qu'il déchaîne chez ces milliers d'humains. Il aime l'oubli qu'elle fait en faveur de leur flamme des bas instincts qui les animent ; qu'elle ignore qu'ils appellent un mauvais taureau celui dont les agresseurs ne peuvent pas prévoir la réplique et que si l'animal, au lieu d'être là pour la première fois, avait comme eux l'expérience de l'arène, il les tuerait tous.

Avec une attention vierge de tout jugement sur elle-même, elle suit la première course. La seconde. Les savants jeux de cape, les banderilles hardiment placées, les picadors enlevés avec leur monture par la corne du taureau et finissant par le repousser, le duel final du matador et de la bête, le « moment de vérité », l'enfon-

cement sobre et précis de l'épée, tous ces gestes l'attachent. Les maladresses lui échappent, les sifflets la déroutent. Elle s'émeut, applaudit, fait part de ses émois à ses voisins. Eleuthère trouve qu'étonnamment elle suit sa leçon et se résigne à l'amoralité du spectacle. Elle demande combien il y a de courses. Paraît trouver que six est bien peu.

Voici un autre matador, plus acclamé encore que le précédent, plus réputé. Les jeux de cape avec le taureau, où il arrête la bête comme dans le règlement d'un ballet, transportent l'assistance. Gemma y applaudit violemment. Voici les banderilles. Il se précipite au-devant du taureau qui fonce. Gemma est sur la pointe des pieds. Le malheureux est perdu ! Par un coup de maître, il évite la bête, plante les banderilles sur l'échine qui se secoue. Gemma exulte. Maintenant c'est le dernier acte. L'artiste pourrait tuer, mais sans gloire. A trois reprises, il remet. Gemma est debout. Il laisse foncer la bête et l'arrête par son épée droite. Maintenant il passe devant les gradins. Elle bat des mains, crie : « vivat », lance son mouchoir, ses gants, son éventail, ses fleurs, rouge d'enthousiasme. Eleuthère lui murmure qu'il abandonne les dernières courses, regagnera à pied leur villa. Elle ne l'entend pas.

IX

Eleuthère s'est assis au bord de la route, sur le petit tertre, où il songeait il y a un mois.

Son rêve est écroulé. La transcendance au sensible, qu'il croyait avoir créée chez son amie, n'y était qu'une façade, une volonté. Sa vraie nature vient de se révéler en ce cirque. Une telle furie ne permet pas le doute.

Cette volonté reviendra... De nouveau, dans la sincérité de son cœur, elle servira le culte du pur esprit, mé-

prisera le goût des armes, des couleurs. Mais il saura maintenant que cela n'est que volonté, que le fond est militaire.

Mais n'est-ce rien que la volonté, la résolution de dompter la nature ? Valeur démocratique. Dont il a peu le respect. Les stoïciens plaçaient Hercule, qui avait gagné l'Olympe par son mérite, plus haut que Jupiter, qui le tenait de sa naissance. Il opte pour Jupiter.

Et puis, n'était-ce pas fou de demander à la femme l'union de l'Amour et de l'Idée pure ? Les Grecs n'avaient-ils pas vu juste en n'espérant cette perfection que d'un couple d'hommes ?

Mieux. Le fait d'être deux, cette invasion de l'Autre, n'empêche-t-il pas nécessairement la totalité de cette perfection ? Celle-ci ne veut-elle pas la solitude de l'être aimant ? Il s'absorbe dans le mot du maître : « Dieu s'aime lui-même d'un amour intellectuel. »

Et puis la femme n'admettra jamais vraimènt l'union de l'Amour et de la Mort. C'est Tristan qui embrasse cette idée. Iseult la suit parce que son aimé la propose. Elle en suivrait une autre, s'il l'offrait. Résignons-nous : la femme, c'est la vie.

Des mots lui reviennent de docteurs vénérés qui ont exclu la femme du rang des êtres devant des comptes à Dieu : « Si Eve seule eût péché, le monde n'eût point été déchu... Au père seul l'enfant doit le respect. Qui tue sa mère n'est pas parricide... » Il ne veut pas mépriser son amie. Il hait ceux qui humilient le sexe.

Et puis, vaut-il tellement mieux qu'elle ? N'a-t-il pas, lui aussi, au fond de soi, du goût pour Hannibal, Napoléon, le Château de Langeais, la polonaise en la bémol ? N'est-il pas parmi

Ceux qui, sachant aimer, n'en ont point su mourir.

Et surtout a-t-il su, comme le prêtre catholique, re-

noncer cette possession charnelle dont il essaie de se tromper lui-même quand il soutient qu'elle peut n'être point un acte d'impérialisme ? cette possession dont son maître déclare qu'elle est l'œuvre du mauvais coursier ?

Leur petite maison s'est éclairée. Son amie y est de retour. Il marche vers elle, résolu à l'accord, dans la douceur d'un dieu tombé et songeant, sous la nuit, à l'infinité des bonheurs qui, depuis que des couples existent, ont fait suite à un rêve manqué.

DEUXIÈME PARTIE

> Celui-là, je le suivrai, j'abandonnerai pour lui ce palais de ma jeunesse, dont je me souviendrai même dans mes songes.
>
> *Odyssée*, XIX.

Eleuthère est tout de suite pris d'amour pour cette vieille demeure où ils sont arrivés le matin, qui fut le berceau de son amie. C'est dans ces allées où ils marchent ensemble qu'elle poussait son cerceau ; derrière ces fenêtres qu'en tablier de soie noire, les cheveux nattés dans le dos, elle apprenait à lire ; sur le clavier de ce vieux salon qu'elle fit ses premiers exercices des cinq doigts. Elle cesse d'être pour lui la grande personne toute faite où se terminait jusqu'à ce jour l'image qu'il formait d'elle. Il voit la chose naissante qui deviendra cette femme et qu'il aimait déjà. Comme il comprend celui qui toute sa vie tint la mémoire de l'heure où lui apparut sa Béatrice dans sa robe écarlate, avec sa ceinture nouée comme il convenait à ses neuf ans ! Celui qui pense toujours, en regardant sa Cassandre,

Au trait qui le navra de sa grâce enfantine.

Heureux ceux qui peuvent dire à leur compagne : « Tu te rappelles quand tu es venue, sur ce banc, me de-

mander de t'aider pour ta dictée ? » Heureux ceux dont l'amour plonge ses racines dans la tendresse qu'ils eurent pour une enfant... Jour cher où l'un et l'autre se sont sentis gênés de leur familiarité.

Il aime ce parc, ces grands arbres qui se penchèrent protecteurs sur ses jeux de petite fille, tous ces objets qui présidèrent, calmes et puissants, à son élévation. Il aime ces vieilles servantes entre les mains desquelles elle a grandi, la fierté qu'elles ont d'elle ; ce vieux maître de français, qui accourut tout à l'heure dès qu'il la sut de retour, qui la tutoie... Il aime ce père qui lui transmit son charme et la malice de ses coins de bouche, cette mère à qui elle doit sa gravité. Il les remercie de l'avoir faite ce qu'elle est. . . . .

Il lui semble qu'il l'aime davantage parce qu'elle a une famille, une maison, un pays qui façonnèrent son être. Il l'aime dans toutes ces choses où il la retrouve. Elle décuple la surface qu'elle offre à son amour. Quelle extension de tendresse eût connue Xipharès, si Monime l'eût emmené dans sa propriété de Cappadoce !

Lui-même, du fait que l'enfant de ces deux êtres s'est mêlée à lui, se sent un peu leur œuvre. Oui, Fabian a raison quand il dit de Polyeucte au sénateur romain :

En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

Il trouve douce cette lésion faite à sa liberté.

Ce portrait d'elle à dix-sept ans n'est pas ce qui le retient le plus. Il est déjà l'image de l'inquiétude humaine. Ce qu'il goûte d'évoquer, c'est l'âge où l'affection que lui portait ce monde comblait tout son désir et où elle s'endormait, les mains jointes, ignorante de toute solitude.

Un point sombre est cette grande jeune fille muette. La sœur de celle que nous aimons ! Toujours nous sommes

un peu gênés devant elle. Toujours elle semble trouver mauvais que ce ne soit pas elle que nous choisîmes parmi ces filles de même sang. Et puis celle-ci a dix ans de moins que Gemma. Elle aime un homme que sa famille lui refuse. Sa solitude est comme un reproche à leur bonheur... N'importe, Gemma enfant l'a bercée dans ses bras, elle a sa confiance, elle est son espoir. Par cette jeune fille encore, Gemma devient plus étendue, plus nombreusement aimée.

La nuit tombe. Sur la montagne du fond paraissent deux étoiles rouges. Gemma les reconnaît, les attendait chaque soir quand elle était enfant, pensait parfois que c'était un feu qu'on allumait là-haut. Eleuthère aime leur fidélité.

Une cloche les appelle. Après le repas, des dames viennent d'alentour. Elles sourient à cet étranger amené par la jeune femme, et dont elles sentent qu'il a sa sympathie. Il est dans la patrie où s'énonça cette adresse :

Donne, ch'avete intelletto d'amore.

C'est l'heure du repos. Par le grand escalier de marbre, de vieux flambeaux en main, les maîtres du logis conduisent leur hôte à ses appartements. Leur hôte ! Eleuthère songe au radical sanscrit qui donna à la fois *hostis* et *hospes*. Les deux éternels de cette race humaine : sa méchanceté et sa bonté... O psychologues bornés et malheureux, qui ne voyez que le premier.

II

Qui muros matrisque dedit, Mantua, nomen.

Accoudé au balcon de sa terrasse quand tous reposent encore, Eleuthère évoque ceux qui, il y a deux mille ans,

exercèrent la vie dans ces plaines, y conçurent une hiérarchie de valeurs particulière, toujours vivante parmi leurs fils, et sont maintenant quelques ossements épars au lit de ce sol. Du fond de son cœur monte cet hommage :

Gloire à vous, nobles morts, grands-prêtres du sévère. J'aime vos dieux solitaires, qui ne se marient pas, n'ont pas d'enfants, pas d'aventures d'amour, pas de cour. Qui ne font pas la guerre, ignorent la colère, la vengeance, la mauvaise joie de terrifier l'Homme. Gloire à vous, créateurs des dieux calmes, exempts de poil en broussaille et de faces congestionnées.

J'aime votre culte de valeurs abstraites, vos temples à la Bonne Foi, au Courage, au Travail ; votre Vesta qui ne voulut jamais de statue dans ses sanctuaires ; vos paysans qui honoraient leurs dieux en couvrant de bandelettes de vieux troncs d'arbres dans les forêts ; vos vierges qui, au pied d'un grand chêne, vénéraient la Pureté. Salut, peuple épris de vertus plus que d'images, moral plutôt qu'artiste. Salut, peuple sérieux.

J'aime votre opposition au Fatal, votre adoration de la Fortune, symbole de l'accident, donc de la liberté.

J'aime que votre Jupiter, en même temps que dieu du Jour, soit le dieu des engagements clairs et sans réticence. J'aime vos Flamines, qui sacrifient la main gantée de laine blanche, signe de l'inviolabilité de la parole. J'aime votre Probitas, ante Jovem generata ; *votre Aïdos qui, s'enveloppant de ses voiles, remonta vers l'Hélicon plutôt que d'assister au mensonge de la terre.*

Gloire à votre religion de la forme civile de l'existence. Gloire à vos livres saints, qui enseignaient aux hommes la construction des villes, l'art des constitutions. Gloire à votre Scipion qui, dans l'Olympe, fait connaître aux héros :

« Sachez, amis, que de tout ce qui se fait sur la terre rien n'est plus agréable aux gouverneurs du monde que ces sociétés d'hommes formées sous l'empire de lois et que l'on nomme cités. » J'aime que votre Fides ait, durant de longs siècles, été la foi civile, ne soit devenue que sous vos empereurs la Fides legionum. *Honte à ce panthéon germanique, où pas un dieu n'incarne la moindre ébauche de pacte social.*

J'aime votre religion, hautement civile, de la Pudeur. J'aime votre culte de ce temple que la Grèce lui avait élevé en ce point de la route de Sparte où Pénélope se couvrit de son voile pour suivre vers Ithaque l'homme par qui elle devait cesser d'être vierge. J'aime que vous ne permissiez l'entrée de ce temple qu'aux femmes n'ayant eu qu'un mari.

J'aime lorsque vous gravez sur vos Tables sacrées : « Apprenez que la mer fut séparée du ciel et que Jupiter, se réservant la terre de l'Etrurie, voulut que les champs fussent mesurés et désignés par des confins. » Gloire à vous, sanctificateurs des définitions nettes et des pensers distincts. J'aime quand votre dieu Terme divinise la borne des domaines, votre Hercule la défense des clôtures. Certes vos responsabilités sont lourdes ici. C'est vous qui avez fondé la religion de la possession terrienne, de l'âme du paysan. Mais du coup vous avez affirmé la sainteté du Droit de l'homme, qui devait commencer par cette forme enfantine.

Aussi bien votre culte du courage fut toujours limité par votre sens du droit. Rien de semblable chez vous à ce qui paraît chez ces Gaulois et ces Germains, où tout appartient aux braves, où tout est légitime pour quiconque met sa vie au hasard en menaçant l'existence et les biens d'autrui. J'aime que le tombeau de Cycnus ait été englouti par les eaux sur l'ordre d'Apollon, parce que ce brave fut un brigand.

J'aime vos divinités qui sont mouvement, non état : de la fleur vers le fruit, de l'automne vers l'hiver, de la nuit vers le jour, de la vague vers la plage. J'aime votre Janus qui tourne vers l'Orient la face de l'Occident. Sainte mission de votre race.

J'aime vos Pénates, dieux de l'intérieur, avec leur coupe d'onyx dans la main droite et leur couronne de feuilles laurées ; votre atrium ouvert à tous les êtres de la maison, dont d'autres peuples enfermaient une part dans le gynécée, dans l'ergastule. Gloire à vous, inventeurs du foyer, où vos fils hier m'ont admis.

La maison s'éveille. Les serviteurs vaquent alentour. Au loin, des hommes guident des chars sur les routes, poussent des bœufs dans les champs. Eleuthère évoque leurs pères il y a deux mille ans, les Dave et les Géta sous leur tunique de chanvre. Les mêmes besoins suscitaient les mêmes gestes. Les mêmes plaines les portaient ; les mêmes Alpes les regardaient. Les différences sont du tout petit à côté des ressemblances...

Il caresse son esprit à cet invariant des siècles. Trouve étrange que l'Eglise ait négligé de classer le péché d'éternité...

III

O decus Italiæ virgo !

La jeune fille s'est assise près d'Eleuthère, face à un pré qui appartient à son père et dont les cultivateurs la saluent. Elle sait que son compagnon connaît son drame, elle est assurée de son suffrage, de son aide. Pourtant elle lui est hostile : il est heureux.

Il l'admire. Il aime sa lèvre fière, son regard sans complaisance, sa haute taille peu encline à de plus bas niveaux, son sein comme desséché par le *durus amor*, sa noble soumission au joug fatal. Il l'évoque dans le passé, revêtue de la peau d'un tigre, tenant d'une main un glaive, de l'autre un bouclier en forme de lune. Il aime l'hostilité qu'elle lui porte, comme à tous ceux qui vivent hors du tragique. Attrait de l'intellectuel pour la passion quand l'enveloppe en est belle, pour sa haine de la raison. De la ration. Attrait et gêne.

Il aime le sentiment qu'il a pour elle, le respect de l'homme pour la femme à qui l'amour fut inclément : Hermione, Ophélie, Desbordes-Valmore. C'est plus beau quand l'homme aime cette femme. C'est beau quand Siebel console Marguerite, quand Wolfram dit : « Elisabeth, permets-tu que je t'accompagne ? »

Il aime la grande sœur raisonnable retenant la possédée qui brise la loi civile, va se livrer à l'amant. Anne retenant Didon, Phèdre arrêtant Ariane qui court joindre Thésée. Il aime la tendresse de la femme pour son sexe au seuil du drame d'amour, sa crainte pour l'éternelle victime. Cependant, au fond de son cœur, elle admire celle qui ose. Elle l'envie.

D'autres sont confondues devant cette sœur qui aime l'amour, alors qu'elles n'en ont que trop de supporter leur mari. Elles sont bouleversées de cette idée : « Elle va se donner avec joie à un homme ! Sommes-nous des monstres ? ou est-ce celle-ci ? » N'importe ; elles aiment cette sœur étrange, veulent la sauver. Leur cœur est cher à Eleuthère.

La jeune fille n'a point, comme son aînée, parcouru le monde. Par ce qu'elle dit des choses qui les entourent, il la sent plus enfoncée dans ses racines, plus

semblable à sa terre. Il sent la poésie de l'absence de liberté.

Des animaux passent. Il parle d'eux, voudrait les caresser. Elle se tait, est adulte, laisse les enfantillages aux philosophes.

Ils dissertent d'amour. Il parle de cœurs infâmes auxquels un grand amour aurait soudain donné de la noblesse. Son cœur d'Italienne proteste de toute sa force. Elle lance ces vers d'un de leurs vieux poètes, pur miroir de la race :

Al cor gentil ripara sempre Amore,
Come a la selva aussello a la verdura.
Non fu Amore anzi che gentil core,
Né gentil core anzi che Amor. Natura,
Ch'à d'esso, come il Sole,
Si tosto lo sprendore fue lucente,
Non fu davanti il Sole.
E prende Amore in gentilezza loco,
Cosi primeramente,
Come il calore in clarità del foco.
Foco d'Amore il gentil cor s'apprende[1].

Ils parlent de la mort. Visiblement elle l'aime. Par goût de l'absolu, sens de l'amour.

La nuit tombe. Ils se lèvent, marchent vers leur demeure. Eleuthère laisse entendre l'âme de sa nation, comme tout à l'heure elle de la sienne :

1. « Amour s'abrite toujours en noble cœur, comme l'oiseau bocager dans le feuillage. La nature ne créa point Amour avant noble cœur, ni noble cœur avant Amour. La lumière ne fut point avant le soleil, elle fut avec lui et au même instant que lui. Comme du feu naît la chaleur, ainsi Amour naît de noblesse ; et flamme d'amour prend en noble cœur. » (Guido Guinicelli, *Madrigal théologique*).

Car le soir va déjà semant le ciel d'étoiles,
Et la vapeur nocturne offense les troupeaux.

Elle se tait, égale à toutes les perfections.

Des femmes les croisent, traînant le pas, ployées sous leurs fardeaux.

— Comme elles sont lasses, dit Eleuthère !

Elle, durement :

— Elles vont rejoindre l'homme qu'elles aiment.

IV

Les cheveux tors à la façon
D'une folâtre Italienne
RONSARD

Danses, comédie de salon, courses aux lanternes sous les arceaux. Pendant trois jours, la jeunesse d'alentour emplit le château de sa force et de sa loi.

Gloire à la Florentine qui transporta ces mœurs au delà des monts. Gloire à Catherine, fille des grands banquiers juifs, éprise comme eux d'art et de raison, vierge comme eux de passion morale, qui essaye d'infuser sa civilité à ces barbares Français qui s'entretuent pour Dieu. J'aime l'escadron de jeunes filles entre qui elle s'avance, la fête constante où elle les tient, dans son noble espoir d'Italienne de subjuguer les fauves par la grâce et l'amour.

Une île parmi l'Adour. Des barques chargées de fleurs, accompagnées de la viole, du chant des dieux marins. Au milieu de l'île, autour d'un pré, de profondes niches. Dans chaque une table ronde, servie par un essaim de bergères, vêtues selon leur province. Puis la danse sur la pelouse, les Poitevines avec leur cornemuse, la Provence avec ses cymbales, la Bourgogne avec son hautbois... O belles danseuses, je ne veux pas que vous soyez devenues

vieilles, je ne veux pas que vous soyez mortes. C'est vous que j'aime ce soir. Le chœur des jeunes filles m'est une constante du monde.

Cette jeune femme qui chantait *Manon* quand j'avais dix-huit ans, que m'importe qu'elle ne soit plus. Il y aura toujours des jeunes femmes qui chanteront *Manon*. C'est cet éternel que j'aime.

Pourtant la rose qui meurt devant ces fenêtres souffre de mourir. Je m'unis à sa plainte. Ne devrais-je pas penser : « Il y aura toujours des roses. »

Autre éternel : couples qui, en dansant, se jurèrent de s'aimer toujours...

Jeunes mâles puissants. Ils se font doux aux vierges. Les induisent en amour. Puis les emportent.

Le taureau vient jouer avec les jeunes filles sur la plage. Sa blancheur est parfaite, ses cornes doucement courbées, son regard aimant. Ses bondissements si peu farouches qu'Europe le caresse, l'orne de fleurs. Elle s'enhardit jusqu'à monter sur son dos. Alors il s'élance dans la mer, emportant la jeune fille effrayée et charmée. D'une main elle tient une corne pour ne pas glisser, de l'autre elle s'appuie sur la croupe, sa robe flottant au gré du vent.

Aimable émoi du sceptique grec : « Charmant tableau que Jupiter à la nage et portant son amante ! »

Coups sur une table. Arrêt. Silence. On va prendre l'image des jeunes filles. Un homme s'avance, derrière une boîte, la tête sous un drap noir, comme une bête étrange.

Elles ajustent leur coiffure, leur habit. Cet instant de leur contour sera fixé à jamais. Une flamme éclate. C'est fait.

Leur image retiendra l'histoire. Leurs petites-filles la regarderont comme elles-mêmes regardaient, enfants, l'image de leurs grand'mères, pendue au mur, dansant le menuet.

Hélas ! la course du monde est devenue autrement vite, la destruction d'aujourd'hui par demain autrement sûre. Jouissez, jeunes filles, de votre attachement de ce soir à vous-même. Vous périrez dans la mémoire des hommes infiniment plus tôt que vos aïeules.

Leurs aïeules ont dansé tour à tour avec les capitaines de Charles VIII, les Autrichiens de Marie-Thérèse, les lieutenants de Bonaparte. Leur seule patrie était d'être belles et aimantes. O âges civilisés !

Songe. Le lieutenant Robert du début de la *Chartreuse*...

Rappresentazione.

Un jeune poète a fait un thème, sur quoi elles improvisent ! Savantes au spontané, cher à leur race. Elles sont bien les filles de ce peuple où l'écrivain de la ville sautait sur un tonneau et contait un roman, où le paysan adossé à un arbre inventait une farce de bergers, où des manœuvres s'arrêtaient dans la rue et forgeaient un dialogue devant une galerie de passants oublieux de leurs affaires. Et elles sont bien les filles de ce peuple moqueur, dont deux chefs-d'œuvre sont deux coups de trique : le *Barbier de Séville* et *Falstaff*. Salut à toi, race toute d'intelligence, mal à ton aise dans la pitié.

On amène les enfants du village. Les jeunes filles les conduisent vers des douceurs, leur apportent les cadeaux d'une loterie préparée pour eux, les font asseoir devant le théâtre. Point de condescendance, de faux égalitarisme. Cette race n'a pas connu Versailles.

V

De la fange sortait partout l'autorité.
VICTOR HUGO

O Italie, luxe du monde ! Durant quinze siècles tu as échappé la barbarie d'être une nation. Tandis que les autres devenaient puissance, autorité, volonté sombre, tu demeurais terre d'art et de science, de théologie et de critique, d'incroyance et de sourire. Tu ne prêchais que de l'inutile. Ton histoire est un long miracle.

Rome t'avait imposé une unité de police, point fait de toi une nation. Elle tombée, tu demeures une pléiade de cités, ivres de leur distinction. Le barbare va-t-il t'infliger le national ? Déjà, dans les terres qui t'entourent, il cesse sa course, s'établit, fonde. Mais non ; chez toi, il continue d'envahir, comme un amant qu'aucune possession n'assouvit. Il t'interdit de t'asseoir dans le repos, dans la forme, dans l'état.

Partout ailleurs, l'Eglise s'associe au vainqueur pour réduire les roitelets, esquisser de grandes synthèses politiques. Chez toi, elle n'a jamais permis qu'un royaume s'étendît à la péninsule, écrase dans l'œuf l'œuvre de Théodoric, te veut diocèse, simple exarchat de l'empire d'Orient, te garde indemne du national.

De nouveau le barbare essaye un royaume. Plutôt que souffrir l'Italie lombarde, l'Eglise te livre aux Francs. Et l'on peut croire que, sous leur sceptre, tu vas devenir nation. Mais tes papes veillent. Charles ne sera que le bras de Rome. Rome ne veut pas d'une Italie.

L'œuvre du carolingien s'écroule, et sur ses ruines tu pourrais, comme la France, t'ériger en Etat. Là encore, tes papes te sauvent. A leur signal, du haut des Alpes, descendent les hordes germaniques. Ils refont un Empereur.

Celui-là refuse d'être leur serf. Comme eux, il veut ta dépendance. Tantôt tu repousses un maître, tantôt l'autre. Tes villes s'entredéchirent. Ton unité est conjurée.

Maintenant, c'est la fédération de toutes tes cités contre l'audace du Barberousse. Mais chacune n'obéit qu'à soi. La paix stipule leurs libertés particulières, non celle de l'Italie. Même devant l'étranger, tu as su ne point t'unir. Ta belle diversité l'emporte.

Puis l'Eglise te livre à l'Angevin. Et tes poètes, devenus politiciens, appellent de toute leur âme ton unité. Pétrarque croit l'embrasser dans Rienzi, dans Charles de Luxembourg, dans le pape Urbain que le Christ lui-même, dit-il, te ramène d'Avignon... Mais il s'éteint désespéré, le front sur une page de Virgile.

Puis tu deviens princière. Rome maintenant est une cour. Comme Parme, Milan, Florence. Sous le culte de l'art et de l'esprit, tu ignores totalement le béotisme national. Tu es la seule terre d'Occident où la Réforme et ses passions morales sont demeurées inconnues. O Italie, luxe du monde !

Puis c'est le joug espagnol. Des moines fanatiques, des princes orgueilleux veulent le détruire, te font honte de tes rivalités, qui l'entretiennent. Tu brûles les uns, ignores les autres, te moques de l'unité, continues de produire des artistes, des penseurs.

Surgit le Corse, le jacobin rationaliste. Son épée trace d'autorité un royaume d'Italie. Mais elle se brise dans une plaine de Belgique et tu reviens au Habsbourg, dont le soin est de maintenir la distinction de tes parts. Tu échappes encore.

Et voici que l'unité te menace plus que jamais. Tes princes chassent l'Autrichien. Des ministres habiles, des docteurs éloquents, des soudards généreux veulent l'Italie. Ton pape,

maintenant, est avec eux. Mais la révolution éclate en France. Il ne la servira pas, n'accepte pas la guerre contre l'Autriche catholique. Comme quinze cents ans plus tôt, il repousse un royaume d'Italie, appelle l'étranger à le détruire. Tu échappes encore.

Bientôt, pour la seconde fois, l'épée d'un Bonaparte est en voie d'édifier ton unité définitive. Mais les puissances l'arrêtent. Les dieux, dans leur clémence, retardent une dernière fois l'heure fatale...

Maintenant tu es nation. Mais le mal est peu profond. Partout où je passe, on me parle de la province, de la cité, bien plus que de l'Italie. Tu restes un écrin de municipes. Et pourtant, ces jeunes filles me semblent un peu blessées si j'embrasse la personnalité de l'Etrurie plus que l'avenir du royaume, si je tiens leur terre surtout pour musée d'art.

Je souffre à t'évoquer devenue un jour vraiment nation. Affreuse vision : honteuse de ton passé non national, parvenue entre les nations, tu entends qu'on te sache la plus nation des nations. Tu n'es que bruit d'armes, menace de guerre, marches et contremarches, front plissé et jarret tendu, pure machine militaire comme l'ancien empire des Mongols. Tu ne produis plus un artiste, plus un penseur. Tu es libre, Italie, mais tes villes ne le sont plus. Ne veulent plus l'être. Tu déifies ta nouvelle âme, méprises celle des Vinci, des Ficin, quitte à te dire leur enfant l'heure qu'il te semble avantageux. « Malheur, clames-tu, à qui me croirait toujours charme et esprit. Je me veux terrible ! »
O Italie, ta vraie conversion en nation serait une des grandes tristesses du monde [1].

JULIEN BENDA

(à suivre)

1. Cette suite d'idées paraît avoir eu lieu au printemps de 1914.

CHRONIQUE DE CAERDAL

1er janvier. JOURS DE FÊTE. — Ce besoin horrible d'être aimé, est-ce une soif insatiable de lâcheté ? J'y mesure la misère de l'homme. Toute la bassesse lui vient de la nature, qui l'oblige à donner la vie comme il l'a reçue. Et il cherche précisément l'amour, loin de la bête, pour se soustraire à l'éternelle servitude. La lâcheté peut être le dernier alibi d'un inutile courage.

Dieu exige qu'on l'aime. L'amour de la créature pour le Créateur est une définition du Créateur et de la créature. Dieu veut qu'on l'aime : il le peut ; et même il le doit, ayant la toute puissance : il met la créature à l'épreuve. Que peut-elle lui rendre, sinon l'amour ? connaît-elle ou ne connaît-elle pas son néant ?

Mais l'homme, ce malheureux ? L'homme est l'éternel éphémère : n'être rien pour toujours, et toujours être pour n'être rien ! Je vois bien que le plus insatiable d'amour est le solitaire, celui qui en est le plus privé. Voilà son péché, voilà sa folie. Il joue à être Dieu, lui, le plus nu, le plus désarmé des hommes.

3 janvier. — Augustin, grand évêque d'Hippone, Africain, punique sans doute gâté d'abord par la lymphe oratoire de Rome, quel bonheur pour vous et pour nous, que vous ayez été un saint : je veux dire que vous le soyez devenu. A trente ans, vous en étiez loin.

Moins la sainteté, quel vilain homme, quel diable de rhéteur, de menteur, de professeur vous seriez ! Et le théologien en est le reste. Mais la main qui a modelé un saint dans votre matière douteuse, vous a purifié de vous. L'amour s'est connu en vous, et vous avez conçu l'amour de l'amour. Vous en

avez possédé quelques formes inconnues avant votre âge, et vous en avez pénétré d'autres, avec leurs folies, leurs excès et la sagesse supérieure où elles atteignent. Grand saint, je ne sais trop ; mais presque grand homme par l'éclat, la teneur et l'intense nouveauté du sentiment. Oui, l'homme des *Confessions* ouvre une ère nouvelle.

Une source d'intuition a jailli de votre intelligence, assez pauvre à tout prendre. Et le battement profond de la connaissance divine vous a tiré de votre nature corrompue. Quand on vous compare à Platon, certes on vous écrase. Mais vous savez l'amour, vous avez l'amour, et Platon ne l'a pas.

4 janvier. SPLEEN. — Spleen, mon climat parmi tous ces prolétaires d'hommes. Et n'étaient les bergers hideux de ces troupeaux, n'était la chiourme qui les mène, on n'aurait pas moins pitié des prolétaires que de toutes les pauvres bêtes, les autres animaux. Spleen, climat de la Cité et de l'État.

Même les jours où je suis tout en feu, ce brouillard m'enveloppe. Le fog entre en moi. Le spleen ne me quitte plus. Brouillard à cent mille millions de gouttes, à mille millions de têtes.

Le spleen n'est pas du tout l'ennui qui bâille : c'est une fièvre profonde et lente. L'infini virus de la vie l'a produit : infini dans le temps, ultra virus dans la série des causes : où commence-t-il ? où ne commence-t-il pas ?

Fussè-je un torrent de musique,

Un soleil qui jaillit de la mer vers le ciel,

que faire, comment sortir du fog, où respirer, quelle évasion tenter,

Si tout autour de moi l'espace est minéral,

au-dessus, au-dessous, en deçà, au delà de l'existence ? Si la voûte céleste

Est d'un sel plus brûlant, plus dur que tout cristal ?

Alors, c'est alors que mon spleen est en moi, mes brouillards sont en moi, dit Pascal.

O Dieu, sauve-moi d'exister. Souffre que je sois. Permets-le. Donne-moi d'être.

5 janvier. ÉPIPHANIE. — Machiavel, le prince des ratés, le noir farceur qui est devenu le Moïse du bagne et la Bible des bandits, enseigne la politique aux conquérants évadés de la maison de force. Il leur a révélé le lexique du bon langage. Tous les tyrans et tous leurs reptiles savent à présent que le crime s'appelle dynamisme. L'assassin est dynamique. Le vol à main armée est dynamique. La calomnie et l'insulte, dynamiques. Le tissu du cancer est dynamique. Mais il y a beaucoup plus dynamique encore : c'est la guillotine. Et son dynamisme est entre tous éclatant : le couteau est toujours dans l'axe.

Je propose que les peuples civilisés pratiquent aussi la dyna mique de la guillotine, et qu'ils ne laissent pas aux seuls reptiles l'enseignement de Machiavel. D'ailleurs la corde et la potence, la hache et le billot suppléent fort bien à la guillotine. Il est vrai que selon Machiavel rien ne vaut le coup de poignard dans le dos, si ce n'est le poison dans le verre de vin qu'on offre à un ami, s'il a besoin de se rafraîchir.

7 janvier. LES NATIONS SONT DES FEMELLES QUI COUCHENT AVEC LEURS BOURREAUX. — Dans le train ordinaire de la vie, un homme qui fait de la paralysie générale, un fou sanglant qui se prend pour Dieu et veut le prouver à sa femme en l'égorgeant pendant la nuit, on l'arrête entre deux draps, on le ligote et on le met sous la douche. Mais si un dément, mille et cent mille fois plus hideux et plus sanguinaire, est le chef d'un État, il règne. On l'écoute, on l'encense. Et il envoie vingt millions d'hommes à la mort. S'il est malade, on le soigne, quand il serait si juste de le laisser crever, ou de l'y aider au besoin.

On l'applaudit, quand sa bave oratoire ouvre les écluses de sang sur toute l'Europe. Il n'y a personne pour lui passer la camisole de force, le seul uniforme qui lui convienne et à ses dieux ; personne pour lui sonner la tête contre les pavés ; personne pour le tenir sous la double corde du mépris et de l'eau froide ; il a pourtant déjà assassiné trois passants et mis le feu au quartier. On n'a même pas réussi à le désarmer : on n'y pense pas.

Il n'y a qu'un infirmier pour les chefs d'État, et qu'un seul

médecin : Jupiter. Mais il dort presque toujours. Peut-être même s'amuse-t-il, sur l'écran de l'univers, à voir ses caricatures.

11 janvier. MENSONGES. — Le plus terrible n'est pas que si peu de gens osent dire la vérité ; mais que si peu osent la penser. Et la foule innombrable a horreur de l'entendre.

Ceux qui méconnaissent la vérité, c'est qu'ils ne sont pas capables de la voir ni de la penser en effet. Que de bravaches et de matamores sont des lâches sur ce champ de bataille. Partout, le cercle des gens au pouvoir, tyrans et leurs séides ou parlements et leur clientèle, sont les pépinières du mensonge et de la lâcheté.

Le mensonge est la loi de la vie et de la Cité. La vérité cynique de la force est la loi de la nature. Mais, dans la Cité, cette vérité-là est un mensonge, et le pire. Il permet tous les attentats. L'État est le menteur et le faussaire absolus, à qui on ne demande pas des comptes, et qui n'en rend pas. L'homme n'est vrai que s'il s'élève au-dessus de la nature. L'État l'y aide ; mais il faut que l'homme le rende toujours plus inutile.

On me montre Francis Labron. Il pérore. Il rend quelque lustre à la Genèse. Il triomphe au nom du Roi David, ce poète, et de saint Jean. C'est le dindon sacré du Capitole ; et pour l'occasion, cette butte ridicule, près de quoi le Mont Valérien est le Mont Blanc, se donne pour Le Parnasse. Je le regarde. Tout en lui confesse l'inverti qui n'ose pas l'être et qui en brûle d'envie. Il fait des enfants : c'est son alibi. Quelle infortune dans un moraliste religieux et palmipède : il bat des ailes, et ne s'élève qu'à deux pouces au-dessus de la terre, sur un petit tas.

Si j'étais sa femme, avec quelle patience je l'eusse attendu, un soir, et résolument accueilli dans la couche conjugale, le lit à mensonges. Avec quel plaisir je lui sucrerais de poison sa pieuse tisane. Pour une fois, il ne jouerait plus la comédie du vice mortel. Et même, il cesserait enfin de parler en gamin de Pascal et de Jésus. Fi !

19 janvier. — La démocratie molle et lâche, où tout cède

au désordre de la plèbe, et la tyrannie d'un seul, qui avilit l'esprit, sont toutes les deux abjectes. Mais, à tout prendre, la pire démocratie n'est pas si basse que la tyrannie. Car la tyrannie ment toujours : elle est le règne du mensonge, armé de la police. Même glorieuse, elle est vile : elle a corrompu la gloire, et ne la mérite pas. Ils ont beau dire, le pays où règne Machiavel est une caverne de brigands. Voilà ce que nous ne voulons pas, je dis Platon, Montaigne, Pascal, Leibniz, Spinosa et les autres.

La démocratie n'est pas toujours basse : la tyrannie l'est toujours : elle abaisse ceux qui la subissent. L'une fait plus de victimes, et l'autre plus d'esclaves. Or, la mort même vaut mieux que la servitude. Un peuple qui s'y rue vomit tout l'honneur du genre humain. La pire démocratie n'est pas sans espérance ; la tyrannie n'en laisse qu'une seule, de se délivrer d'elle par la violence. La raison et de bonnes lois peuvent corriger la démocratie. On ne corrige la tyrannie que par la révolte, la bombe et le couteau.

Qui a une âme d'homme ne peut souffrir la dictature. Ne pas être est plus noble que d'être une tête du bétail parqué dans l'enclos. Obéir à ce qu'on méprise est le dernier degré de l'ignominie. Tous ceux qui servent un tel régime, et qui y trouvent leur compte, se chargent assez de nous en faire sentir le poids et l'outrage.

Pas un tyran qui ne mérite la mort violente. Il règne par l'injure et la violence : qu'il meure par la violence et l'injure. Lui soit appliquée la seule force qu'il connaisse, et sous la seule forme de lui connue.

Y eût-il un seul homme libre dans le pays, sa vie est mille fois plus précieuse que celle du tyran et de ses suppôts. Il y a toujours quelque part un homme libre : à lui de venger les autres ; et d'autres le vengeront, s'il y succombe.

Point de liberté sans discipline : rien de plus sûr. Et point de discipline humaine, point de morale sans liberté.

22 janvier. ESTHER. — Une de mes amies, qui a le culte de Racine, me parle d'*Esther* : « En vérité, me dit-elle, tout m'émeut et me confond dans Racine : seule, *Esther* ne me touche pas. Quand je l'admire, je ne l'aime pas ; et s'il m'ar-

rive d'aimer quelques vers de la pièce, je ne l'aime pas elle-même. Qu'en pensez-vous ?

— Il me semble qu'*Esther* est l'un des ouvrages où l'on saisit le mieux le génie de Racine : celle de ses tragédies, avec *Bérénice*, qui porte le plus clairement la marque de son caractère ; mais tandis que *Bérénice* est son chef-d'œuvre, *Esther* est le moindre de ses ouvrages.

On ne peut rien mettre au-dessus de *Britannicus* : intelligence de la vie, des passions humaines, des ressorts qui font agir les princes pour aimer ou haïr, l'histoire est ici la vie supérieure. Néron, Agrippine, Britannicus, Narcisse dans Tacite et les plus fameux historiens ne sont rien près des vivants immortels que suscite Racine. Suétone seul en approche, mais pour la matière seulement : l'étincelle est au poète. Ce que Shakespeare a pu faire pour la légende, Racine l'a fait pour l'histoire.

Cependant, *Bérénice* est plus extraordinaire encore : là, Racine a créé la matière même ; trois mots de Suétone ont suffi. Le profond génie de Racine a seul inventé ce Romain, l'empereur tout-puissant, un spectacle qui se ment à lui-même, et son Sénat invisible ; le roi romanesque et passionné de l'Orient, prêt à tout, tendre et violent, qui n'est jamais si réel qu'aux instants où il est le plus chimérique ; car le naturel de l'amour est de créer des fables où la réalité n'atteint pas, que le fait jamais ne rejoint et n'égale. Quant à Bérénice, cette merveilleuse princesse a tous les dons, toutes les puissances de la grâce, et même ce privilège exquis du pouvoir et de l'enchantement inutiles, quand ils se mesurent à un amant indigne de les adorer, plus indigne d'en être l'objet. Ce Titus est un parfait empereur, c'est-à-dire un pauvre homme. Il croit aimer, il aime sans doute ; il aspire à la passion, mais il est incapable d'y atteindre. Les dieux ne lui ont pas donné les ailes nécessaires à qui veut s'élever jusque-là. Il lui restera ce qu'il préfère : sa place dans l'État, le Sénat et un salon meublé de quatre-vingts chaises curules, où siègent quatre-vingts rentiers fort riches, fort plats, fort goutteux et condignement serviles. Je ne puis penser à ce Titus sans rire : le nom de sa coiffure légendaire le peint tout entier : chauve comme un melon, il ramène sur son front une frange de cheveux gras.

Pour se peigner, il a tout le temps des statues qui se croient éternelles. En somme, un modèle pour Talma.

Esther est la *Bérénice* des petites filles. Moins la passion, les délices de *Bérénice* sont un peu fades et sans objet. Si, du moins, on entendait rugir l'altière Vasti ; si encore Aman, dans sa fureur, était amoureux de la Juive et le rival de son roi ; mais point du tout : ce n'est que le plus abject des policiers, celui qui ment pour massacrer et qui massacre pour se donner raison d'avoir menti et de préférer à toute vérité sa longue haine.

Assuérus est un Titus qui n'a pas perdu une seule de ses mèches. Il est chevelu et barbu à souhait. Il nous montre combien Bérénice se fût ennuyée avec Titus, si ce fonctionnaire eût pris parti pour elle, et préféré son amour à son Sénat.

Je me figure que Racine, en son fond toujours pervers comme l'est si souvent l'imagination amoureuse, n'a pas cessé de voir Assuérus sous les traits de la jeune fille, qui en devait jouer le rôle à Saint-Cyr. *Esther* toute en travestis a pu prendre un certain caractère, bien trempé dans le lait brûlant de l'ambition virginale, de l'innocence cruelle, de l'amour qui se découvre et qui essaie son feu dans ses chastes poisons.

27 janvier. UNE AMIE. — Elle aime bien la France. Elle aime tant Paris ! Elle dit s'y plaire ; mais elle le dit en allemand. D'ailleurs, son allemand n'est ni rauque, ni rocailleux, ni grinçant ; aussi loin de l'aboi que du fifre sifflant : quand elle parle, elle me rappelle l'accent délicat de Mlle de Meysenburg ; mais la voix est moins aimable. L'œil surtout n'est pas si doux. Malwida de Meysenburg pouvait s'indigner : elle ne pouvait pas haïr. Leni peut passer pour élégante à Berlin ou à Rome : ici, il n'y a pas une seule de ses élégances qui ne soit doublée d'une erreur. Par malheur, la doublure est beaucoup plus solide que l'étoffe.

■

Ils sont vingt millions là-bas, qui aiment la France et vingt mille à la folie. Ils la trouvent toujours à point.

Un jour, on demandait à Swift :

— Vous aimez les enfants, Monsieur le Doyen ?
— Oui, sans doute.
— Mais comment les préférez-vous ?
— Bouillis.

29 janvier. CÉZANNE. — Tout a été dit sur Cézanne et tout reste à dire. Ici, les critiques et les peintres, d'abord, devraient se sentir très humbles, et ne pas le prendre de si haut, comme ils font toujours, avec les écrivains et même les marchands. Si, de vingt-cinq à cinquante ans, Cézanne ne s'est pas, de désespoir, jeté à l'eau, pour en finir avec les injures et le silence, la plus lâche de toutes, ce n'est pas aux peintres ni aux gens de métier qu'il le doit. Il en faut rendre l'honneur héroïque à son culte de l'art, à sa passion de la peinture, à sa foi miraculeuse, au bonheur qu'il y puisait et qui lui fit oublier tout le reste. Il ne crut peut-être pas à son génie, mais toujours à son effort : il y a mis une ingénuité admirable. Sa volonté de perfection n'eut pas d'égale. Et quelle force ne lui a pas donné sa simplesse bourgeoise et provinciale. Le bourgeois de bon lieu, en Provence, avait alors les vertus du peuple et celles de sa classe. Enfin, le salut lui vint de la fortune qu'il tenait par bonheur de son père, un brave homme, s'il en fut.

Cézanne n'avait rien d'un primaire. Il avait fait de bonnes études au lycée d'Aix ; il avait su du latin ; il aurait pu faire un avocat, tout comme un autre. Provençal de la tête aux pieds, sa simplicité n'était pas grossière. Et son œil a été d'une finesse, d'une acuité exquises, et même d'un goût comme il est peu d'exemples.

Du reste, sa ville natale, sa famille et son temps furent aussi aveugles à son égard que les peintres et les artistes de Paris. Aix l'ignorait, Paris ricanait et l'insultait. Il a fallu pour révéler Cézanne le grand coup frappé par Vollard, lors de la fameuse montre qu'il fit, voilà quarante ans, de cette œuvre si honnie jusque-là, et depuis tant admirée.

La vertu de Cézanne, en art, est d'un ordre presque miraculeux. Il a paru, quand il semblait qu'on ne dût plus l'attendre. Son illustre aphorisme de refaire Poussin d'après nature fait connaître en lui le créateur d'une valeur nouvelle.

Cézanne a fait une révolution : il a réconcilié l'avenir avec la tradition, le présent qui est toujours plus ou moins réaliste avec l'idéal qui ne l'est jamais. Il a été l'architecte de l'œuvre colorée, quand personne ne l'était plus. Bref, il a été le classique exemplaire, aussi bien contre l'art naturaliste que contre l'art des impressionnistes et celui de l'Académie. Ne l'eût-il pas été, il a toujours voulu l'être, et toujours avec la même innocence. Son effort sans pareil est là, sa lutte avec la nature pour l'élever à l'art, sa lutte avec l'art pour lui incarner le sang frais de la nature. Qu'il ait pris ce parti dès sa première jeunesse, qu'il s'y soit toujours tenu, et seul, c'est le prodige.

Voilà l'héroïcité que l'Église exige de ceux qu'elle met sur les autels. Et il est vrai que Cézanne est le saint de la peinture, bien plus que nul autre, fût-ce l'Angelico.

Là-dessus, et une fois pour toutes, il faut admettre que la peinture depuis Cézanne n'est plus et ne pourra jamais plus être ce qu'elle était avant lui. Tout de même que la musique avant et après Debussy. Toute la peinture moderne, bonne ou pire, en tout pays, est issue et dépend de Cézanne depuis quarante ans. J'entends tout ce qui compte : le reste est mort avant d'être né. Assurément, Delacroix est un bien plus grand poète ; mais le plus grand peintre de son siècle, c'est Cézanne et nul autre que lui.

2 février. PURIFICATION. — Pour la Chandeleur, en Provence, on ne fait pas sauter la crêpe comme une carpe qui bondit hors de la poële. La crêpe est de Bretagne, et des pays à beurre. La Chandeleur n'est une grande fête qu'entre Avignon et Marseille. Comme on ne se réjouit pas sans se mettre quelque douceur plaisante sous la dent, on fait un gâteau qu'on appelle « la navette » : il a un peu la forme en effet de cet outil si joli, une navette à sangles très allongée : le tisserand s'en sert pour croiser les fils de la trame à ceux de la chaîne. Mais la navette de la Chandeleur ressemble bien plus encore au plan d'un petit navire sans mâts. Le vieux curé de Saint-Victor expliquait un jour à ses ouailles, qu'on fait les navettes en souvenir de la nef qui a porté sur la mer et dans les tempêtes, de la Palestine aux Saintes, les grandes dames de

l'Évangile, ces simples femmes de vignerons et de pêcheurs, princesses pour les siècles des siècles, Marie-Madeleine et Marthe sa sœur, leur frère Lazare, celui qui a été quatre jours l'hôte de la mort, Marie-Salomé, et Maximin leur serviteur. Bien dit, M. le Chanoine, vénérable personne. Mais vous ne savez pas tout. La navette vient de bien plus loin dans les âges : elle est le symbole de la nature.

Vénus, Istar, Lilith, nefs de l'onde éternelle
Dont le vent du désir gonfle les grandes ailes.

Comme partout, la Vierge de Nazareth a purifié ici les cultes de la terre. Le jour de la Chandeleur, docile à la loi du Lévitique, elle vient au Temple présenter sa virginité nouvelle et l'innocence du profond secret maternel.

Devant l'autel, elle tend sur ses bras le dieu qu'elle a mis au monde. Elle fait sanctifier la cicatrice de ses chastes entrailles. Et toute la nature se purifie à cette chair virginale. O mort, où est ton aiguillon, si le corps se retire où tu l'enfonces, où ton poison le renouvelle ?

Je revois, dans ses larges cottes rondes, la bonne femme du pêcheur, au-dessus du Vieux Port. Elle se tient si confiante et si sage, accotée à l'ombre de la nef, derrière un pilier. Plus d'une garde encore son panier rond, où la sardine fraîche palpite sous les algues. Et cette brave femme, qui est mère, qui a sa nichée d'enfants à la maison, sent la marée et la lessive. Toutes, elles sont retroussées sur leurs bas de grosse laine ; et le fichu bariolé de rouge et de jaune couvre leur dos jusqu'à la taille, en longue pointe. Elles assiègent leur église, et se rangent sur les bas-côtés. Car voici venir la Compagnie des Notaires : en vertu d'un vœu très ancien, à l'issue d'une peste, elle offre, le jour de la Chandeleur, de gros cierges verts à la Vierge. Ces magnifiques chandelles ont donné leur nom à la fête.

A la porte de l'église, sur la petite place où la petite herbe pousse des cils verts entre les pavés, sur la petite place l'ombre des murs crénelés est bleue comme la mer au ras des quais. Et la mer est aussi dans le ciel, pour peu que le vent souffle : bleu, il bouge. Des marchandes vendaient alors des navettes. A présent, je ne sais. Il y en avait de toutes les

tailles : de toutes petites, comme pour filer un bonnet de poupée ; la plupart, étroites comme une baguette de tambour, bien fendues d'une raie blanche, par le milieu ; quelques autres, surtout chez les boulangers, de dimensions imposantes dignes de ces Messieurs les Notaires et des riches. Toutes, de blanche farine et bien dorées, farine du pays qui faisait de si bon pain. Elles étaient parfumées à la « fleur d'orange », comme on dit là-bas. Et même, on voyait dans les beaux quartiers des suffètes, chez les confiseurs, de très grandes navettes, aussi longues qu'un canot d'enfant, et gaîment ornées de rubans. Mon père, né ce jour-là, en recevait toujours de ses enfants et des servantes.

Mais, ici ou là, menues comme un doigt ou hautes et enrubannées, toutes voulaient dire à ceux mêmes qui ne l'entendaient pas : Février, mois des fièvres et de la nature en travail, est le mois de la purgation : il ne l'est pas seulement pour la terre ; il l'est aussi pour les humains : les Cendres ne sont pas loin : purifiez-vous.

ANDRÉ SUARÈS

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Odéon : PARIS-BABEL, pièce de M. *Emile Fabre*.

LE MARIAGE DE FIGARO, à la Comédie-Française.

Inauguration de la Salle de Spectacle du Palais de Chaillot.

Oui, oui, je le sais, on me l'a dit, on me l'a écrit, on m'a rapporté des propos, on m'a fait lire des lettres : ma dernière chronique a déplu, heurté, choqué. Qu'y faire ? Je suis ainsi : passionné, prompt, vif, spontané. Je n'ai rien de neutre, ni d'effacé. Ce que j'aime, je l'adore. Ce que je n'aime pas, je le déteste. Je ne sais pas feindre. Ce que j'ai à dire, il faut que je le dise, et il me coûte d'attendre. Il m'est arrivé quelquefois d'avoir de petits désaccords avec Alfred Valiette, le feu directeur du Mercure. Pour une raison ou pour une autre, je ne pouvais lui répondre sur-le-champ. Chez moi, le soir, je ne tenais pas en place et la nuit me paraissait interminable, pour être au lendemain matin et lui dire ce que j'avais à lui dire. Il m'est arrivé aussi, bien souvent, dans un autre domaine, de quitter ma banlieue, à onze heures du soir passées, au risque d'être obligé de rentrer à pied, pour aller dire à une certaine personne, à la suite d'une circonstance ou d'une autre, ce que j'avais à lui dire, ne pouvant attendre au lendemain, trottant là comme un jeune homme que je ne suis plus. La raison, me direz-vous ? La raison ! Que voulez-vous que fasse la raison chez un être passionnné ? Il la connaît comme vous, la raison. Elle lui parle. Il l'entend. Il est de son avis. Il ne manque même pas d'expérience et sait ce qu'elle lui conseille. Mais la passion est bien plus

forte, et une bien autre jouissance. Je suis le premier à en rire après, croyez-le bien.

J'étais au Théâtre Montparnasse, pour la *Dulcinée* de M. Baty, attendant, dans le péristyle du théâtre, mon tour de passer au contrôle. J'entends derrière moi un jacassement de voix, dans un de ces idiomes, de quelles contrées ? Je me retourne et je me trouve devant une dizaine de dames fort convenables, jacassant toujours. « Encore des charabias ! » dis-je tout haut en les regardant, Je me retourne, pour suivre la file vers le contrôle. A côté de moi, un monsieur, d'une quarantaine d'années, que je n'ai jamais vu de ma vie, me dit : « Oh ! Monsieur Boissard ! (mon ancien nom de théâtre). Un tel propos dans votre bouche !... Cela surprend... Vous devriez laisser cela à *L'Action française.* » Je le regarde : « C'est possible. Mais je commence à en avoir par-dessus la tête. »

Un jour, André Rouveyre m'emmène à une Galerie de tableaux, rue de Beaune, voir la maquette d'un monument à Guillaume Apollinaire par un M. Zadkine. Je suis peu porté vers la peinture et la sculpture d'aujourd'hui. Ce monument est, par-dessus le marché, de l'art cubiste, qui m'a toujours plutôt décontenancé. Pourtant, quelque chose dans cette maquette, que je ne saurais bien exprimer, m'intéresse, me touche, m'émeut : une beauté, pour tout dire. Il y a vraiment là un monument au poète. Quelque temps après, je me trouve à la soirée Apollinaire organisée par le jeune groupe des *Réverbères*. Ce M. Zadkine est là. Quelqu'un lui dit : « Allez donc voir M. Leautaud. Il vous dira quelque chose qui vous fera plaisir. » Ce M. Zadkine, que je me rappelle aussitôt avoir déjà rencontré, vient à moi. Je lui dis mon impression de son monument et il veut bien m'exprimer son contentement. Je lui demande alors : « De quel pays êtes-vous ? — Je suis Russe, — et, aussitôt : mais je suis Français, je suis naturalisé. » Je le regarde : « Ouais ! Vous êtes naturalisé. C'est très joli. N'empêche que ce qui se passe là-dessous (en lui posant un index sur le front), est russe.

Un matin de l'année dernière, le directeur du Mercure arrive dans mon bureau avec une demoiselle dont le facies et l'accent indiquaient une provenance de quelle région

encore ?... « Mademoiselle voudrait consulter la collection du *Mercure*. Vous seriez bien aimable de la guider. » Ladite demoiselle considère la longue suite de tomes de la revue qui ornent mon bureau. Puis : « Je n'aurais jamais « réalisé » que cela pût tenir autant de place. — Mademoiselle, lui dis-je, si vous vouliez bien parler français. » Elle me regarde, puis se tourne vers le directeur du Mercure, comme pour le prendre à témoin de cette inconvenance d'un employé. Lui, s'inclinant : « Vous ne connaissez pas M. Léautaud, Mademoiselle. C'est comme cela avec lui. » Il remonte dans son bureau. La demoiselle prend la porte derrière lui. Je ne l'ai jamais revue. Elle apprend probablement le français avant de revenir.

Je reçois de temps en temps, la visite de très jeunes personnes, arrivant de pays qui certainement ne sont pas frontières, baragouinant le français au petit bonheur, qui viennent me demander quels documents, quels ouvrages consulter, pour un travail qu'elles veulent entreprendre, sur tel ou tel écrivain français. Elles s'asseyent sur le fauteuil des visiteurs. Je les regarde : « Quel âge avez-vous ? Dix-huit ans ! Vous savez à peine le français. Vous voulez étudier un écrivain français. Alors qu'il vous manque l'essentiel : la connaissance de la langue. C'est admirable. » Ces encouragements portent leurs fruits. Ces jeunes personnes aussi, je les revois rarement.

Je vais voir à la Comédie française *La Surprise de l'amour*, dont j'ai parlé dans une chronique. J'étais avec une dame. A la sortie du théâtre, elle se rencontre avec une amie, une dame peintre, étrangère : « Tiens ! Vous étiez là aussi ? Quel joli spectacle, n'est-ce pas ? Quelle finesse ! Quelle jolie langue ! C'est merveilleux ? » La dame peintre : « Heu !... Vous trouvez ?... C'est bien compliqué, ce que disent ces gens. On ne comprend rien. C'est ennuyeux. » Quand cette appréciation me fut rapportée : « Eh ! bien, moi, dis-je, je veux faire ma société de gens qui comprennent Marivaux. » Et qui le comprennent non parce qu'ils ont lu des manuels, mais parce qu'ils sont du même sol, du même air, du même ton, du même style, du même langage, de ce même

ensemble spirituel et physique, qui fait pareils, à quelques légères différences près, les individus du même groupe.

Oh ! je ne dis pas que j'ai raison. Je ne dis même pas que je suis juste. Je connais les contradictions, les contre-parties. Je n'ai pas besoin qu'on me les montre. Je me les exprime moi-même. En même temps que j'écris, elles se lèvent en moi. Et ce que j'écris n'emporte rien d'agressif, de violent : le déplaisir d'un certain mélange qui devient vraiment excessif, rien de plus. Je vois quelquefois qu'on dit du mal des écrivains qu'on appelle les « écrivains d'humeur ». Je les mets, moi, à haut prix, pour ce qu'ils écrivent de vivant, de franc, de direct, vraiment à l'image d'eux-mêmes, ce qui compte autrement, malgré tous les défauts qu'on peut leur trouver, que les écrits au modèle de n'importe qui. Eh ! bien, — on va me trouver peu modeste, — ce que j'écris ici au sujet de tous ces gens qui ne sont pas d'ici, ou qui n'en sont que depuis peu (qui n'en pourront jamais être vraiment : il n'y a qu'à les regarder dans leur individu physique, dans leur individu moral : par l'expression de leur physionomie) de plus en plus envahissants, et qui abusent, vraiment — mon impatience, mon déplaisir, ma certaine hostilité, peut-être ? à les subir, à les rencontrer partout, jusque dans les rues, où, sur dix passants, il y en a huit de leur genre, eh ! bien, c'est mon humeur, je l'exprime, cela déplaise à qui voudra.

Croira-t-on que tout ce qui précède est une sorte de préambule à ce que j'ai à dire d'une pièce de M. Emile Fabre qu'on a jouée à l'Odéon et qu'on ne joue plus, je crois bien ? C'est pourtant vrai. Le théâtre d'aujourd'hui, par le peu que j'en ai vu, depuis que j'ai repris cette chronique, est si plat, si vide, si bête, sans caractères généraux, ni esprit, ne révélant chez les auteurs qu'un talent de fabricants de scènes à effet, qu'on se rattrape, moi, du moins, sur les circonstances, les faits extérieurs qu'elles évoquent. La pièce de M. Emile Fabre avait pour titre : *Paris-Babel*. On peut dire qu'elle tombait bien, — ce qui ne l'a pas empêchée de tomber, ou presque. M. Emile Fabre avait choisi pour cadre de son action la rue Mouffetard. Il la montrait « occupée », c'est le mot, comme une terre conquise, par une racaille d'individus venus de l'Orient ou du Proche-Orient, tous posant au Français

pour de bon grâce à une naturalisation accordée à l'aveuglette, n'en continuant pas moins à se bagarrer et à s'injurier dans leur idiome respectif, leur nouveau statut n'ayant rien changé, — naturellement, — à leur agréable naturel. Il n'y eût eu que le premier acte, ce pittoresque était à voir. La suite était malheureusement du mélodrame à se sauver. La gesticulation, la déclamation du principal interprète y ajoutait encore de la façon la plus fâcheuse. M. Emile Fabre n'est pas un débutant dans l'art dramatique. Il a été administrateur de la Comédie-Française. Il a suivi, — et dirigé, je pense, — les répétitions de sa pièce. Et ces outrances ne l'ont pas choqué, ne lui ont pas déplu, il les a acceptées ? J'ai eu une autre surprise. Une circonstance m'a fait récemment passer rue Mouffetard. Plus rien de celle que j'ai connue dans ma jeunesse. Uniquement vouée à l'alimentation. Des boutiques claires, propres, bien agencées. Un personnel de la meilleure tenue, avec de bonnes têtes de gens d'ici. Plus rien des échoppes sordides, des zincs borgnes, des traînards malpropres, d'un aspect douteux, peu engageants à coudoyer. M. Emile Fabre aurait-il travaillé de chic ?

M. Benjamin Crémieux a publié, il y a quelques mois, dans cette revue, sur le roman psychologique français (roman d'analyse amoureuse), quelques pages qui sont une merveille de clarté, de justesse, un bel exemple qu'on peut écrire sur les matières les plus compliquées avec les mots de tout le monde. Beaucoup pourraient y prendre un exemple. Je les ai lues plus d'une fois et je les ai mises de côté, pour mon plaisir. Il est vrai que j'ai peut-être pour cela des raisons particulières. M. Benjamin Crémieux avait lu sur épreuves ma dernière chronique dramatique. Mon appréciation anticipée sur le *Mariage de Figaro* à la Comédie-Française selon la « conception » de M. Charles Dullin l'a alarmé. Il m'a écrit pour me crier casse-cou. Je n'avais pas besoin d'avoir vu ces innovations pour prévoir ce qu'elles allaient donner. Il me suffisait de savoir ce qu'ont déjà réalisé à la Comédie ces messieurs comédiens qui arrangent à leur façon les chefs-d'œuvre de notre théâtre. M. Benjamin Crémieux est allé voir. Il a bien voulu m'informer que le résultat, presque dans sa totalité, me donne raison. Chérubin est un page. Seul le

travesti peut donner le page. Le Chérubin mâle de M. Dullin est laid, vulgaire de visage, donne ce que donnent tous les enfants sur la scène, « récitant d'une voix appliquée une leçon incomprise ». Ces passages que je donne entre guillemets sont tirés de différentes critiques : « Le désastre est total et irrémédiable et il ne reste plus rien » du rôle. La romance de Chérubin, d'un ton si tendre, si délicieux, chantée sur l'air de Malborough qu'avait choisi Beaumarchais, sur l'air nouveau de M. Auric ressemble à quelque chanson nègre, ânonnée par l'interprète « comme un élève un pensum à son professeur ». La même musique de M. Auric envahit la pièce d'une « fantaisie baroque du plus mauvais effet ». Si Beaumarchais avait voulu de la musique dans son œuvre, il l'y aurait mise. Les passages vifs, spirituels, du rôle de Figaro, sont noyés, à demi escamotés « dans un tohu-bohu de danses, de rires et de bruit ». Les couplets du *vaudeville* final, à la mode alors au théâtre, plaisants, malicieux, qui expriment la morale de la pièce :

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger ;
Le hasard fit leur distance :
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense
Le trépas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel !... (*bis*)

« ont été escamotés avec une adresse digne d'un meilleur emploi ». Les décors aux couleurs crues sont criards comme des chromos et les nuances des costumes s'y accordent. Il n'est pas jusqu'à l'interprétation, sous l'influence de ce même M. Dullin, qui n'a plus rien du ton qui convient, tournée à une sorte de caricature. On a vraiment là l'ouvrage d'une comédien illettré, sans goût ni connaissance du passé, qui n'a rien compris à l'œuvre et s'est mêlé de toucher à ce qui le dépasse de cent coudées.

On devrait renvoyer à leur théâtre personnel ces messieurs introduits sans qu'on sache pourquoi à la Comédie-Française, qui, l'un, arrange ainsi *Le Mariage de Figaro*, qui, l'autre, allonge *Le Chandelier*, qui, l'autre encore, fait danser les mar-

quis du *Misanthrope*. Au train dont ils vont, et si on n'y met ordre, nous verrons un jour le chauffage central dans *L'Avare*, transformé ainsi en prodigue.

M. Benjamin Crémieux me reprochait également de mettre en cause tel ministre ou tel autre, alors que M. Bourdet, l'administrateur de la Comédie, est seul responsable. Je répondrai : On a vu des ministres imposer des pièces de valeur contre le mauvais gré de l'administrateur (*La Parisienne*), d'autres interdire les représentations d'une pièce par mesure d'ordre public (*Thermidor*). Le ministre actuel aurait pu défendre de jouer *Le Mariage de Figaro* selon la « conception » de M. Charles Dullin par mesure de respect littéraire et artistique.

Le Mariage de Figaro a été écrit, joué, à une époque, dans des circonstances dont il est partie intégrante. On ne doit pas y toucher.

L'inauguration de la Salle de spectacle du Palais de Chaillot (ce nom revenu me ravit), a été très réussie. Je fais de grands compliments à l'organisateur de ce spectacle. Pour commencer, la Société des Concerts du Conservatoire. Ensuite, un acte d'*Esther*, joué par Mme Mary Bell et M. Chambreuil. Ensuite, un acte du *Bourgeois gentilhomme*, celui des maîtres à danser et à chanter, du maître de philosophie, et du petit ballet des garçons tailleurs, joué par les artistes de l'Odéon. Eh ! bien, je regrette de n'avoir pas le programme de la soirée. Les artistes de l'Odéon, dans chacun des rôles, ont joué cet acte à la perfection, et j'aurais voulu pouvoir les nommer, comme l'instigateur du décor à l'italienne dans lequel on le jouait. J'ai pour le *Bourgeois gentilhomme*, notamment cet acte dont je parle, comme pour la *Cérémonie* par laquelle on le termine quelquefois (tout comme *le Malade Imaginaire*), une tendresse particulière, qui ne s'est pas éteinte avec les années. Mon enfance s'est passée dans ces spectacles, assis à côté de mon père dans son « trou » de souffleur. J'ai parlé tout à l'heure de la romance de Chérubin. Elle me faisait pleurer quand j'étais enfant et le parc du dernier acte du *Mariage de Figaro* me paraissait immense. J'ai paru sur la scène dans *Monsieur de Pourceaugnac*, à la scène de ses enfants courant après lui. Pour les airs de Lulli

et de Charpentier, du *Bourgeois gentilhomme* et du *Malade Imaginaire*, de bonne heure je les ai sus par cœur, comme je les sais encore, avec le même ravissement. Que de fois, quand je faisais la critique dramatique au *Mercure*, que je revenais d'un de ces spectacles, ou auparavant, quand j'allais les voir pour mon plaisir à la Comédie, où j'avais mes entrées, il m'est arrivé, rentré chez moi, de danser devant ma glace, vif et léger comme je l'ai toujours été, comme je venais de le voir faire sur ces airs charmants. Cela, c'est le théâtre, le théâtre comique, le théâtre de caractères, et même ce seul acte du *Bourgeois gentilhomme* donné l'autre soir, autrement sérieux que cette ennuyeuse *Esther*, qui se ressent vraiment de la destination pour laquelle elle a été écrite, et cent fois au-dessus. Le spectacle se terminait par *Gisèle*, un ballet de Théophile Gautier, musique d'Adam, dansé dans les deux premiers rôles par Mlle Darsonval et M. Serge Lifar. Sujet, décor, costumes, interprètes, mise en scène, musique, une petite merveille, un plaisir rare. Tous ces danseurs, jusqu'à la plus petite ballerine, sont de grands artistes.

Un seul nuage, tout personnel, à cette soirée parfaite. J'ai pris, en habit, dans ce théâtre en sous-sol, mal chauffé, plein de courants d'airs, un froid sérieux dont les suites me tiennent encore. Je voudrais pourtant bien ne pas me transformer en « victime du devoir ». J'ai horreur de ce mot.

Après cela, je vous le dirai : écrire des chroniques dramatiques, dans les circonstances que nous traversons !... On a vraiment autre chose dans la tête.

J'ajouterai encore, pour mes détracteurs : ces articles ne sont pas intitulés : *Critique dramatique*, mais *Chronique dramatique*.

PAUL LÉAUTAUD

ESSAIS CRITIQUES

LES ROMANS DE MARIVAUX

Les grands romans anglais du XVIIIe siècle connaissent en France une nouvelle faveur. On a réédité *Tom Jones* et *La Foire aux Vanités*. J'entendais récemment André Gide proposer de redonner à notre public *Paméla* ou *Clarisse Harlowe*. Cela me rappela une page de *Prétextes*, où Gide, ayant à choisir dix romans français, élisait enfin *Marianne*, qu'il n'avait pas lu, mais auquel il faisait crédit. Peut-on espérer que les lecteurs de *Tom Jones* et de *Clarisse* reprendront les modèles français de ces deux livres, je veux dire *Le Paysan parvenu* et *La Vie de Marianne* ?

C'est une singulière destinée que celle de Marivaux. Négligemment traité, de son vivant, par la plupart de ses grands confrères, et d'ailleurs peu gâté du public, il ne trouve guère, au XIXe siècle, un accueil moins rigoureux. De Geoffroy à Villemain, c'est à qui répétera les reproches de La Harpe ou de Voltaire. Deux bons *Lundis*, une courte étude de Nisard, quelques pages de Paul de Saint-Victor et de Sarcey, tels sont à peu près, avant la thèse consciencieuse de Larroumet, les seuls jugements qui lui soient favorables. Encore font-ils bon marché de l'essayiste et du romancier. Pourtant, jusqu'à ce jour, sa renommée n'a fait que croître. On le joue beaucoup, on le lit un peu. Il a ses détracteurs et ses fervents. Il irrite et enchante. Bref, il fait partie du fonds national, ce qui ne l'empêche pas d'être vivant. Mais quelle place lui assigner ? C'est bien ici que les choses se gâtent. Peu d'écrivains sont plus difficiles à classer. Il semble qu'on ne s'accorde sur lui que par malentendu. Ses fidèles même lui vouent un

culte dont ils paraissent les premiers gênés. Un éloge à peine risqué, voici poindre la réserve. « C'est délicieux, c'est exquis » et l'on sourit, et c'est encore le sourire de l'enchantement, mais c'est déjà celui de la pudeur et de la crainte d'être dupe. Comme si pour nous séduire, il avait usé de sortilèges illicites.

C'est qu'il n'y a pas d'auteurs qui, sous une forme plus nette, soient au fond plus ambigus. Ce moraliste, cet honnête homme, cet homme de bien s'abandonne, hors de toute morale et de toute charité, au seul plaisir d'être lucide. Ce tendre est un de nos écrivains les plus cruels. Ce délicat suit avec complaisance, au cours de trois cents pages, la carrière d'un garçon qui doit aux femmes, et à de vieilles femmes, sa fortune. « J'ai guetté dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour ». Oui, mais il ne s'est pas moins soucié des différences sociales, de la vie bourgeoise ou ouvrière, des mille scènes de la rue et des intrigues dévotes. Il est schématique et ondoyant. C'est l'esprit le plus brillant et le plus précieux ; et c'est aussi un homme sensé, observateur, et dont les réflexions vont loin sans jamais vouloir paraître profondes [1]. Il se laisse aller, joue, bavarde, nous lasse ; mais il sait être maître du trait précis, du mot révélateur, de la scène rapide et pleine. On croit flotter en pleine invraisemblance, on se résigne à un conte de fées ou à une allégorie ; soudain un mot, un geste, un soupir : le plus intime et le plus chaud du cœur vient colorer ces Arlequins ou ces bergères ; et que faire, comment réagir ? Nous sommes émus.

C'est mal défendre Marivaux que de nier ses faiblesses ; il les connaissait lui-même, au point de se reprocher, déjà vieux, d'avoir écrit « tant de néant plus ou moins spirituel ». Il a trop écrit et pourtant écrit trop paresseusement ; mais il a su être l'écrivain le plus indépendant de son époque. Il

1. C'est bien à lui alors que l'on peut appliquer les paroles de Marianne : « Je sentis bien avec quelles gens je dînais. Ce ne fut point à force de leur trouver de l'esprit que j'appris à les distinguer ; pourtant il est certain qu'ils en avaient plus que d'autres, et que je leur entendais dire d'excellentes choses ; mais ils les disaient avec si peu d'effort, ils y cherchaient si peu de façon, c'était d'un ton de conversation si aisé et si uni, qu'il ne tenait qu'à moi de croire qu'ils disaient les choses les plus communes. Ce n'était point eux qui y mettaient de la finesse, c'était de la finesse qui s'y rencontrait ; ils ne sentaient pas qu'ils parlaient mieux qu'on ne parle ordinairement ; c'étaient seulement de meilleurs esprits que d'autres. »

s'est formé lentement, et ses premiers essais ne témoignent pas de dons particuliers ; mais dès l'instant qu'il se trouve, il reste fidèle à sa voix, à sa nature, à ses possibilités. Et c'est précisément cette fidélité qui le fait accuser d'artifice. Petit-maître ou grand écrivain ? Là n'était pas pour lui la question, mais d'être et de rester lui-même. Son originalité n'est point forcée ; elle l'épouse strictement. Il y a une grande honnêteté chez Marivaux. Quant à savoir la place qui lui convient, c'est un vain débat. Cherchons plutôt celle qu'il occupe en nous, parfois à notre insu. Et qu'après avoir fait les réserves d'usage, regretté ses longueurs, son badinage, ses puérilités, on prenne telle de ses pages, cette scène, par exemple, des *Fausses Confidences :*

ARAMINTE

Approchez, Dorante.

DORANTE

Je n'ose presque paraître devant vous.

ARAMINTE, *à part*

Ah ! je n'ai guère plus d'assurance que lui. *(Haut.)* Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers ? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurais à me plaindre.

DORANTE

Madame... j'ai autre chose à vous dire... je suis si interdit, si tremblant, que je ne saurais parler.

ARAMINTE, *à part, avec émotion*

Ah ! que je crains la fin de tout ceci !

DORANTE, *ému*

Un de vos fermiers est venu tantôt, madame.

ARAMINTE, *émue*

Un de mes fermiers ?... cela se peut.

DORANTE

Oui, madame... il est venu.

ARAMINTE, *toujours émue*

Je n'en doute pas.

DORANTE, *ému*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE

Ah ! de l'argent... nous verrons.

DORANTE

Quand il vous plaira, madame, de le recevoir.

ARAMINTE

Oui... je le recevrai... vous me le donnerez. *(A part.)* Je ne sais ce que je lui réponds.

. . . .

ARAMINTE

...Dorante, il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et l'on croirait que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE

Hélas ! madame, que je vais être à plaindre !

ARAMINTE

Ah ! allez, Dorante ; chacun a ses chagrins.

. . . .

ARAMINTE

Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce serait avouer que je vous aime ?

DORANTE

Que vous m'aimez, madame ! Quelle idée ! qui pourrait se l'imaginer ?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

Me voilà pris et je ne sais comment. Mais le chant pur et raffiné qui s'élève de ces mots, je sais qu'il est durable, non moins peut-être que de plus fameux, et qu'en toute époque, si réduit que soit le nombre de ceux qu'il peut toucher, il les touchera sûrement. Il naît à l'improviste, dix ou vingt fois peut-être chez Marivaux, parce que la fortune réunit deux êtres faits pour s'aimer, parce qu'une femme se trouble, hésite, heureuse et blessée, s'abandonne enfin ; c'est dans sa nudité l'hommage que les cœurs délicats rendent à la vie. Il est vrai, de cette vérité essentielle qui est le but de l'art il retrouve la plus fraîche naïveté, et je vois bien que je n'aime rien d'autre en cet écrivain subtil [1]. Il est fait de lucidité et de pudeur ; ce qui s'y trouve engagé, c'est à la fois la qualité d'un homme et celle d'une civilisation.

Aussi bien est-ce là ce qui me charme dans *Marianne*. Toute une race, avec ses problèmes et ses moralistes, avec ses audaces et ses limites, avec son goût de la beauté et son intelligence sensible, y emprunte une voix particulière et inimitable. Elle soutient et prolonge cette voix comme l'arrière-plan de dieux et de héros ennoblit dans *Phèdre* un fait-

1. Se rappelle-t-on ce trait ? Marivaux rencontre un mendiant, jeune, frais et potelé, et s'indigne : « N'as-tu pas honte de mendier, fait comme tu l'es ? » Mais le mendiant : « Ah ! monsieur, si vous saviez comme je suis paresseux ! » Désarmé et ravi, Marivaux lui fit don d'un écu : « Je n'ai pu, expliquait-il, me refuser à récompenser un trait de sincérité. »

divers. Peut-être n'est-il pas de romans en France qui coulent plus naturellement d'une source plus nourrie.

Non que tel propos ou tel portrait de *Marianne* fasse songer de façon précise à telle page de Montesquieu, de La Bruyère ou de La Rochefoucauld. Ils y sont présents, sans doute, comme une grande famille, et Racine, et Montaigne, et Guillaume de Lorris, et trois ou quatre siècles de recherches et de découvertes. Mais c'est bien là ce qui donne tant de prix à l'originalité et à l'aisance de Marivaux.

Pas un instant il ne s'embarrasse des traditions, des « exigences » du roman. Il écrit *son* roman, celui que nul autre que lui ne pourrait écrire. Et la composition ? Et la part de vulgarité que tout vrai roman, dit-on, doit comporter ? Et le minimum de conjonctions que M. Benjamin Crémieux va réclamer de lui ? Il mène son train, raconte, explique (l'imprudent ! Doit-on expliquer un roman ?), s'arrête, repart, finalement lâche pied aux trois-quarts de l'œuvre. [1] Je ne dis nullement que ce soit là une méthode excellente. *Marianne* est une œuvre inégale ; elle a des longueurs, de la monotonie, des parties ennuyeuses ; elle a ses déluges de larmes et ses petites roueries ; et l'esprit le plus brillant comme le bon-sens le plus sage deviennent, dans un roman, assez vite agaçants. Il semble qu'à mi-chemin, Marivaux se soit détaché de son œuvre (Ah ! s'il s'était arrêté à la quatrième partie, ou même au milieu de la septième, quel livre parfait !), puis qu'il ne l'ait reprise que malgré lui, contraint par le public. Son héroïne s'éloigne, il la laisse, se prend soudain d'intérêt pour un nouveau personnage et part aussitôt pour un second roman au détriment du premier. Je parlais de son honnêteté ; qu'il les ait enfin laissés là tous deux, n'en est-ce pas encore une marque ? Marivaux n'excelle que s'il peut être librement lui-même. La construction, la composition, l'artifice, si nécessaire qu'il soit, n'ont jamais été son fort, pas même dans

1. « Peut-être devrais-je passer tout ce que je vous dis là ; mais je vais comme je puis, je n'ai garde de songer que je vous fais un livre : cela me jetterait dans un travail d'esprit dont je ne sortirais pas ; je m'imagine que je vous parle, et tout passe dans la conversation ; continuons-la donc. » (*Marianne*, livre I). On sait quel admirable causeur était Marivaux lui-même, et comme il excellait à lire ses propres œuvres. « Je m'imagine que je vous parle. » Oui ; c'est l'un des charmes et l'un des dangers de ce livre.

les comédies. Sans doute s'est-il rendu compte que la nature de son génie, à la fois lucide et myope, ne supportait guère une œuvre de longue étendue, et que de même il avait un rythme de création fort court, qu'il était l'homme du jaillissement et du perpétuel renouvellement, alors que l'intensité dramatique, atteinte dès le milieu de son livre, eût exigé une patience, une force tranquille, une confiance enfin qu'il possédait peu. Reste qu'il s'en est rendu compte assez tard.

Mais enfin, imparfait, inégal, brusquement interrompu, *Marianne* n'en reste pas moins l'une des œuvres les plus curieuses et, par instants, les plus admirables de notre littérature romanesque. Et vraiment une œuvre de romancier. Les dons de causeur et de moraliste qui sont si vifs chez Marivaux ne doivent point nous égarer. Et ce n'est pas un hasard si trois de ses œuvres de jeunesse, *Pharsamon*, *Les Effets surprenants de la sympathie* et *La Voiture embourbée*, sont des romans. Romans médiocres, sans doute, mais parfois assez révélateurs, soit qu'ils trahissent l'aversion de l'auteur à l'égard de l'emphase et de l'invraisemblance, soit que leur allure, nonchalante et vive à la fois, leur goût du détail, leur inconstance même nous laissent prévoir la démarche de Marivaux dans ses grands romans. Et puis ils témoignent déjà (le dernier surtout) de la qualité d'imagination qu'illustrera *Marianne*. Certes *Marianne* ne nous touche ni par la puissance de l'intrigue, ni par l'imprévu des situations, ni par l'étrangeté des caractères. L'imagination de Marivaux est tout autre, plus subtile, mais non moins réelle. Elle s'exerce à tout instant, à propos du fait le plus menu et du personnage le plus médiocre. Elle les colore, elle les transforme, elle y voit un secret, une comédie, un drame. Il n'est rien qu'aborde Marivaux, qui ne devienne aussitôt matière romanesque. Telle est sa nature, celle d'un éternel meurtri, chez qui toute rencontre, tout spectacle, tout incident trouvent un terrain propice à survivre, s'organiser et grandir, jusqu'à l'instant où une nouvelle aventure les supplante [1].

1. On connaît son caractère ombrageux. D'Alembert en rapporte un trait plaisant. Marivaux battait froid à l'un de ses amis. Celui-ci s'en étonne, attend, demande enfin une explication. Et Marivaux, pressé de questions : « Eh bien, il y a un an, vous avez parlé en ma présence à l'oreille de quelqu'un ; j'ai vu

C'est donc une imagination sans cesse alimentée par la réalité ; c'est une réalité sans cesse interprétée par l'un des esprits les plus fins et l'un des cœurs les plus sensibles qui puissent être. Ce constant recours à la réalité, mais à une réalité qui le touche toujours, qu'il sent (et il a le cœur juste), voilà ce qui sauve Marivaux des pièges d'une brillante virtuosité. Veut-on mesurer tout ce qui sépare *Marianne* et *Le Paysan parvenu* de *Gil Blas* et même du *Diable boiteux ?* Le Sage est plus fertile et plus adroit, et compose mieux. Mais il semble sec au regard de Marivaux. C'est que Marivaux est en chacune de ses pages, et qu'il souffre ou rit avec son héroïne, la juge pourtant, mais comme il se jugerait, si bien que l'on croit percevoir, sinon son histoire, du moins la palpitation même de sa vie. De là, l'aspect particulier de son réalisme. Il n'est personne, à son époque, qui ait mieux su décrire une scène de la rue, tracer la silhouette d'une marchande ou d'un cocher, reproduire leur langage et leurs manies. Mais il n'y est point poussé par le goût d'un tableau parfaitement objectif. Il a remarqué la scène en flânant ; il en sourit ou s'en émeut ; il y prend part ; et vient-il à la conter, c'est d'abord l'atmosphère qui nous en est sensible. On l'a comparé à Chardin ; et nul mieux que lui sans doute ne pouvait alors mériter cet éloge ; mais c'est du Chardin des scènes familières qu'il faut le rapprocher ; encore n'en a-t-il pas l'humble rayonnement. Quant au grand Chardin des natures mortes, il n'en a certes ni la foi, ni l'émouvante rigueur ; et pourtant leurs noms ne protestent point tellement d'être accouplés : les qualités profondes de Marivaux, son indépendance, sa pudeur, sa juste sensibilité, son goût et son respect d'une réalité quotidienne, sa clairvoyance, sa grâce enfin sur laquelle un excès de grâces peut donner le change, peut-on dire qu'elles ne soient pas aussi essentielles à Chardin ? Ce petit noble et ce petit bourgeois avaient reçu en commun la qualité du cœur.

Réaliste, Marivaux l'est au même degré et de la même façon dans la peinture de ses personnages les plus subtils.

que vous parliez de moi, et ce n'était pas sûrement pour en dire du bien, car vous ne l'auriez pas dit à l'oreille. » L'autre s'étant justifié, voilà Marivaux éperdu de confusion, de plaisir et de dévouement.

Si je songe à tel instant de la vie de Marianne ce n'est pas une explication psychologique qui se présente à moi, mais un fait précis, un geste, une action, une parole. Et sans doute Marivaux ne se prive-t-il pas de commenter un état d'âme ; mais il en a si bien choisi la manifestation extérieure qu'elle reste seule dans le souvenir. C'est ainsi que je revois Marianne à l'église, et Marianne étendue, le pied foulé, dans la maison de Valville, et l'entrée imprévue de M. de Climal, sa surprise, la rougeur de la jeune fille, les yeux étonnés du jeune homme... Mais il faudrait citer ce deuxième livre tout entier ; il est d'un bout à l'autre admirable ; l'intérêt ne cesse d'y grandir ; tout y est simple et tout nous étonne. Comment nommer cet art, minutieux et vif, tendre et cruel, qui paraît épouser la cause de l'héroïne et pourtant nous l'offre comme une belle et pantelante victime ? Il semble que nous soyons aux sources mêmes de la vie. Tout est nouveau ; personne n'a aimé avant Marianne. Elle ouvre les yeux et découvre le monde, et nous le découvrons avec elle. Elle se trouble, elle espère, elle est prise de honte, tous sentiments qu'elle ne perçoit d'abord que par une blessure, qui, plus légère et plus voluptueuse, nous atteint en même temps.

C'est par là que Marivaux apparaît comme le vrai précurseur de Stendhal ; il n'est pour le sentir que de songer à Julien ou à Lamiel. Mais c'est aussi par cette lucidité qui ne l'égare jamais, quelque penchant qu'il sente pour son héroïne. La charmante Marianne a ses ruses, ses calculs, ses appétits, ses faiblesses [1] ; elle les fait passer à la faveur d'un soupir, d'une boutade ou d'un silence ; c'est le triomphe de Marivaux que de respecter tant de finesse et de n'y répondre que par une finesse plus subtile. L'héroïne elle-même nous conte son histoire ; mais elle la conte vingt ou trente ans plus tard. De telle sorte que c'est bien une jeune fille qui vit sous nos yeux ; mais elle vit à travers l'esprit mi-attendri, mi-amusé de cette seconde femme qu'elle est devenue ; et toutes deux enfin à travers celui de l'auteur. On voit ce que

1. Un exemple entre cent : « Depuis que j'étais sûre que M. de Climal m'aimait, j'avais absolument résolu, s'il m'en parlait, de lui dire qu'il était inutile qu'il m'aimât. Après quoi, je prendrais sans scrupule tout ce qu'il voudrait me donner ; c'était là mon arrangement. » (*Marianne*, livre I).

le moindre événement gagne en nuances par cette double réflexion ; le miracle est qu'il n'y perde rien en naïveté. « Sur-le-champ, raconte Marianne, je me dis en moi-même : Il se pourrait bien faire que cet homme-là m'aimât comme un amant aime une maîtresse ; *car, enfin*, j'en avais vu des amants dans mon village, j'avais entendu parler d'amour, j'avais même déjà lu quelques romans à la dérobée ». Mais c'est moi, qui suis lourd, qui souligne le savoureux *car, enfin*...

Marivaux ne s'indigne pas des défaillances de Marianne ; il ne blâme jamais ; il sourit, il admet, il ne semble point mécontent de la comédie. C'est lui, non le frère aîné de Julien, qui semble amoral. Le cynisme de Stendhal est gros de revendications fort morales, et *Le Rouge et le Noir* ou *Lamiel* auraient eu moins de portée s'ils ne proposaient d'abord une nouvelle échelle de valeurs. Le romantisme a passé par là. N'importe ; il n'est pas vain de remarquer, de Marivaux à Stendhal, la parenté de certaines situations. Qu'est-ce que Marianne ? Un être qui part de rien pour conquérir le monde et qui se crée sa destinée. Voilà précisément la définition de Julien ou de Lamiel. Il importe peu que la jeune fille soit crue et se croie de haute naissance, — convention d'une époque, simple image, parente de celle dont on userait à l'égard de Julien en parlant de sa « race ». On sait d'ailleurs combien Marivaux aimait à peindre la disproportion des classes et, d'une classe à l'autre, l'égalité de certaines âmes de choix. C'est la donnée du *Paysan parvenu*, de *L'Epreuve*, des *Fausses Confidences* et même quelque peu du *Jeu de l'Amour et du Hasard.*

Mais alors que chez Stendhal, l'accent est porté sur l'ascension du héros et sa victoire, c'est la déchéance et les troubles voluptés qui l'accompagnent, qui semblent retenir Marivaux. Aussi ses héroïnes sont-elles plus complexes, plus humaines et plus émouvantes que ses personnages masculins. C'est à Araminte, non à Dorante, que vont, dans les *Fausses Confidences*, son attention et sa tendresse (et sa malice) ; c'est à Silvia, non à Dorante, dans *le Jeu de l'Amour* ; et c'est moins au paysan parvenu qu'à ses généreuses amantes. Va-t-on m'objecter *L'Epreuve* ? Il faudrait oublier les humiliations dont notre auteur abreuve son héroïne. Et quant à Marianne même, ne vit-elle pas, ne pense-t-elle, ne sent-elle

pas constamment en déchue, elle qui ne doute point de son illustre naissance ? Marivaux ne peut se résigner à son triomphe ; à l'instant qu'elle croit vaincre, surgit une nouvelle épreuve. Et quand décemment enfin, il faut bien lui accorder la partie, l'auteur bâille et l'abandonne. « J'ai guetté dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour lorsqu'il *craint* de se montrer, et chacune de mes comédies a pour objet de le *faire sortir* d'une de ces niches. » C'est bien cette crainte qui l'attire, et cette violence qu'il exerce, et cette rougeur, ces mots innocents et confus, cette chaude honte dont il se délecte en même temps qu'il les prend à son compte, âme complice et plus qu'à demi féminine.

Et voilà qui peut nous éclairer *Le Paysan parvenu*. Le singulier roman ! Je ne l'avais lu qu'une fois, et j'en gardais certaine impression de gêne. Je l'ai repris. Il est à la fois moins ample et moins aigu que *Marianne ;* il ravit moins ; il touche à peine. Mais il est peut-être plus surprenant. Et d'abord, plus ramassé, il n'a ni les longueurs ni les défaillances de *Marianne*. Puis il est moins « parlé », et, donc, je le veux bien, moins brillant et moins nuancé ; mais la voix de l'auteur ne s'y développe pas au détriment des faits. Et tandis que *Marianne*, construit sur un double plan, superpose au portrait spontané de l'héroïne le jugement que cette héroïne, vieillie, porte sur sa jeunesse, tout dans *Le Paysan parvenu* surgit à son heure, sous un jour égal et n'a de valeur qu'en soi. Ainsi le sujet le plus scabreux que Marivaux ait traité nous est-il présenté naïvement, sans commentaires, hors de toutes considérations morales.

On a charitablement voulu défendre notre auteur. Et par exemple Larroumet, rapprochant le héros de Marivaux de celui de Le Sage : « Du moins ne commet-il jamais, s'écrie-t-il, les indélicatesses et les larcins de Gil Blas ; il n'est pas malhonnête, il n'est pas vicieux. » Mais c'est bien là l'audace du livre, sa parfaite amoralité et même, si l'on veut, son danger. Jacob, le gros brunet, le Gilles-paysan, ne nous est point donné pour un scélérat ; il déborde de bon sens et de santé ; il s'attendrit ; il peut être généreux. Le Sage nous peint un fripon, il le tient pour tel et le montre assez ; allez donc savoir ce que Marivaux pense de son héros ! Avec quelle complaisance ne le suit-il pas de conquête en conquête ! Ce raffiné

n'esquive aucune scène, fût-ce la plus trouble. Et jamais, ni dans *Marianne*, ni dans son théâtre, il n'a prêté aux rapports charnels l'attention qu'il apporte à l'appétit du gros garçon et au feu qu'éveille cette santé dans les corps mal rassasiés des vieilles dévotes. Non, décidément, Jacob ne lui répugne pas. Son innocence futée lui permet de tout voir d'un œil nouveau, de tout dire comme malgré soi. (Si vous vous indignez, si vous y voyez du mal, n'est-ce pas vous qui l'apportez ?) Après tout Jacob n'est pas si loin d'Arlequin, dont Marivaux retraçait l'apprentissage amoureux. Et quel instrument idéal, quand on veut dresser le tableau d'une société ! Rien de tel, pour la découvrir vivante, imprévue et pittoresque, qu'un homme qui n'en fait point partie. De Montesquieu à Voltaire, le XVIIIe siècle l'a bien senti, au point d'en faire enfin un procédé un peu lassant. C'est Jacob qui introduit Marivaux auprès de Mlle Habert, de Mme de Ferval, de toutes ces victimes, heureuses et confuses, avec lesquelles l'auteur peut de nouveau s'attendrir et se blesser. Pour la première fois peut-être dans notre littérature, cette médiocre humanité nous est peinte avec connivence, sans esprit satirique ni burlesque.

Différents d'aspect, mais voisins par l'inspiration, ces deux romans incomplets suffiraient à la gloire de Marivaux. Ils ne sont nullement inférieurs à son théâtre, qu'ils rejoignent par l'originalité et la classe. Ils ne sont pas davantage éclipsés par les autres romans du XVIIIe siècle. Et pourtant quelques-unes des œuvres les plus vivantes que ce siècle de philosophes ait produites appartiennent au genre romanesque. Elles offrent aussi bien des caractères communs : leur vivacité, leur lucide réalisme, et ce mélange de cynisme et d'ingénuité plus ou moins spécieuse que l'on trouve dans *Manon*, dans les contes de Diderot et de Voltaire, et dans ce chef-d'œuvre du roman « pur » : *Les Liaisons dangereuses*. Mais la place de *Marianne*, malgré cette parenté, est nettement à part. Plus discrète, à la fois plus enveloppée et plus aiguë, plus chargée et plus légère, et plus fine, et plus justement sensible, l'œuvre de Marivaux est, de toutes, celle qui donne le plus nettement une impression de qualité. Après deux siècles, elle la donne encore.

MARCEL ARLAND

NOTES

LA POÉSIE

O. V. DE LUBICZ-MILOSZ.

O. V. de Lubicz-Milosz naquit le 29 mai 1877 au Domaine de Czercïa en Lithuanie. Il appartenait à la plus ancienne noblesse d'une patrie composée de lacs sombres et de forêts neigeuses, qu'il nommait l'Orient froid ; et la juridiction de sa famille s'étendait, avant la révolution russe, sur une superficie de trente mille hectares, parsemée de villes et de villages. Arrivé à Paris en 1889, Milosz eut une éducation entièrement française. Il fut, de 1919 à 1926, Ministre Résident de Lithuanie en France, et acquit notre nationalité en 1930. La littérature française lui doit une œuvre en vers hautaine et profonde, dont la réputation ne cessera de grandir. Il est certain que le nom de Milosz sera considéré comme celui d'un des plus grands poètes de notre temps, lorsque le tableau de notre époque aura subi l'épreuve des années, de sorte que ses lumières auront tourné au noir et recouvert certains noms qui ne brillent qu'avec elles, tandis que ses ombres se seront éclaircies, et permettront de déchiffrer ceux qu'elles tiennent encore à demi secrets, comme pour en réserver la révélation aux esprits de l'avenir.

Milosz était de ceux pour qui la poésie ne peut se séparer de la philosophie, puisqu'elle constitue un acte de connaissance exercé selon les voies du processus analogique. En même temps qu'il composait son œuvre, il voyageait en esprit à travers les messages philosophiques et religieux de tous les âges et de toutes les contrées qui s'accordent à reconnaître une identité de structure entre l'esprit humain et l'univers, et de ce fait imposent à l'esprit l'espoir de connaître le monde en se connaissant lui-même. Ses convic-

tions philosophiques et religieuses justifiaient sa foi dans le pouvoir de la poésie. Les deux aspects de son activité spirituelle s'étaient rejoint dans l'élaboration d'une hypothèse sur la nature de l'univers qui présageait les découvertes d'Einstein, et fut publiée en 1916, au cours de l'*Epître à Storge*, un an avant que ne parussent les travaux du savant allemand.

Dans une lettre récente que je possède de lui, Milosz soulignait « *l'importance du rôle que joue dans (sa) vision de l'univers l'identification de l'espace-temps et de la matière, ces trois termes retrouvant leur unité originelle dans le concept mouvement. Il n'y a plus ni fini ni infini, ajoutait-il, l'univers manifesté est vision pure, et sa réalité dernière n'est imaginable que dans la pensée ou plutôt dans la volonté du Voyant divin — seul lieu situé.* »

Malgré tout ce que comporte de bouleversant une découverte prophétique aussi vaste, c'est avant tout en raison des poèmes admirables qu'il nous laisse que Milosz s'impose à la mémoire et à la reconnaissance des hommes. C'est par eux que nous sentons la perte irréparable que nous faisons avec lui. En nous quittant Milosz a rejoint le monde de sa poésie — celui qui passe dans telles strophes de la *Symphonie Inachevée :*

C'était il y a très longtemps — écoute, amer amour de l'autre monde—
C'était très loin, très loin — écoute bien ma sœur d'ici —
Dans le Septentrion natal où des grands nymphéas des lacs
Monte une odeur des premiers temps, une vapeur de pommeraies de légendes englouties.

. . . .

Il n'y avait plus de parents, plus d'amis, plus de serviteurs !
Il n'y avait que la vieillesse, le silence et la lampe.
La vieillesse berçait mon cœur comme une folle un enfant mort,
Le silence ne m'aimait plus. La lampe s'éteignit.
Mais sous le poids de la Montagne des Ténèbres
Je sentis que l'Amour comme un soleil intérieur
Se levait sur les vieux pays de la mémoire et que je m'envolais
Bien loin, bien loin, comme jadis, dans mes voyages de dormeur.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

***

LES AVENTURES DE SOPHIE ; UN POÈTE REGARDE LA CROIX (éditions de la N. R. F.) ; INTRODUCTION AU « LIVRE DE RUTH », de l'abbé *Tardif de Moidrey* (Desclée de Brouwer), par *Paul Claudel.*

C'est Charles Du Bos qui remarquait un jour que, pour paradoxal qu'il soit d'insérer le génie de Paul Claudel dans la suite des lettres françaises, il y a pourtant un de nos écrivains à qui l'apparente une indéniable similitude de la nature profonde : Bossuet. Chez l'un et chez l'autre, la même simplicité du regard avec la même violence de l'adhésion et de la possession, la même façon d'embrasser fortement le oui et le non ; et la même pente invincible, et de plus en plus exigeante avec l'âge, à se perdre dans la contemplation de ces vérités qui les ravissent à eux-mêmes, sans cependant que leurs problèmes propres soient tout à fait oubliés... Précisément, il semble que Claudel en soit venu aujourd'hui à cette période qui fut pour Bossuet celle des *Méditations sur l'Evangile* et des *Elévations sur les Mystères.* Et non pas seulement parce que, depuis quelques années, Claudel n'aime rien tant que d'écrire interminablement dans la marge des Livres Saints ; mais par une libération toute semblable du plus intime de l'être à cet instant si profondément désiré de la journée faite et de la tâche accomplie pour toujours. Quelle joie alors, pour le poète sur qui le soir tombe, de quitter, ah ! sans un regret, les exercices et les travaux du milieu du jour pour s'asseoir à l'écart, et simplement, humblement, dans une attente indicible, d'écouter chanter son âme tout entière !

Je ne sais en effet si l'on a suffisamment remarqué, la singulière nouveauté, dans l'œuvre de Claudel, d'un livre comme les *Aventures de Sophie,* — sans doute, nouveauté annoncée par maints ouvrages antérieurs (exactement depuis qu'avec le *Soulier de satin* il eut mis le point final à son œuvre proprement littéraire), mais alors pour la première fois embrassée avec une préférence décidée et presque exclusive. Jusque-là, Claudel s'était manifesté, par toute la suite de son œuvre, comme l'un des plus extraordinaires inventeurs de formes dramatiques ou lyriques. Et je ne dis pas, bien entendu, que ce fût là le plus rare d'un génie dont il serait absurde de voir le principal dans l'invention de formes nouvelles, quelque fécondité qu'il ait montrée dans cet

ordre ; simplement, c'en était un trait non négligeable, au demeurant parfaitement conscient chez un poète qui n'aurait eu qu'à céder à la facilité pour multiplier les exemplaires d'un petit nombre de modèles, et qui, délibérément, après chaque ouvrage, brisait le moule. Mais les *Aventures de Sophie* faisaient bien autre chose que d'inventer une forme inédite ; par un renouvellement plus radical, c'est la notion même de forme, à son tour, que délaissaient ces commentaires bibliques d'une si réjouissante et si sérieuse liberté. Et non pas du tout par suite d'aucun fléchissement du génie créateur ; plutôt, par une débordante invasion de la joie, par l'impossibilité de concilier aucune contrainte avec l'intarissable afflux d'idées et de sentiments, de souvenirs et d'anticipations, que des profondeurs d'une vie déjà longue, le poète sent sourdre et fuser en lui, dès qu'il écoute et qu'il interroge la parole de Dieu. D'abord, ne pas écrire sur du papier réglé d'avance, c'est tellement plus amusant de se frayer soi-même sa route et d'accorder l'allure de son pas à celle de son humeur ! et si l'explorateur se trouve aboutir à quelque extrémité de l'univers intelligible, bah ! qu'est-ce que cela fait ? il sait bien qu'il se retrouvera toujours ! Avec, tout de même, quelques repères bien nets et bien francs, comme il le faut nécessairement quand on traite un sujet, mais admettant toutes les escapades...

Qu'on ne pense pas que la poésie ait perdu à cette liberté à peu près sans limites. Claudel peut bien ne plus écrire de poèmes que de loin en loin ; mais en réalité, ce à quoi il a renoncé, c'est uniquement à l'emploi systématique de ces artifices (presque toujours indispensables, à la vérité), le vers, le verset, ou ce jeu plus savant de la prose, dont l'*homo faber* utilise la continuité et les résistances pour douer son œuvre d'une existence indépendante et durable. Il semble qu'il voie aujourd'hui dans ces recettes quelque chose de trop matériel encore pour délivrer les profondes résonances qui l'obsèdent, et d'autant plus qu'engageant toutes les puissances de son être, et l'intelligence autant que l'imagination, ce chant nouveau s'accommoderait mal d'une forme définie et continûment observée. Mais d'ailleurs, on se doute bien que les années de métier qu'il a derrière lui lui ont fait la main la plus souple et la plus prompte, et qu'il détient toujours le clavier le plus varié de moyens...

En revanche, si par poésie l'on entend cette disposition de l'âme qui, non contente de décrire du dehors la réalité, s'ouvre plus profondément à l'accueil et vise à la comprendre du dedans, dans l'acte même de son jaillissement originel, — s'appliquant à en refaire, avec des mots, non pas une reproduction exacte, mais plutôt comme une image semblable, presque jusqu'au point d'en capter la source, — il faut dire qu'elle est ici partout. Claudel a toujours été aux antipodes de la poésie pure : ne cherchant pas à isoler le poétique (« par voie d'exhaustion », selon Valéry), comme on dégage un diamant de sa gangue, mais au contraire, de tout ce que lui apporte l'immense confusion de la vie, ne refusant rien, fût-ce la plus épaisse, la plus banale matière, pour transfigurer toute chose en occasion de louange inextinguible. (Ainsi de ces mystiques, pourrait-on dire, qui font peu de cas de leurs instants de prière proprement dite, au prix de cette adoration essentielle qui s'exprime par la vie quotidienne elle-même, dans ses actes de soi les plus indifférents,et, pénétrant ainsi tout le profane, en fait sur l'instant du sacré.) Oui, mais il en est aujourd'hui parvenu à ce point où il ne suffit plus de dire que tout lui est matière de poésie ; car c'est la contemplation poétique elle-même qui n'a plus besoin qu'il fasse retraite pour illuminer ses profonds regards sur les choses ; quel que soit le sujet qu'il traite, et sans qu'il ait aucun besoin de recourir à un langage réservé, à la lettre, elle ne s'interrompt plus. « A force de construire, disait Eupalinos, je crois bien que je me suis construit moi-même. » Claudel est plutôt un musicien qu'un architecte, mais le terme de l'itinéraire est le même : à force d'écouter la musique de l'univers, il semble qu'il soit devenu lui-même tout entier musique. Il n'y a plus de thème poétique, il n'y a plus d'artiste qui en fasse une œuvre de poésie : il n'y a plus qu'un immense cantique surgissant à chaque minute de l'inépuisable résonance de l'œuvre de Dieu tout entière au cœur du vieux poète qui ne sait plus qu'adorer.



Rien ne serait plus faux que de dire que l'accent du colloque intime soit absent d'*Un poète regarde la croix*. Pourtant, là n'est pas l'essentiel de l'ouvrage : sa méditation personnelle et contrite de la Passion, Claudel nous l'avait donnée avec son *Chemin de*

la croix, et encore qu'évidemment ce soit le type même de ces choses qui sont toujours à recommencer, son dessein n'était pas à proprement parler d'y revenir. Aujourd'hui, c'est beaucoup moins en pécheur qu'il contemple le drame central de l'humanité, que simplement en croyant et en voyant, en homme qui vise avant tout à bien lire un texte, et non pas seulement à le comprendre, mais par une sorte d'interrogation multiforme, comme un juge d'instruction cuisine un accusé, à en surprendre jusqu'aux plus lointains retentissements. A peine a-t-il abordé le commentaire des Sept Paroles qu'élargissant à l'infini son sujet, tout l'Ancien Testament fait irruption dans le Nouveau, et avec lui les plus vastes débats : sur la vocation du peuple juif, sur l'Église, même sur la vie future, au sujet de laquelle il reprend, mais cette fois avec l'ampleur du développement orchestral, les vues qui formaient, il y a plus de trente ans, la conclusion de son *Art poétique*. Le tout, bien entendu, traversé d'un perpétuel affleurement de souvenirs et de sensations, de caprices brusques et d'obsédantes pensées, toute la gamme de l'animal humain, des gourmandises du corps (à vous faire venir l'eau à la bouche !) jusqu'à la cime de l'esprit ; car Claudel a beau commenter la Bible, rien ne pourra faire qu'il ne reste ce poète solidement installé dans le réel, dont il semble que ce soit partie de la vocation que d'interpréter chaque mot de ce « texte solennel et douloureux » qu'avec une patience de grande sœur, la Nature ne se lasse pas d'épeler à nos oreilles, toujours le même, sachant bien que nous ne l'épuiserons jamais.

En somme, l'exécution du programme que définissaient les dernières lignes de la *Catastrophe d'Igitur* : « Rien ne nous empêche plus de continuer, mais avec des moyens multipliés à l'infini, une main sur le Livre des Livres et l'autre sur l'Univers, la grande enquête symbolique qui fut pendant douze siècles l'occupation des Pères de la Foi et de l'Art. » Mais précisément parce que l'Écriture Sainte est l'un de ces deux textes à scruter sans relâche, l'autre étant le monde, on pouvait désirer que Claudel rassemblât, dans un exposé théorique, les principes de son exégèse. Avec son *Introduction au « Livre de Ruth »* (de l'abbé Tardif de Moidrey, l'un des maîtres de Léon Bloy), c'est aujourd'hui chose faite.

Pour l'ouvrage auquel ces pages conduisent, il n'y a rien à opposer aux amateurs qui n'y trouveraient pas leur gibier : sinon

par l'élégance austère de l'expression, par le refus de tout effet (qui est un style aussi), il n'appartient pas à la littérature ; et l'écrivain ne s'y trahit, mais avec cet éclat, souverain dans son ordre, de l'humilité, que par le souci délibéré de s'y cacher derrière les textes patiemment colligés et rassemblés dans une suite d'une irréprochable unité de ton. En revanche, ceux que le message des textes sacrés intéresse, je serais bien surpris s'ils ne savaient à Paul Claudel un gré infini d'avoir sauvé de l'oubli ce « chef-d'œuvre », comme il le qualifie sans excès d'enthousiasme : il y a là l'indication d'une méthode, non pas nouvelle sans doute, ni l'unique, mais trop délaissée, et, dans l'application, une justesse, une délicatesse vraiment exquises : l'auteur côtoie sans cesse l'ingéniosité, et pas un instant ne quitte le pur exercice de l'intelligence.

Il reste que le principal du volume est tout de même l'*Introduction* de Claudel, ample « discours » sur la suite de la Révélation, et aussi plaidoyer magistral en faveur de cette exégèse symbolique qu'illustrent la plupart de ses dernières œuvres. En d'autres termes : pour cette façon de lire l'Écriture Sainte, où, selon la formule thomiste, au lieu que dans l'interprétation littérale, ce sont les mots qui signifient des choses, ce sont les choses qui à leur tour signifient d'autres choses.

Ce n'est guère ici le lieu de s'engager dans cet immense et périlleux débat, qui exigerait, pour être vraiment traité, de l'être avec toute la précision de sa technique propre. Qu'il suffise d'indiquer qu'il n'est guère possible, pour un chrétien, de ne pas accorder à Claudel, l'essentiel de sa thèse, au moins dans ce qu'elle pose. Et non pas que nous ayons à contresigner tout le détail de ses interprétations, parfois cocasses ; mais, à s'en tenir au principe, il est hors de doute que cette exégèse symbolique a pour elle l'autorité de la tradition, et même, pour certains passages, pour certaines figures, de l'Ecriture elle-même. Sans parler de ces clartés nourrissantes qu'elle apporte, et qui seraient, à elles seules, une raison suffisante d'en faire usage.

Ce qu'on serait plutôt tenté de contester, c'est tout autre chose : le mépris, chez Claudel, — ou du moins une tendance patente au mépris — des explications historiques et psychologiques, de tout ce qui relève de l'ordre de la causalité efficiente ; ou encore sa pente manifeste, pour courir plus vite au symbole, à négliger

la lettre (encore que bien entendu, comme cela se doit de toute nécessité, il maintienne expressément l'interprétation littérale dans le triple domaine du fait, du dogme et de la morale). Il est clair que cet aspect de l'Ecriture ne l'intéresse pas spontanément, mais cela ne prouve rien contre des attitudes différentes ; car ce pourrait être un de ces cas où il lui arrive, à lui aussi, de couper indûment, par un zèle intempestif, l'oreille de Malchus...

La vérité est qu'entre l'interprétation littérale et l'interprétation symbolique, il n'y a pas de soi, incompatibilité ; que la légitimité de la seconde n'est aucunement une raison d'écarter la première, quand celle-ci est possible, ce qui ne relève que de ses propres règles à elle, et nullement du symbole qui peut s'y trouver ou ne pas s'y trouver joint. Car nous sommes ici sur deux plans différents : quelque admirables que soient les interprétations données par Claudel du *Livre de Tobie* ou du *Livre d'Esther*, elles n'ôtent rien à la signification immédiate, psychologique et morale, de l'une et l'autre histoire, qui subsiste tout entière quand même on les admet ; et pas davantage ne rendent inutile l'humble travail critique du philologue et de l'historien. Et peut-être faut-il pousser plus avant : jusqu'à cette pensée que loin qu'il y ait entre les deux interprétations conflit, il est normal au contraire que l'interprétation symbolique soit jointe à l'interprétation littérale, ne résultant pas seulement d'une intention spéciale de l'Esprit (qu'il serait téméraire d'affirmer indistinctement dans tous les cas), mais plus profondément du symbolisme essentiel, proprement ontologique, de la création. Car il n'est pas nécessaire que les choses soient écrites pour signifier d'autres choses : il leur suffit d'être, simplement. Comme un manuscrit enfoui dans un caveau veut dire quelque chose, même quand il n'y aurait personne pour le lire.

Mais ici, nous rejoignons l'autre texte proposé par Claudel pour cette grande enquête symbolique où il nous convie : l'Univers. Parce que la trame du réel est une, et que soit la Bible, soit la Création, ce sont les mêmes choses que l'une et l'autre nous disent, nous parlant « humblement et joyeusement », comme il l'écrivait un jour, « de la présence éternelle de quelqu'un d'autre », à savoir leur Auteur commun, et « *par les choses visibles nous amenant à la connaissance des choses invisibles* »... J'emprunte ces lignes à *la Catastrophe d'Igitur*, mais déjà *l'Art poétique* : « Nous ne chercherons point à comprendre le mécanisme des choses de

par dessous, comme un chauffeur qui rampe sur le dos sous sa locomotive. Mais nous nous placerons devant l'ensemble des créatures, comme un critique devant le produit d'un poète, goûtant pleinement la chose... ». Emouvante continuité du génie ! et comme il est clair que ce véritable traité d'exégèse, dûment muni de l'*imprimatur*, s'il peut paraître imprévu sous sa plume, suit au contraire logiquement de ses plus anciennes pensées ! Ici et là, le même dédain (excessif) des explications mécaniques, mais aussi, et combien plus précieuse, cette docilité à surprendre l'harmonie du monde, cette merveilleuse « grâce d'attention »... L'humble secret de toute poésie.

HENRI RAMBAUD

***

LES ESSAIS

PROPOS SUR LA RELIGION, par *Alain* (Rieder).

Ces « propos » s'égrènent de 1908 à 1935, mais la position de l'auteur n'a pas varié durant ce temps. Elle se ramène, me semble-t-il, à ceci : la religion, c'est la pratique moyenne du catholicisme français. Il s'agit moins de la dénigrer que de la « réaliser » en la débarrassant de ses « croyances fantastiques » et de sa « méthode arriérée », qui est celle de l'autorité (p. 72). La « vraie foi », vous la trouverez donc aujourd'hui chez l'instituteur laïque. Cette déclaration ouvre et ferme le recueil (pp. 23 et 286). Elle le situe dans les cadres de la République radicale.

Ainsi le catholicisme, interprété par Alain, serait une *sagesse* éternelle qu'il s'agirait de remettre à jour, c'est-à-dire de laïciser. Point d'anticléricalisme, car « devant le regard positif, toute religion finit par être vraie », et même « l'obligation de croire ne diffère pas beaucoup du devoir de penser » (Commencez par croire, vous finirez par penser)... Comme toute sagesse qui se respecte, celle d'Alain ne peut pas tenir compte des données concrètes du christianisme : le péché, le salut, le drame de la révolte et de l'amour. Mais elle spécule volontiers sur les avantages et inconvénients des « preuves » ou de l'absence de preuves en matière de « croyance », débat dont je ne trouve pas trace dans les Évangiles, s'il est vrai qu'il encombre une bonne part de la théologie, surtout catholique. Tout cela, je le crains, relève d'un malentendu, courant sur le sens du mot « foi ». Je voudrais au moins l'indiquer.

Un chrétien sait que *sa* foi n'est nullement le contraire du doute intellectuel, mais le contraire du péché, lequel n'est nullement une erreur morale, mais un état de révolte active de la créature (même lorsqu'il se déguise en bonne volonté souriante). La foi, au sens biblique, s'oppose expressément à la religion en général, avec ses rites et ses croyances dont Alain respecte la forme et laïcise le contenu. « La vraie religion est le culte des morts », dit-il après Auguste Comte. Je le pense aussi. (Voyez le racisme.) Mais pour le chrétien, « la foi est la substance des choses espérées ». Ce qu'un esprit comme celui d'Alain retient du catholicisme, c'est donc exactement ce que Kierkegaard, par exemple, rejette au nom de sa foi : tout ce qui n'est que sociologie. (Je ne dis pas que ce soit négligeable.) Pour situer la sagesse d'Alain, qu'on songe à la folie d'un Kierkegaard. Alors éclate le conflit véritable entre l'humanisme et la foi, le scandale au sens paulinien, tout ce que le sage jugera toujours « hors de propos » d'envisager. Le sérieux même du christianisme [1].

Alain dit quelque part n'avoir jamais connu de « vrai croyant » qui ne vive « selon la peur ». Serait-ce qu'il n'a jamais rencontré que des hommes « religieux », non des chrétiens vivant selon la foi et capables de lui faire pressentir que ses observations toujours ingénieuses, souvent justes, ne portent guère que sur les *résidus* ou les *empreintes* psychologiques et historiques du catholicisme français, en tant que, vidé de la foi, il demeure une « religion » ? Qu'il poursuive donc son enquête, si toutefois il ne tient pas à avoir raison comme Napoléon, qui faisait les demandes et les réponses.

DENIS DE ROUGEMONT

***

SOCIOLOGIE

LES THÉORIES SOCIOLOGIQUES CONTEMPORAINES, par *S. A. Sorokin* (Payot).

Ce volume considérable semble fait pour décevoir et irriter. On comprend mal le but poursuivi par M. Sorokin. N'étant

1. On me dira que mon point de vue est partiel, dogmatique, confessionnel, etc. Bien sûr. Je le donne pour tel. Il faut des repères pour juger. La critique moderne l'oublie un peu, animée d'une méfiance étrange pour celui qui *déclare* ses valeurs. — en dehors de la politique, bien entendu.

suivi d'aucun index, l'ouvrage (par surcroît des plus massifs et touffus) est pratiquement inutilisable. Il n'y a pas lieu d'ailleurs de trop le regretter, tant il semble l'œuvre de quelque maniaque du type collectionneur. Un coup d'œil sur la table des matières suffit à inquiéter : sans qu'on sache pourquoi, la sociologie des populations dites primitives, des grandes civilisations lointaines ou passées se trouve exclue de parti-pris. Toute science de l'homme étant à quelque degré science des origines, on est désagréablement surpris d'une élimination si radicale. On la pardonnerait cependant, s'il en résultait pour l'objet propre de l'ouvrage un profit appréciable. Mais il n'en est rien. Le lecteur se perd dans une compilation confuse, qui n'est au surplus ni complète ni à jour et où l'absence de toute perspective se fait cruellement sentir. *L'Année Sociologique*, irremplaçable instrument de travail pour la qualité de sa partie critique et dont l'effort doctrinal défie toute comparaison par son ampleur et sa continuité, n'est nommée qu'au hasard des références. Sauf erreur, les œuvres de MM. Fauconnet et Simiand n'ont pas l'honneur d'une citation. Une rapide allusion aux *Cadres sociaux de la mémoire* fait de M. Halbwachs une sorte de privilégié. En revanche, d'innombrables auteurs justement oubliés ou restés justement obscurs occupent dans un fourmillement impressionnant la presque totalité du volume. On apprend par exemple qu'un certain Betchereff explique les phénomènes sociaux par vingt-trois lois empruntées à la mécanique, à la chimie et à la biologie. M. Sorokin donne comme exemple la loi de proportionnalité du mouvement à la force motrice : elle exprime que « l'addition de renforts à une armée permet une réalisation plus rapide du but militaire proportionnellement à la force ajoutée. » Certes. Non content de répandre ces sinistres âneries, M. Sorokin trouve son plaisir à les comparer, à définir leurs affinités, leur filiation, leurs divergences, à bien délimiter les influences que leurs auteurs respectifs ont subies ou qu'ils ont exercées. Ainsi, apprend-on, à propos de l'une des vues les plus générales de Pareto, que sur ce point les conclusions du sociologue italien sont semblables « à celles de Machiavel, J. Frazer, G. Le Bon, G. Sorel et quelques autres. » *Quelques autres* est modeste : il n'y avait aucune raison de ne pas allonger indéfiniment la liste. Quant au rapprochement de Frazer et de Machiavel, il donne la triste mesure du sérieux de l'ouvrage.

Parfois, l'intérêt se relève imperceptiblement, mais c'est par la force des choses et parce qu'il s'agit de Max Weber, de Pareto ou de Durkheim (dont le nom est volontiers bizarrement orthographié *Dukheim*[1]). Encore les analyses restent-elles vagues, incomplètes et inexactes. Pour Pareto et Weber, le lecteur français devra préférer les excellentes études de M. Raymons Aron[2], et recourir au texte pour Durkheim. Il semble que M. Sorokin ne connaisse les œuvres de ce dernier que de seconde main. En tout cas, les objections qu'il oppose à Durkheim sont précisément celles que celui-ci a maintes fois déclaré relever d'interprétations erronées de ses théories. Pourquoi perpétuer ces malentendus ? Cependant, continuant sa critique de Durkheim, M. Sorokin passe, dit-il, à l'examen de « son livre sur la religion ». Heureusement, une référence fait comprendre quelques lignes plus bas qu'il s'agit des *Formes élémentaires de la Vie religieuse*, mais on ne saura jamais que cet ouvrage est consacré à l'étude du système totémique des sociétés australiennes. A ce point de vue, le résumé qu'en fait M. Sorokin est une espèce de tour de force, qui ahurit et indigne tour à tour.

La *Bibliothèque Scientifique* des Éditions Payot, où ce mauvais livre a trouvé place, est un bel effort. Nombre d'ouvrages fondamentaux en tout domaine y sont publiés. On voudrait la voir accroître et non perdre le crédit qu'elle s'est acquise et qu'un pareil manque de discernement risque de ruiner. Ceci d'ailleurs n'est qu'accessoire : il me fallait défendre la sociologie contre la caricature que ce volume, auquel on est normalement tenté de recourir en premier lieu, doit nécessairement en donner.

ROGER CAILLOIS



LE PASSÉ HUMAIN

LES COHORTES PRÉTORIENNES, par *Marcel Durry* (De Boccard).

Cet admirable travail est une victoire de l'archéologie sur l'histoire. J'ai déjà souvent opposé ici ces deux sciences, et sou-

1. D'une façon générale, la typographie de l'ouvrage est si défectueuse qu'on a l'impression que les épreuves n'en ont pas été corrigées.

2. Cf. *La sociologie allemande contemporaine* (Alcan) et *La sociologie d Pareto* (Zeitschrift für Sozialforschung, 1937, 3).

ligné cette même victoire qui doit être, pour notre siècle, le nouveau sens de la résurrection du passé. Le contact direct avec des monuments, des débris, des industries, des tombes, remplace peu à peu les récits partiaux des historiens, qui n'étaient qu'une sorte d'introspection collective.

Les prétoriens ont une légende sinistre, qui leur vient de Tacite, de Dion Cassius : « Une soldatesque grassement stipendiée, qui obéit servilement aux ordres des tyrans ou provoque les crises pour y tenir le premier rôle, sanglant et parfois comique ; une soldatesque qui fait un empereur, puis l'exécute pour en choisir un pire. Prétoriens, tantôt lâches esclaves, tantôt maîtres insolents, toujours odieux. » Telle est cette légende, résumée par M. Durry lui-même.

La résurrection archéologique (d'après les fouilles du Viminal, les reliefs triomphaux, les inscriptions honorifiques et funéraires) révèle une réalité toute différente.

La carrière des prétoriens, sous l'Empire, fut un moyen de cohésion politique : venus de tous les points de l'Empire, ils pouvaient acquérir à Rome une culture unique qu'ils redistribuaient ensuite, soldats ou retraités, sur tous les points de cet Empire. Corps central et corps d'élite, ils stimulaient l'ambition du soldat, de l'officier subalterne, qui voulait passer par ces cohortes, parfois pour retourner plus tard aux frontières, avec des grades plus éclatants. L'armée romaine, si diverse de recrutement, et qui devait prendre sous les climats divers des formes multiples, put ainsi garder, pendant quelques siècles, sa cohésion. Le détail de la hiérarchie, la situation complexe du prétorien par rapport au légionnaire, leur participation aux travaux pacifiques, montrent une organisation politique qui pourrait fort bien être supérieure à la nôtre. Le rôle sanglant des prétoriens lors des révolutions subsiste, l'hostilité du Sénat contre eux explique l'hostilité des historiens.

On verra plus d'une fois, à travers le livre purement scientifique de M. Marcel Durry, comment l'archéologie, en touchant du doigt les faits durables et les détails concrets, fournit des points de comparaison, des leçons, plus solides et précieuses que celles de l'histoire.

JEAN PRÉVOST

*
* *

AU MEXIQUE, photographies de *Verger*, introduction de *Jacques Soustelle* (Hartmann).

Si le livre essentiel sur l'ethnographie mexicaine est le *Tepoztlan* de Redfield, si le plus beau musée des antiquités Mayas se trouve à Tulane (Université de la Nouvelle-Orléans), nous n'avons en France qu'un bon livre de vulgarisation, *Mexique*, de Stuart Chase, et quelques bonnes impressions de voyage. L'album de MM. Verger et Soustelle, vulgarisation par l'image, arrive donc à point.

Monuments de l'architecture et de la sculpture maya, toltèque et aztèque, types raciaux bien marqués, scènes populaires, images de petites villes et d'églises « coloniales », peuvent aider à faire au Mexique un peu de tourisme imaginaire : d'abord dans la région de Mexico, puis au sud-est. Le plan de l'ouvrage ne permettait sans doute pas les photographies de pièces de musée. Mais surtout le Mexique est un monde immense : une fois cet album parcouru avidement, on sent qu'on vient de ne l'effleurer qu'à peine. D'aussi puissants liens du passé au présent, une grande civilisation si éloignée de nos normes intellectuelles et que seules certaines œuvres de fous rappellent dans notre Occident ; une sorte d'harmonie dans le paroxysme : tels sont les coups de fouet que donnent les images mexicaines.

JEAN PRÉVOST

***

DALMATIE, photographies de *E. Boudot-Lamotte*, introduction par *André Pierre* (Hartmann).

Les Illyriens (voisins, ennemis terribles, puis auxiliaires dévoués de Rome), sont remplacés dès le VIIe siècle par les Slaves. Domination vénitienne, menacée par les Turcs, domination française, politiquement gauche, perceuse de routes et bâtisseuse, ajoutent aux ruines romaines leur variété architecturale. M. Boudot-Lamotte a fait, comme il convenait, la part belle à Salona et à Spalato, illustres par les souvenirs de Dioclétien. Il semble avoir été surtout pris par l'étonnante et complexe beauté de Raguse. On ne saurait lui reprocher d'avoir mêlé, à ses impressions d'art, ses impressions de nature en un pays où la nature est si belle. La préface historique de M. André Pierre est d'une élégante précision. L'ethnographie, ici encore, unit le présent au passé.

JEAN PRÉVOST

LETTRES ÉTRANGÈRES

SIMPLES HISTOIRES DU NORD par *Hildur Dixelius*, traduites du suédois par *M. Metzger* (Je sers).

Ces récits n'ont que des qualités de premier ordre, mais ils les ont toutes : et ils perdraient à être plus fournis, plus représentatifs d'un climat et d'un lieu ; plus chantants. Chaque nouvelle ne met qu'un personnage en évidence, rarement deux et leur mesure l'espace et l'air qu'ils respirent ; simplifie la présentation de ces êtres très simples, comme s'il leur était volontairement refusé de manifester tous les caractères de leur race, et qu'il leur fût demandé de donner un sens à la sobriété du conteur.

La femme du docteur est assise au coin de son feu. Soudain la vieille horloge sonne et le timbre de la porte lui répond. Un homme très vieux, accablé de maux, va attendre, en tenant à deux mains son cœur, le retour du médecin : mais à travers les cloisons le chant de l'horloge lui est parvenu. Et il demande à la revoir : elle a été à lui. Sur le cadran, de ses yeux affaiblis, il cherche les neuf étoiles qui, chacune sous une heure différente, ont exactement daté la naissance de tous ses enfants. Et c'est ici qu'il va mourir, en s'endormant dans le fauteuil que la femme du docteur a traîné en face de l'horloge.

Il y a dans l'imagination des fatalités de connaissance. Le lecteur est quelquefois le premier à les relever, mais il arrive que l'auteur les voie, qu'il les cherche et les utilise. Je n'irai pas jusqu'à dire que je trouve ou non légitime qu'un écrivain introduise cette veine ésotérique dans son récit. Je ne dois que signaler le recours au symbolisme des chiffres dans les simples histoires du nord ; et dire qu'en raison de la très grande pureté de ces récits cet abus est ici d'un effet heureux.

JOE BOUSQUET

***

LES ARTS

CÉZANNE ET LA LENTEUR.

Danger des mots ! Pour avoir écrit, à propos de « Degas, Danse, Dessin », que la perfection, de nos jours, ne pouvait être

atteinte par les procédés que Paul Valéry prête à Degas, et que la beauté est devenue boiteuse, je me suis vu rappeler fort sévèrement à l'ordre dans de très sérieuses feuilles, depuis le *Temps*, le *Figaro*, *Gringoire*, jusqu'au *Goéland de Paramé*. Les lecteurs de ces journaux sont justement ces gens distingués dont je prétendais qu'ils subventionnent et défendent l'abjection académique. Je n'ai pas eu à attendre longtemps pour avoir une nouvelle preuve de l'aveuglement, sur le chapitre de l'art, de personnes par ailleurs fort cultivées. La peinture serait-elle si impopulaire en France ? A considérer tous ceux qui jouent du pinceau hors du bureau, de l'usine ou du terrain de golf, on pourrait penser le contraire. Il est vrai que la peinture d'amateur est forcément *bornée*.

Pour revenir à cette querelle, qui pourrait s'intituler « Degas contre Cézanne », la phrase qui a soulevé tant d'indignation est celle où je prétends, opposant en pensée le Château noir de Cézanne à n'importe quel Degas où « le travail aurait effacé les traces du travail », que les repentirs et les faux traits, qui expriment l'ardente et tenace poursuite de la seule perfection qui compte, *la perfection spécifiquement picturale*, étaient de plus passionnants indices de beauté que le fini à la Bouguereau, dont seul Ingres, par le miracle des belles formes inventées, des proportions irréelles, mais plastiquement vraies, sut éviter presque toujours la platitude.

Il paraît que ce ne sont pas des choses à dire en un pays qui tend, lui aussi, à se débarrasser de l'influence de la peinture « dégénérée ». Je négligerai les trémolos qui attristent les colonnes de ces journaux conservateurs du vrai génie français. Aussi bien dénotent-ils chez leurs auteurs une méconnaissance absolue des plus hautes valeurs artistiques. A titre documentaire, j'indiquerai que, pour M. Emile Henriot, les Primitifs qui, aux yeux de tous les connaisseurs, représentent le plus haut degré de l'art, au double point de vue de l'inspiration et de l'exécution, sont « des ignorants ». M. Henriot veut bien pardonner leur « gaucherie » à cause de leur attendrissante simplicité. C'est décourageant. M. Henriot croit encore qu'il y a des peintres qui mettent les pieds de leurs personnages dans l'herbe et qu'ils cachent leurs mains parce qu'ils ne savent pas les peindre ! Comme s'il était plus difficile de peindre une main ou un pied qu'un visage... ou une pomme. Cet autre,

partisan du clair-obscur d'école, est ennemi de la teinte plate, c'est-à-dire de la couleur ; il trouve que les visages et les corps de Cranach « révèlent les timidités, les manques de ce praticien, l'impuissance de son pinceau à combiner les ressources de la palette ». Et de conclure à la précellence du clair-obscur.

Or, le drame du peintre moderne, et singulièrement celui dont Cézanne fut le héros, est le drame de la conquête de la couleur. Cézanne disait : « Il faudrait arriver à modeler avec la couleur. » On y arrive en remplaçant le clair et le sombre par des tons chauds et froids. On n'a, chez Paul Rosenberg, qu'à comparer le paysage de 1880 au *Château Noir* de 1890 pour apprécier l'écart qu'il y a entre une œuvre d'inspiration pour ainsi dire enfantine et une autre, géniale. Le génie apparaît alors non comme un phénomène providentiel, mais comme le fruit de la culture intensive, rationnelle et patiente, d'un certain talent, comme ces orchidées géantes, non prévues par la nature, que des soins méthodiques poussent à d'extraordinaires conclusions.

Ces deux œuvres accrochées didactiquement à côté l'une de l'autre, n'avouent pas seulement deux buts différents, mais deux comportements. Si l'on retrouve en chacune d'elle la fougue, l'exaltation devant le motif du plus peintre des peintres modernes, le paysage ancien montre Cézanne allant directement à son plaisir et par le plus court chemin. La touche est hâtive et décisive, l'effet est fixé d'un seul coup, l'ivresse de peindre ne connaît aucune censure ni aucun remords. La lumière est traduite brutalement par des oppositions de valeurs ; les secrets du prisme demeurent cachés au peintre, en même temps que celui du vrai bonheur, qui consiste à retarder le plus possible l'instant de la possession parfaite. Toute l'exposition Rosenberg raconte l'histoire de la conquête de la perfection par la patience et la lenteur.

La perfection, la beauté, la réussite technique, l'œuvre accomplie, autant de synonymes, réclamés par chaque toile de Cézanne. Cela se sent, mais cela peut aussi, dans une certaine mesure, s'expliquer, si l'on se met au préalable d'accord sur le fait que la peinture pure — cette entité dont certains maîtres (Mantegna, le Vinci, Ingres) n'ont pas été tourmentés, à l'inverse des Velasquez, des Greco, des Manet — est caractérisée par ceci d'abord, que, sur aucun point de la toile, aucun élément ne demeure insensible au voisinage de tel autre. (Plus ces éléments sont

petits, plus la maîtrise est grande et plus intense est l'œuvre). Cette nécessité, qui fait que les moindres touches sont dépendantes les unes des autres, et que chacune d'elle demeure irremplaçable, est rarement obéie ; la plupart du temps, et même dans des œuvres considérables, ces échanges « valeurs-couleur » ne se réalisent qu'entre des zones plus ou moins grandes : une main, un chapeau, dont les tons locaux se répondent franchement. Personne, avant Cézanne, et personne après lui, n'a réussi à opérer ce providentiel conglomérat *à une si fine échelle.* Cézanne a atteint, de 1872 à sa mort, à la matière suprême, source de plaisirs infiniment délicats, que l'on goûte en parcourant la surface de la toile par petites étapes et avec grande application.

Les œuvres d'art obligent à un certain mimétisme : de même que devant un portrait de Degas en devient photographe, devant un Van Gogh légèrement délirant, devant Cézanne on se sent envahi par un enthousiasme profond et comme silencieux, une grande lenteur s'empare chaudement de notre appareil à sentir ; notre délectation devient exquise. Je n'ai connu ces sensations que devant certaines portraits de la vieillesse du Greco, exposés dans sa pseudo-maison de Tolède, et, à un degré moindre, devant quelques Franz Hals ; mais, là, l'excessif réalisme de la figure gênait mon plaisir. Car, à la matière sans équivalent de Cézanne s'ajoute la majesté du dessin, qui parvient au style, au grand style, par l'invention du trait qui, à l'inverse de ce qui se passe chez Degas, *ne colle jamais au contour réel,* mais en résume les inflexions essentielles, qu'il « survole », en quelque sorte. Ce procédé, qui est celui des grands dessinateurs, risque, s'il n'est pas manié par le génie, d'aboutir au décoratif. Il faut, pour le justifier, ou les subtils dégradés intérieurs de Holbein ou de Cranach, qui bourrent cette forme plate et comme rentrée de plans légers mais résistants, ou bien les modulations crépitantes de tons chauds et roids aux nuances extrêmement rapprochées, qui expriment, ceux-ci les creux, ceux-là les pleins. Si tout se passe à l'intérieur, le dessin peut conserver sa simplicité aristocratique. C'est par le secours de ses modulations sans pareilles que le dessin de Cézanne demeure un des plus beaux qui soient.

D'où vient alors cette légende de la maladresse, de la gaucherie du peintre aixois ? Justement de son extraordinaire faculté de voir, et de la dextérité avec laquelle il fixait sa vision, ce qu'il

appelait sa sensation. Sensation, pour lui, voulait dire : transformation des objets soumis à des réactions multiples. Le fabuleux réel, le vivant fantastique, pour le minutieux observateur, c'est de voir une maison s'incliner si la route descend, une assiette paraître plus large du côté éclairé que de l'autre, et toute la gamme des tonalités mineures crépiter, sur chaque forme, autour du point central où la lumière dépose son or le plus rare. Il est risible de voir un vieillard jadis courageux, M. Camille Mauclair, prétendre que Cézanne était incapable de mettre une bouteille d'aplomb, cette bouteille que le premier venu soumettra à une inflexible verticalité, parce qu'inapte à voir qu'elle n'est ainsi que dans son imagination, cet aride laboratoire.

Plus généreux, plus vifs à percevoir les affinités des Maîtres en apparence les plus dissemblables, nos critiques pourraient établir des rapports passionnants entre un Paolo Uccello, fou de perspective (de perspective tout intellectuelle) et Cézanne, épris d'une perspective sensuelle, suscitant des mirages toujours nouveaux, impossibles à reconstituer en atelier. Les deux novateurs apparaissent comme des visionnaires aussi fantasques l'un que l'autre, extraordinairement amoureux de la nature, mais à la façon de ces amateurs d'introspection, plus attentifs à l'analyse de leurs sentiments qu'à l'objet qui les fit naître.

L'Italien, au sein de ses inquiétudes, cherche cependant une certitude ; il s'ingénie à réduire ses sensations à des lois fixes, à édifier une convention *d'usage courant*, ce qui est encore une façon d'atteindre *trop rapidement* sa vérité ; le Français, moins pressé d'en finir avec son beau tourment, redécouvre à chaque épreuve les caprices de l'accidentel ; il s'étonne avec une naïveté toujours plus vivement alertée, des métamorphoses des formes, lorsqu'on les considère *d'ensemble* (ce que ne font jamais les mauvais peintres, les amateurs et les niais) ; il ne répète jamais les mêmes combinaisons de lignes, parce que les phénomènes ne se répètent jamais sous le même aspect ; celui-ci dépend de la disposition toujours inédite des objets, de l'heure, et de la sensibilité du peintre. Et puis, il ne faut pas être soumis à une théorie fixe, obéir à une habitude : ce serait la mort, le retour à l'académisme abhorré. Les vérités les plus originales se fanent et se refroidissent à être codifiées ; à bas les formules, vivent les Lois. Une loi, c'est quelque chose qui est spécialement fait pour une sensibi-

lité française, c'est une vérité transcendantale, qui se manifeste à l'aide de combinaisons toujours renouvelées ; le fin du fin, pour qui veut jouir longtemps, est de redécouvrir cette loi à chaud, chaque jour, de la sentir se dégager peu à peu du tourbillonnement confus des apparences. On la guette avec une patience de chasseur, et c'est toujours à l'aide d'une ruse nouvelle qu'on la capte, pour la fixer toute frémissante sur la toile, papillon merveilleux, dont on oubliera le soir même la plupart des couleurs. Les paysages, les natures mortes et jusqu'à ces coins de pièces qui servent de fond aux portraits de Cézanne, offrent un étonnant répertoire d'accidents plastiques, scrupuleusement notés par ce fabuliste sans mémoire. Les tables écartelées, les pichets de travers, les bouteilles asymétriques, les bandes de papier peint qui ne se rejoignent jamais de chaque côté de Madame Cézanne, les maisons formant angle obtus avec le terrain descendant, les bleus légers rampant sous la peau des pommes les plus rouges, cent autres phénomènes dérisoires et admirables enchantent le bonhomme rivé à sa tâche interminable d'informateur des mirages familiers.

Claude Roger-Marx, qui a si bien compris Daumier, dénie encore à Cézanne le don de portraitiste ! On pourrait soutenir que le grand Aixois n'a peint que des portraits, animant tout spectacle d'une vie complexe où se reflète son âme attentive. Mais, sans parler des effigies de Madame Cézanne, cette déesse butée, qui personnifie à la fois toute la naïveté et toute la mesquinerie provinciale, il ne faut pas avoir vu le sauvage portrait du peintre doux et bougon, tendre et méfiant, qui orne le pilier central de la galerie Rosenberg pour s'obstiner à dénier à Cézanne le talent de fixer l'essentiel d'un personnage. Cet œil rougi d'avoir trop longtemps interrogé l'impondérable, a bien su démêler, sous les irisations de la peau, les témoignages plastiques de la vie intérieure, comme il a su distinguer, sous les miroitements et les bouillonnements des formes végétales, la trace mélodieuse des grands rythmes cosmiques.

ANDRÉ LHOTE

P. S. Dans mon article sur Picasso du mois dernier, il faut lire : «... le moyen âge, grand consommateur de *têtes de feuilles* », au lieu de « grand consommateur de feuilles ».

REVUES ET JOURNAUX

L'ÈRE DES RELIGIONS

De Denis de Rougemont, dans le *Figaro* (18 février) :

Il se peut que les temps qui viennent voient s'éveiller dans l'âme des masses une grande faim élémentaire trop longtemps refoulée et niée. Le siècle des Lumières, puis le siècle individualiste, ont relâché et parfois même dissous les liens « sacrés » du corps social. Le vingtième siècle a vu la décadence des formes, conventions, cérémonies et lieux communs qui étaient les signes extérieurs d'une communion tacite entre les hommes. Nous sommes là, petits individus, impuissants, isolés, méfiants, posés les uns auprès des autres, à nous demander pourquoi nous sommes ensemble. Il s'est formé dans la cité un sentiment encore diffus de *vide social*, analogue à celui qui dut marquer la décadence de l'empire romain. Mais de ce vide naît un appel. Et cet appel à une communauté nouvelle, à une « mystique » comme on le répète un peu partout, plus simplement : à des raisons de se regrouper, c'est l'affleurement d'un inconscient désir de « ce qui lie », d'une religion. De n'importe quelle religion...

Car on ne peut plus se le dissimuler : les masses modernes, privées de culture spirituelle, se trouvent devant le fait religieux plus ignorantes, plus démunies et plus « barbares » que les peuplades polynésiennes avec leurs rites et leurs sorciers. Si la faim religieuse s'éveille dans ces masses, elles risquent aussi bien de se satisfaire par les moyens les plus grossiers, et par exemple par le seul sentiment d'une fraternité charnelle, d'un coude à coude pathétique. Ce n'est pas là une hypothèse : il suffit de traverser le Rhin pour ressentir, jusqu'au frisson de l'horreur sacrée, la réalité monstrueuse d'une de ces religions larvaires.

Or ces religions vagues et violentes se cherchent pourtant une doctrine. N'étant pas nées d'une création spirituelle, d'une espérance ouvrant l'avenir, elles ne savent justifier leur existence que par le *fait* qui rassemble les masses : l'origine commune, le passé. Le christianisme fondait une société ouverte, liée par l'attente unanime d'un au-delà libérateur. « Les choses vieilles sont passées », dit saint Paul, « il n'y a plus ni Juif ni Grec, et tu es mon frère en la cité nouvelle si tu partages mon espérance. Et tu es mon frère encore si tu la refuses, parce que j'espère pour toi, mon ennemi... » Mais le national-socialisme se trouve avoir donné le type d'une communauté régressive, fondée sur les seules choses révolues, sur tout ce que l'on a derrière soi et qui ne peut plus être changé : le sang, la race, la tradition, les morts, tout ce qui impose un destin sans recours.

Voilà pourquoi cette religion est, au suprême degré, intolérante, et plus qu'intolérante : on ne peut même pas s'y convertir ! Elle ne demande pas : que crois-tu ? qu'espères-tu ? mais elle demande seulement : quels sont tes morts ? Religion du sol et du sang, religion sanglante et mortelle, religion des choses vieilles, mortes et enterrées depuis des millénaires, jamais « passées », et qui réclament encore du sang, des

morts, des cortèges funèbres, des cérémonies d'imprécation, des sacrifices propitiatoires, le tam-tam des tambours lugubres, d'hallucinants sabbats de nègres blancs !

Qui ne voit qu'une telle religion hait mortellement la foi chrétienne, tournée vers le pardon, le futur éternel, le rachat du péché d'*origine* ?

CORRESPONDANCE

M. Roger Caillois nous écrit :

Il est difficile à un collaborateur de la *Nouvelle Revue Française* de laisser passer sans protestation l'article de M. Léautaud, paru dans la livraison du 1er mars dernier. Quand M. Clément Vautel publie dans le *Journal*, ou M. Henri Béraud dans *Gringoire*, des articles qui contentent la lie d'une foule à la recherche de l'esclavage qui lui convient, je ne vois rien qui ne soit dans l'ordre. On sait ce que sont ces textes, des hontes périodiques et presque des expiations de la complaisance des cœurs et des institutions ; on sait ce que sont leurs auteurs, les plumes les plus déshonorées des lettres françaises. Tout cela répand une maladie de l'âme dont je ne trouve pas le nom, qui n'en a peut-être pas et que, pour ma part, je ressens vivement comme le péché inexpiable, la lèpre dont on ne guérit pas, la seule chose pour tout dire qui provoque et justifie l'injure. Quand il n'existe ni pilori pour les publicistes, ni bûchers pour les libelles, ni aucun moyen de tuer l'infection dans son foyer, au moins chacun doit-il, pour sa modeste part, s'efforcer d'enrayer les progrès du mal. Quand celui-ci atteint la revue où l'on publie ses travaux, c'est une sorte de devoir de déclarer publiquement qu'on n'est pas solidaire. Il ne convient pas seulement de relever le caractère absolument déplacé dans une Chronique des Spectacles (sans doute le pavillon qui a couvert la marchandise) de ces attaques contre l'activité scientifique. On est habitué à voir les cordonniers critiquer plus haut, beaucoup plus haut que les sandales. Pourquoi s'en priveraient-ils ? On ne leur a jamais signifié de se taire, on ne les a jamais rappelés à la pudeur. Ce qu'il importe de dénoncer dans le cas particulier, c'est la bassesse des médisances, leur vulgarité, leur hargne, leur conformisme, leur nature stéréotypée, leur servilité à l'égard du faux bon sens, du gros rire, de la fine raillerie, des divers masques de la médiocrité, leur façon odieuse d'essayer de discréditer une discipline par les faiblesses, l'indignité peut-être (et puis après ?) de certains de ceux qui la servent, cette manière d'atteindre une cause en incriminant la vie privée de quelques-uns, parmi ceux qui s'y sont consacrés, ce surcroît d'impudence qui consiste à le faire quand ils sont morts et sur la façon même dont ils sont morts. C'est assez et trop pour faire honte. J'entends bien que M. Léautaud aime les animaux, que la vivisection lui fait horreur. Je ne vois pas là *la moindre excuse* à ses procédés de polémique. Je ne mets nullement en cause la raison profonde de son attitude que je ne connais d'ailleurs que par ouï-dire

et qui n'apparaît pas nettement dans son article. Pourtant j'avoue que l'activité scientifique est *inhumaine*, mais si M. Léautaud représente l'humanité, je la lui abandonne volontiers. Je laisse le poète admirer la majesté des souffrances humaines et je me prends à préférer la sévérité des sentiments inhumains. Je connais le sens de la vie d'un savant, de celui dont les découvertes ont permis le confort dont profite M. Léautaud comme de l'imbécile obscur (ce n'est pas moi qui parle) qui pendant des années étudie l'emploi des particules dans on ne sait quel dialecte ; j'imagine le sens de la vie d'un philosophe, d'un saint, d'un guerrier, d'un grand passionné et, qui sait, d'un grand criminel. Il est une rigueur au nom de laquelle on pourrait demander à M. Léautaud la signification de la sienne. Ce ne sont pas les très insignifiants aphorismes qu'il vient de publier sur l'amour, ni même son amour des bêtes qui pourront en tout cas constituer une réponse suffisante.

ROGER CAILLOIS

L'on a pu lire plus haut la réponse de Paul Léautaud.

*

DIVERS

Les deux drames de Victor Hugo — dont la *N. R. F.* a déjà publié le premier — font actuellement l'objet d'une contestation de propriété littéraire. Nos lecteurs voudront bien nous excuser s'ils ne trouvent pas le second drame — *le Suicide* — dans de numéro-ci.

L'AIR DU MOIS

« *L'ANNÉE TERRIBLE* »

Si nous terminions cette affaire
Comme la Prusse le voudrait,
La France serait comme un verre
Sur la table d'un cabaret ;

On le vide, puis on le brise.
Notre fier pays disparaît.
O deuil, il est ce qu'on méprise,
Lui qui fut ce qu'on admirait.

Noir lendemain ! l'effroi pour règle,
Toute lie est bue à son tour ;
Et le vautour vient après l'aigle
Et l'orfraie après le vautour...

Partout, dans toute âme captive,
Le goût abject d'un vil bonheur
Remplace l'orgueil ; on cultive
La croissance du déshonneur ;

Notre antique splendeur flétrie,
L'opprobre sur nos grands combats ;
L'étonnement de la patrie
Point accoutumée aux fronts bas...

Si l'on se bat, c'est contre un frère ;
On ne sait plus ton nom, Bayard !
On est un assassin pour faire
Oublier qu'on fut un fuyard ;

Une âpre nuit sur les fronts monte ;
Nulle âme n'ose s'envoler ;
Le ciel constate notre honte
Par le refus de s'étoiler ;

Froid sombre ! on voit à plis funèbres
Entre les peuples se fermer
Une profondeur de ténèbres
Telle qu'on ne peut plus s'aimer.

Plus de fierté ; plus d'espérance ;
Sur l'histoire un suaire épais.
Dieu, ne fais pas tomber la France
Dans l'abîme de cette paix !

VICTOR HUGO

ENSEIGNEMENT A RÉVISER

L'émotion de toute une partie du monde devant l'attente d'un nouveau Pape, sa joie d'apprendre la haute personnalité morale de l'élu, montre que toute sensibilité aux valeurs cléricales n'a pas encore quitté la race humaine. Sensibilité assurément toute gratuite, qui semble dire : « Puisque la moralité de Pie XII ne peut pas, elle, nous forcer à nous battre, offrons-nous le luxe de lui rendre hommage. » Sachons pourtant nous contenter : l'accueil fait au nouveau Pontife par tel État voisin prouve que pour certains hommes l'aspect de la justice, même dépourvue de la force, est une chose haïssable.

Cet ascendant moral, l'institution romaine a voulu jadis le faire servir à la paix du monde. Les Innocent III, les Grégoire IX se sont déclarés, de par l'essence de leur fonction, les arbitres légitimes des conflits entre États. On sait leur échec. Ce qu'on voit peut-être trop peu, c'est à quoi il tient.

Nos manuels nous en donnent pour cause les papes eux-mêmes, leurs égoïsmes, leurs maladresses. Ils en omettent une autre, qui me semble l'essentielle : la volonté qu'eurent tout de suite les nations de ne reconnaître aucune puissance, bonne ou mauvaise, supérieure à elles et de se proclamer souveraines. Ce vouloir commence avec le partage de Verdun et le sourd contentement que manifestent les contemporains, dans chacun des trois lots, à l'idée d'avoir brisé la primauté carolingienne, pourtant si sage, et de ne relever dorénavant que d'eux-mêmes. On peut affirmer que, quelle qu'eût été la politique des papes du moyen âge, les nations auraient rejeté leur juridiction parce que chacune entendait, et de tous points de vue, ne ressortir qu'à elle-même. C'est toute l'histoire de l'Europe depuis dix siècles.

Le plus grave, c'est que cette prétention des peuples à l'entière souveraineté — *source de toute notre anarchie internationale depuis la fin de l'Empire romain, source directe de la guerre de 1914,*

peut-être de suivantes pires encore — on nous élève à l'admirer. Tous nos professeurs de lycée nous ont exalté l'application des peuples du moyen-âge à repousser *par principe* une magistrature supernationale et à se faire, comme dit le Reich d'aujourd'hui, les seuls juges de leurs actes. La Papauté d'alors, répondront-ils, mettait, sous prétexte de juridiction impartiale, son autorité morale au service d'ambitions personnelles. Qu'ils avouent donc que, s'il leur était prouvé qu'elle avait pour mobile l'idéal le plus pur, ils n'en loueraient pas moins ceux qui voulurent lui échapper, leur pensée étant qu'une nation, d'où que vienne l'ordre qu'on lui donne, *n'a à être aux ordres de personne*. Il est pourtant bien clair qu'il n'y aura de paix dans le monde que le jour où elles accepteront d'être aux ordres de quelqu'un, j'entends d'une personnalité morale supérieure, reconnue telle, qu'elles chargeront de faire la police entre elles, comme il n'y a de paix dans un État qu'à la même condition.

Qu'on nous entende. Nous ne demandons point à nos maîtres de modifier la vérité et d'enseigner que la Papauté du XIIIe siècle méritait par son esprit de justice que les peuples admissent son arbitrage ; nous voudrions les voir déclarer qu'il est déplorable qu'elle ne l'ait point mérité et plus déplorable encore de pouvoir affirmer que, se fût-elle montrée digne de cette fonction suprême, les peuples l'eussent récusée, ne voulant rien connaître hors leur propre vouloir. Dans l'affaire de Philippe le Bel, des hommes avides d'un tribunal supernational devraient, au lieu de louer la volonté de la France d'échapper à toute juridiction supérieure quelle qu'elle fût, la blâmer. Nos maîtres les plus sincèrement désireux de créer chez leurs élèves l'esprit de paix ne semblent pas s'apercevoir qu'à mainte reprise leur enseignement glorifie ce qui en est exactement le contraire.

JULIEN BENDA

SAUVER LA PAIX ET ORGANISER LA PAIX

Sauver la paix est un acte d'affolés. C'est une parade à un fléau immédiat, faite comme on peut, sans aucun plan, aucune doctrine. Le fléau peut rester aussi menaçant après le sauvetage qu'avant. A Munich, MM. Chamberlain et Daladier ont sauvé la paix.

Organiser la paix est une chose qui ne peut se faire qu'à tête reposée et dans la liberté de l'esprit. Or, pour avoir cette liberté, vous devrez d'abord mater ceux qui, par leurs continuelles turbulences, vous l'interdisent.

En 1918, vous pouviez, Français et Anglais, organiser la paix. Parce que vous aviez, en 1914, accepté de tenir tête à ceux qui entendaient la troubler.

Conclusion, que je livre aux pacifistes :

Si vous voulez organiser la paix, il vous faudra peut-être commencer par ne pas la sauver.

JULIEN BENDA

ASSURANCES QUI TUENT.

« Moi, disait le jour de la Saint-Sylvestre, au comptoir d'un petit café de la Gare St-Lazare, M. Jean Dandurand, représentant de commerce ou peut-être même employé d'assurances (peu importe) : moi, je serai content que lorsque tous les enfants qui naîtront seront sûrs, jusqu'à la fin de leurs jours, d'avoir leur biftek ! » M. Jean Dandurand n'était pas un révolutionnaire ; il s'amusait fort du petit Noël de Léon Jouhaux, déchu de ses diverses fonctions officielles ; il portait au revers de son manteau, si je ne m'abuse, avec la Croix de Guerre, l'insigne du P. S. F. ; on l'eût beaucoup étonné, même un soir de la Saint-Sylvestre, en lui disant qu'il était un utopiste, ou du moins un rêveur ; et il faut avouer que son allure de pomme cuite rissolée par la vie, et sa voix grasseyante, entraînant dans ses harmoniques — ou ses râclements de gorge — la complicité de toutes les voix des petits-bourgeois de France, lui conférait beaucoup de poids.

Tant de poids que Madame la patronne, opulente mais certainement encore fraîche derrière son comptoir, abondait dans son sens : « Et moi ej j'te dis (tournée vers le patron) que j'aurai pas de gosse tant qu'on sera pas sûrs de la paix. »

Si ces vœux-là ont été répétés par beaucoup de Français, si c'est ainsi qu'ils ont salué l'année 1939, je ne donne pas lourd en effet non seulement de la France, mais de notre peau.

L'assurance est — assurément — une belle institution. C'est le métier de l'homme, c'est sa situation d'animal prévoyant, ou d'esprit qui doit compter non seulement avec les lois de la nature, mais avec les règles de sa propre animalité, que de se donner du champ devant lui dans l'espace et le temps ; que de se dégager de ses propres nerfs et de ses passions. Prévoir, c'est compter et compter c'est déjà, quelque peu, s'assurer. Attention pourtant qu'il ne dépende pas, et terriblement, des moyens d'assurer son indépendance ; et qu'il ne substitue au poids des événements, ou même à la pression des catastrophes, des calculs en fin de compte plus obérants que nature. Si le bourgeois se définit, ainsi que le veut Siegfried, comme celui qui dispose de

réserves, dans tous les sens du terme, s'il est en somme l'assuré type : encore faut-il qu'il lui reste, pour pouvoir s'assurer, pour constituer ses réserves, un minimum d'active.

Le principe de l'assurance est lui-même très simple : courir un petit risque immédiat pour parer à de gros inconvénients à long terme, prélever en somme une dîme contre la fatalité ; conjurer par de l'argent les menaces du sort. Mais il suppose justement que l'on sache affronter ces menaces. L'assurance est détournée de son sens lorsqu'elle devient, comme en Amérique, matière à pari et à spéculation. Et elle est un véritable contresens lorsqu'elle joue, comme en France, l'office des lunettes noires contre la neige, la grêle, le soleil, la mort, l'amour ou l'accident.

Qu'arrive-t-il en effet dans notre pays ? L'assurance sur la vie ne sert plus à constituer un fonds de dommages-intérêts pour le jour de la mort, à l'usage des survivants : l'assuré lui-même voudrait — passivement s'entend — qu'elle l'installât dans l'éternité, et chacun se sent devenir secrétaire perpétuel de l'Académie des assurés de France, qui groupe quelques millions d'Académiciens. C'est si vrai que les Français, après avoir vaillamment gagné leur guerre, en 1918, n'eurent de cesse qu'ils ne se fussent assurés — par des armements tels que n'en supporta jamais aucun état de paix, par des fortifications telles que n'en connut aucun Moyen âge — contre la prochaine guerre, tout en proclamant que la guerre passée était la dernière des guerres. Leur inconscient les avertissait que la guerre était possible, qu'il fallait la prévoir, dans le même temps que leur mauvaise conscience tournait en *preuve* qu'il n'y aurait plus de guerre, qu'il ne fallait même plus en parler, les *assurances* qu'ils prenaient sagement contre elle. Ils armaient en fait ; ils armaient autant qu'on peut s'armer avec de l'argent — et désarmaient en esprit.

Or, cette perversion de la saine assurance se retrouve aujourd'hui dans toute la vie française. Nos amants ne s'aiment plus et n'ont plus le loisir de s'aimer, tant ils sont occupés à obtenir l'un de l'autre non point même des serments d'amour, mais des assurances de fidélité. Nos diplomates croient davantage, entre peuples, à la valeur des pactes qu'à celle de la bonne entente ou de l'entente tout court ; si la pactomanie témoigne d'une véritable confiance en les pactes, ou plutôt d'un esprit de crainte ou de défiance à l'égard de la vie internationale, qui n'est qu'un aspect de la vie elle-même, voilà ce dont il est permis de douter. La C. G. T. a lancé six jours à l'avance un ordre de grève générale, qui n'eût pu avoir d'effet que celui de surprise, après avoir

essayé de faire garantir par les briseurs de grève — en l'espèce le gouvernement responsable de l'ordre — le succès du mouvement. Et Madame la patronne du bistro du coin, pour être bien certaine que son fils ne sera pas tué dans la prochaine guerre, a trouvé la solution idéale : elle n'aura pas d'enfants. Par peur de mourir, fût-ce dans son fils, elle s'arrête de vivre.

Cet état d'esprit rappelle étrangement son contraire, son complice, celui de nos dirigeants du XVIIIe siècle, qui pensaient et disaient : après moi le déluge. De fait, le gouvernement français n'est-il pas aujourd'hui le conseil d'administration de tous les assurés, de tous les retraités, et parfois aussi, hélas, de tous les sinistrés de France ? Le drame de notre pays n'est-il pas justement que ses forces vives ont cessé d'y être et de s'y faire représenter ? Avec cette aggravation pourtant sur le XVIIIe siècle que la peur médiocre, l'horreur maniaque du risque attire plus sûrement encore la catastrophe que l'indifférence, ou le dilettantisme.

Car si vous croyez vous être acquittés de votre devoir international en construisant la Ligne Maginot, vous aurez la guerre, et sûrement. Si vous comptez sur l'État pour subvenir non seulement à vos besoins, mais à vos défaillances privées, vous n'aurez plus d'État et d'ailleurs, déjà, vous n'en avez qu'à peine. Si vous vous reposez sur les serments de votre maîtresse du soin de sa fidélité, qui ne dépend que de vous, je ne donne pas huit jours pour que vous soyez cocufiés, en esprit ou en fait. M. Wladimir d'Ormesson, qui n'est pas toujours aussi bien inspiré, a finement observé que, sans les traités qui garantissaient son intégrité, la Tchécoslovaquie eût pu être sauvée. Enfin, laissez-moi vous dire que si vous prenez l'habitude de compter les marches en montant l'escalier, vous finirez — bientôt — par ne plus le monter.

Qu'est-ce en vérité que cette crise de désespoir que traversent les Français, qui aiment tant l'amitié du genre humain entier, devant l'hostilité d'un tout autre monde, brusquement révélé ? Ce monde est-il tout fou, et sommes-nous les seuls sages ? Je croirais bien plutôt que cette folie est, pour une large part, le résultat de notre excès de sagesse.

Car c'est un excès que de croire qu'une amitié ne meurt, qui ne se conquiert pas ; qu'une civilisation est éternelle, qui ne se défend pas ; qu'il n'est pas aussi difficile en ce monde de conserver son bien que de l'acquérir ; et qu'une vie vaut d'être vécue, qui n'est pas prête à la mort. Et c'est plus qu'un excès,

c'est un aveuglement de n'attendre de la vie que des assurances sur la vie.

Je ne souhaite pas à mes compatriotes et à mes camarades, qui plient sous la charge de leurs computations, de leurs prophéties et de toutes leurs pauvres façons de conjurer le sort, d'avoir à se soumettre aux lois impitoyables, et proprement mortelles, de cette nature que tous ceux qui désespèrent de l'humanité appellent éternelle. Encore que le grand froid qui récemment passait sur Paris, tuant les pauvres gens, n'ait peut-être pas inutilement rappelé à la réalité cette ville pleine d'entêtements, et trop emmitouflée...

Il est des règles humaines qui, tout aussi rigoureuses, sont aussi plus fécondes. Elles ont commandé au développement le tout notre Occident ; elles ont pétri notre pays, la France ; elles nous ont fait nous-mêmes ce que nous sommes, et nous ne les trahirons jamais qu'en nous renonçant. Elles disent, ces règles d'or qui trouvent à chaque siècle leurs hérauts magnifiques, que l'homme est quelque chose qui doit être surmonté ; que ses amours, ses sciences, sa civilisation, sa vie même s'évanouissent en fumée, dès qu'il les tient pour acquises ; et qu'il n'a jamais rien fait sur terre qu'il n'ait *pris sur lui* d'y faire.

A. M. PETITJEAN

FRANCE-ITALIE

La revue *Frontespizio*, catholique et pourtant fasciste, que dirigent Piero Bargellini, Giovanni Papini et Ardengo Soffici, publie, en guise de commentaire à ma note sur *l'Uomo è Forte* de Corrado Alvaro, parue dans cette revue en novembre dernier, une page de Vincenzo Gioberti, extraite des *Prolégomènes au primat intellectuel et moral des Italiens*. Les Italiens, au dire de Gioberti, ne doivent plus se soucier des jugements littéraires portés sur eux par des Français, ceux-ci ne souffrant pas qu'on veuille échapper à leur influence et maltraitant tout ce qui montre quelque originalité. Au surplus, l'influence et l'importance littéraires de la France sont désormais inexistantes. Gioberti écrivait cela, il y a un siècle environ.

En réponse à cette page de Gioberti, j'ai adressé à *Frontespizio*, avec prière, mais peu d'espoir, de « publication intégrale », cette page du grand Alessandro Manzoni, directement écrite par lui en français et extraite de la *Lettre à M. Chauvet sur l'Unité de temps et de lieu dans la tragédie* (1823), qui faisait les délices de Stendhal et dont il s'est inspiré dans *Racine et Shakespeare* :

« ...Pour terminer cette lettre déjà si longue, permettez-moi, Monsieur, de vous exprimer un sentiment bien agréable que m'a fait éprouver l'article dans lequel vous avez combattu mes opinions littéraires.

En examinant le travail d'un étranger, qui n'a pas l'honneur d'être connu personnellement de vous, vous y avez repris ce qui vous a paru contraire à l'idée que vous avez de la perfection dramatique ; mais vos critiques, adoucies même par des encouragements flatteurs, ne sont conçues, pour ainsi dire, que dans l'intérêt universel de la littérature. On n'y voit aucune trace de cet esprit d'aversion et de dédain avec lequel on a traité trop souvent, dans tous les pays, les littératures étrangères. Vous combattez même, Monsieur, pour les foyers poétiques de l'Italie, en homme qui voudrait voir dans tous les pays la perfection de l'art, et qui la regarde, partout où elle se trouve, comme la richesse de tous, comme un patrimoine acquis à toute intelligence capable de l'apprécier.

Je ne vous ferai pas le tort de vous louer de cette disposition qui se manifeste partout dans votre écrit, puisque la disposition contraire est injuste et absurde ; mais je ne puis ni ne veux me défendre de l'impression heureuse que toute âme honnête éprouve sans doute en voyant ce besoin de bienveillance et de justice devenir de jour en jour plus général en France et en Italie, et succéder à des haines littéraires que leur extrême ridicule n'empêchait pas d'être affligeantes.

Il n'y a pas longtemps encore que juger avec impartialité les génies étrangers attirait le reproche de manquer de patriotisme ; comme si ce noble sentiment pouvait être fondé sur la supposition absurde d'une perfection exclusive, et obliger, par conséquent, quelqu'un à prendre une jalousie stupide pour base de ses jugements ; comme si le cœur humain était si resserré pour les affections sympathiques qu'il ne pût fortement aimer sans haïr ; comme si les mêmes douleurs et la même espérance, le sentiment de la même dignité et de la même faiblesse, le lien, universel, de la vérité, ne devaient pas plus rapprocher les hommes, même sous les rapports littéraires, que ne peuvent les séparer la différence de langage et quelques degrés de latitude.

C'est une considération pénible, mais vraie, que des écrivains distingués, que ceux-là même qui auraient dû se servir de leur ascendant pour corriger le public de cet égoïsme prétendu national, aient, au contraire, cherché à le renforcer ; mais le sens commun des peuples et un sentiment prépondérant de concorde, ont vaincu les efforts et trompé les espérances de la haine.

L'Italie a donné naguère un exemple consolant de cette disposition. Un homme célèbre, et qu'elle était accoutumée à écouter avec la plus grande déférence, avait annoncé qu'il laissait après lui un écrit où il avait consigné ses sentiments les plus intimes. Le *Misogallo* [1] a paru, et la voix d'Alfieri, sa voix sortant du tombeau, n'a point eu d'éclat en Italie, parce qu'une voix plus puissante s'élevait dans tous les cœurs, contre un ressentiment qui aspirait à fonder le patriotisme sur la haine. La haine pour la France ! pour cette France illustrée par tant de génie et par tant de vertus ! d'où sont sortis tant de vérités et tant d'exemples ! pour cette France que l'on ne peut voir sans éprouver une affection qui ressemble à l'amour de la patrie, et que l'on ne peut quitter sans qu'au souvenir de l'avoir habitée il ne se mêle quelque chose de mélancolique et de profond qui tient des impressions de l'exil ! »

BENJAMIN CRÉMIEUX

LES INTELLECTUELS AU POUVOIR

Pourquoi pas ?

Adoptons les idées de Platon. Et voyons à quelles conditions « les philosophes » [1] peuvent devenir des chefs.

Jusqu'à vingt ans, exercices de l'esprit (surtout les mathématiques) et exercices du corps. De vingt à trente ans révision de ce qui a été appris, épreuves nouvelles en vue d'une nouvelle sélection. De trente à trente-cinq, application à la dialectique. Après tant d'études et de réflexions, il faudra assigner aux futurs chefs *pendant* 15 *ans* des fonctions civiles ou des emplois militaires, pour qu'ils ne le cèdent à personne en expérience.

Et c'est à l'âge de cinquante ans qu'ils pourront jouir d'une autorité publique et administrer les affaires de l'État.

Nous sommes devenus moins exigeants.

JEAN GRENIER.

LES INDÉPENDANTS

Un événement singulier a préludé à la manifestation annuelle du Salon des Indépendants. L'avant-veille du vernissage, une des très rares personnes admises à circuler dans les salles en voie d'accrochage, se livra, à la nuit, sur un tableau de Camoin (représentant une femme nue, soumettant ses avantages secrets à une lumière véritablement irrésistible), à des manœuvres sadiques qui eurent pour résultat d'arracher à l'œuvre des frag-

1. Pamphlet contre la France du grand dramaturge Alfieri.

ments de toile. On retrouva ces morceaux de toile à terre, comme palpitants.

Cet épisode démontre éloquemment que le salon des Indépendants n'a rien perdu de sa vitalité ; on dirait même qu'il en est plus que jamais pourvu. Il est, de toutes façons, le seul salon qui donne une idée exacte et complète de la peinture contemporaine, à l'aide d'exemples excellents. Entre les salles réservées aux peintres du dimanche, où brille le génie naïf de M. Brégegère, peintre des amazones et des moissonneuses nues poursuivant des papillons, et la salle surréaliste, on est écrasé de bonne peinture, sauf en quelques endroits maudits. Je plains encore une fois l'infortuné critique d'art qui a pour tâche d'énumérer les peintres de talent. Pour moi, moins sensible à la qualité de l'œuvre, souvent facilement atteinte, qu'à son orientation vers un but lointain et difficile, ma besogne est aisée. Responsables Gromaire et moi, des salles 19, 20 et 21, nous eûmes, pour les garnir, beaucoup de mal à trouver des jeunes alliant le goût du risque à celui du dessin ferme et au respect de l'objet. Dans le groupe ainsi réuni, les réussites sont peu nombreuses, mais les tentatives toujours sympathiques. Les plus heureuses sont celles de Kuss, Desnoyer, Couderc, Amblard (le seul, avec Suzanne Camin, qui ose s'attaquer au grand paysage composé) ; Juliette Mathey dont la nature morte aux masques atteste des dons éclatants, Lagage, un peu archaïsant, Frémont-Chervier, Bochet, Seiler, Alfred-Lop, Suzanne Castille, Madeleine Thery, dont les coureurs sont solidement établis et bien peints, et un très jeune peintre, Marandet, dont il me paraît qu'on a beaucoup à attendre. Les aînés, Gromaire, Metzinger, Léveillé, Villon, président à ces jeux sérieux, le premier avec sérénité, le dernier, rongé, comme à vingt ans, de doutes et d'inquiétudes. Mon cher Villon, vous qui avez peint de si beaux paysages monumentaux, bruissants, comme ceux de Seurat, des plus subtiles vibrations colorées, vous avez bien mérité de vous reposer au sein de quelque conception précise du modernisme véritable et de la « beauté 1939 ». Ceux qui vous aiment et vous admirent vous supplient de fuir l'abstraction qui vous tente par instants, et d'appliquer vos dons et votre science à l'expression de la vie actuelle.

La rétrospective du peintre indépendant Paul Cézanne offre moins d'œuvres inconnues que celle organisée par Paul Rosenberg, mais elle est peut-être plus instructive, du fait qu'à côté de peintures accomplies, elle montre ces aquarelles et ces dessins au moyen desquels Cézanne mettait un peu d'ordre dans

ses sensations tumultueuses. Les documents photographiques fournis par M. John Rewald, auteur du beau livre « Cézanne et Zola », présentent, d'une part, le paysage tel qu'il apparaissait au peintre, et de l'autre, la transformation que celui-ci lui faisait subir. L'extraordinaire, c'est qu'aucun élément naturel important n'est enlevé, au bénéfice, d'un autre, inventé. Pour satisfaire aux exigences de la composition, basée sur le parallélisme, en deux sens opposés, des grandes lignes directrices, un arbre est un peu plus incliné, l'arête d'un rocher redressée, mais c'est tout ce que Cézanne se permettait en plus de la hiérarchie essentielle des dimensions. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de cette humilité incroyable ou de ce don de transfiguration par la couleur, qui tient du prodige...

ANDRÉ LHOTE

PUIGCERDA

La guerre d'Espagne, en Catalogne, je l'ai vu finir, pour le moment, sur l'écran. L'écran prolongeait à plat le sol même de la France. Pour y pénétrer, il suffisait de faire un pas.

Un pas en avant, et l'on était dans le spectacle, au pays de la punition et de l'affreuse joie, près de la vieille femme qui donne des noisettes à sa petite fille, et des conseils... « Quand l'aviation arrive, tu prends un olivier et tu tournes autour... » Là, partout, des hommes allaient et venaient, habillés en morts avec la couverture de leur lit.

Un pas en arrière, et l'on était au pays de la munition et de l'heureuse loi, sur la même ligne que les skieuses aux lèvres de braise. Ces créatures surplombaient l'enseignement des topographies avec une assurance allégorique de grands êtres debout dans un équipement luxueux de falzars et de godillots où se subtilisait et s'épanouissait ce sens guerrier que le sport vérifie.

Où donc se trouvait la plus prompte, ou la plus commode, vérité de la vie humaine, dans l'Espagne ou dans la France, dans la guerre ou dans la paix ? Au pays de la guerre, peut-on dire que tout milite, frappe et hurle ? Au pays de la paix, règne-t-elle, la paix ? Tenons-nous en à la simplicité juxtaposée des démarcations territoriales. Le Saint-Esprit, la finance et les vols de cailles survoleront les frontières mais n'aboliront point ces soudures contrastées qui contiennent le crâne de la terre et dessinent d'un pointillé dentelé dans le concret les acteurs et les valeurs du drame de la pensée.

Nous regardions, au delà de nous, les spectres marcher dans leur nation périlleuse, parmi les enchantements de la terreur

et la dignité du martyre. Il suffisait de faire un pas pour être des leurs, pour risquer les coups de feu dont la surabondance minérale crépitait à la ronde sur le thème d'un monosyllabe têtu, ni oui ni non, mais un cri d'azote arrogant et foireux, qui répond à qui, qui proclame quoi ? On me disait que les bombes les plus modernes, leurs éclats se dispersent en cercle au ras du sol, si bien qu'on ne peut plus se sauver en se couchant. L'ingéniosité de ce dispositif atteste l'humanisme des fabricants. Rien ne leur demeure étranger, des ressources de notre géométrie corporelle. Chirurgiens inverses, il font tout pour que le traitement aboutisse. On me disait encore que, dans le lac de Puigcerda, gelé, des mains coupées demeuraient prises, les doigts écartés. Le même azur limpide, cependant, baignait et coiffait l'enfer et le reste. Mais, dans l'épaisseur bleue, idéale, les canons du commandant Salomon suspendaient, à la verticale des confins terrestres, la menace de leur semonce. Des bombardiers s'amusèrent à écorner le ciel français. La défense se plut à répliquer — quatorze coups. En hauteur comme en profondeur, on est propriétaire à l'infini. Ainsi le veut le génie de notre stature.

Dénoncés, appelés par la sirène de Puigcerda, ces bombardiers naissaient du soleil. En or, d'abord, puis noirs, enfin taillés d'argent. Dans un crissement granuleux de soie déchirée, ils décrivaient trois cercles parfaits, que l'œil approuvait. De blancs flocons fleurissaient à leur voisinage aérien. Un grondement amplifié signifiait les projectiles atterris, que me masquaient les maisons. Un rapport entre la présence zénithale de ces oiseaux de lumière et les parturitions prématurées de la chair flexible en dessous dans les poussières soulevées n'apparaissait qu'au raisonnement. L'une tue et l'autre meurt. A chacun sa besogne. Celui-là seul fait la guerre tout entière, qui se suicide.

L'humanité ne dispose pas de la volonté, c'est-à-dire de la permission, de se suicider. Les pertes de matière qu'elle s'inflige ou qu'elle se consent, correspondent à des préoccupations statistiques et purgatoires, d'ordre souverainement insondable, établies sur les tendances individuelles au voyage, à l'épanchement. Chaque thèse humaine, au buisson des armes, présente une face de la justice. La justice est une notion subalterne, l'âme triste de la matière. Dieu n'en a jamais entendu parler. La guerre, la justice, cependant, conduit à des états supérieurement ultérieurs.

Croire cela, déjà, met au monde l'espoir.

AUDIBERTI

BLANC DE ZINC

Ce n'était pas une charité, c'était un troc. Je lui avais donné cette petite somme — oh bien peu ! — cinq sous, parce qu'il chantait bien, ce qui est tout à fait exceptionnel chez un chanteur de rue. C'était si peu pour le plaisir que j'avais que, les larmes aux yeux, je m'excusai (on fait quelquefois de ces drôles de choses !).

— Mais comment donc ! (avait-il rebondi), c'est bien suffisant. Chacun fait ce qu'il peut. C'est extrêmement utile pour la cause, les moindres sous.

On m'avait dit le contraire : on m'avait dit qu'en donnant peu l'on se faisait insulter. Ah ! mais moi, dix francs, cent francs, les avais-je eus, je les eusse volontiers donnés, tant cette voix forte et fine et juste et plane m'apportait de fier soleil des terres dans l'être. C'était comme une sorte de plain-chant naturel — non écrit — de trompette, du haut des grandes tours craquelées. Comment faisait-il, qui était-il ? C'était gallican, impératif, nasal, intimé à des foules comme d'un porche à des temps où cela pouvait se faire. D'où sortait-il alors, cet homme ? De quels pans de murs d'une Normandie âpre un peu piquée où cette émulation à l'état vif s'entretient peut-être ? Et c'était à Paris dans les douces rues, dans les maisons aux fines solennelles fenêtres noires. Le bitume est modiquement trempé. Il n'y a personne, presque personne. Si, une voiture de pêches qui renfle et bourdonne sa note sur ses roues dans ses verdures.

Aussi un chat qui traverse en se secouant les pattes — chacune l'une après l'autre, délicatement.

Une violente obole tombe des fenêtres, empaquetée dans du papier. Toujours, à Paris, dès qu'on chante, quelqu'un donne. C'est fait sans discernement. Cela ne prouve que le bon cœur des foules. L'exceptionnel, faute de sens, ils le traitent comme l'habituel, et cela ne dérange rien. Mieux vaut en effet pas de discernement qu'affectées à un cas comme celui-ci de ce chanteur de rue les plus hautes discriminations de l'oreille et de l'esprit si elles ne doivent être accompagnées que d'un rictus d'avarice sordide.

Ah mais l'exceptionnel ! C'est là que je veux en venir. Il est de la pâte du ciel et de l'air même qui se respire ici. C'est un peu paradoxal à dire, car on aime Paris à cause de ce calme (enfin !), à cause d'une assurance tout de suite produite à l'arrivée — et c'est bien doux — que rien n'y sera changé de longtemps. L'étrange nous fatigue, nous de cette époque, et l'indiscrétion et la couleur nous assassinent. Oui, mais l'exceptionnel

n'est pas l'étrange. C'est ça qui est très important à dire. Il n'y a pas de révolte dans la virtuosité qui est exceptionnelle sans être étrange. Avez-vous entendu dire : *on ne voit ça qu'à Paris ?* Très juste, ce propos. Il vise cet exceptionnel que je dis, qui ne dérange pas, qui confirme et qui même s'il ne se produit pas compose ainsi lourdement et de façon poignante le ciel qu'on a l'impression qu'il va crever. Se produisent alors des choses comme j'ai dites. Oh ! mais l'enfance elle-même en est affectée. N'est-on pas tout de suite alerté, anobli, quand on voit comme j'ai vu tout petit, à l'arrivée — c'était la première fois que je venais à Paris — des choses comme ça (mais on m'avait prévenu) : un cheval debout dans un fiacre, donc traîné par un autre cheval disposé dans un autre sens ! Et puis aussi, visitant sans retard les sous-sols d'un grand magasin, cet étonnant article après tant d'autres de tous les poids et de tous les formats — je me rappelle qu'il y avait aussi de la paille — : une porte. Oui, une porte avec un commencement d'architecture — de vraies briques — et un décrottoir et du gravier et une boîte aux lettres et une sonnette, et que l'on pouvait payer à un guichet et enlever séance tenante. Il y a une satisfaction donnée au mythisme, comprenez-vous, et pas rien que pour les gosses. Ah ! mais qu'ai-je vu d'autre ? Il semble que ma mémoire se délabre et que je manque le meilleur. Ce n'est peut-être pas un spectacle, c'est peut-être un propos, une chose supérieurement dite. Ou c'est peut-être dans le noir. J'ai de cet ordre un ou plusieurs souvenirs de perfection abasourdissante. Ou dans le gris désespéré des matins. C'était de ces rues comme la rue Saint-Sauveur. Et je vis passer l'archer royal, introuvable une autre fois jamais dans l'existence à ce degré de tenue dans ses atours frêles... Que de souvenirs !

Place de l'Opéra, un autre jour, pourquoi est-ce que tout le monde levait la tête ?

Il y avait de quoi. C'était pourtant bien petit. J'avais cru que c'était une fiche qui était tombée d'un étage d'une banque et que le vent repoussait en l'air. Cependant non : ce que toute la foule regardait ainsi, c'était un lourd papillon vaseux de cette espèce blanche un peu mie de pain qu'on voit passer dans les luzernes. A un moment donné, il monta, puis disparut, happé par le vent derrière les tôles féroces.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÊNEMENTS

Rome. Après MM. Louis Gillet et Jean Tharaud, M. René Pinon, critique de la *Revue des Deux-Mondes*, considéré comme un agent de subversion, se voit interdire le chemin de Rome.

New-York. Les éditeurs américains, après mûre délibération, se refusent à tirer de nouvelles cartes d'Europe.

Paris. Entre autres mesures contre la dépopulation, M. Boverat propose de passer sous silence, dans les journaux, les suicides dus à la misère.

Moscou. Nouveau serment de l'armée rouge : ce n'est plus le « fils de la classe laborieuse » qui s'engage à « libérer les ouvriers du socialisme ». Mais le « citoyen soviétique », à défendre la « patrie soviétique ».

New-York. Sondages de l'Institute of Public Opinion. A la question : « En cas de guerre Allemagne-U. R. S. S., pour qui seriez-vous ? » 85 % des réponses donnent l'U. R. S. S. Motif : « C'est de deux maux le moindre. »

Rome. Massimo Bontempelli, de l'Académie italienne, célébrant d'Annunzio à Pescara, parle de liberté. Cinq ans de *confino*.

Paris. Il ne s'est présenté que deux candidats à l'emploi de bourreau. L'un est le bourreau d'Alger. L'autre, le neveu de Deibler.

Le Caire. Au programme d'études anglaises est inscrite la *Jeanne d'Arc* de Bernard Shaw. L'islamisme y est maltraité, et les étudiants font grève.

Istanbul. Fermeture du plus vieux café du monde, ouvert en 1540 à Constantinople.

Paris. « Je connais des ministres qui sont les êtres les plus exquis ou les plus nobles du monde, comme Monzie ou Daladier », déclare impétueusement L.-P. Fargue dans le *Figaro* (8 mars 1939).

Reykjavik. La théorie de Wegener à l'épreuve : les montagnes bougent, et l'Islande risque d'être coupée en deux.

Berlin. Après le *Berliner Tageblatt* et la *Volkszeitung*, vont disparaître la *Börsenzeitung*, la *12-Uhr Blatt* et la *Kreuzzeitung*.

Paris. « Il y avait autrefois les vraies nouvelles et les fausses nouvelles ; il y a maintenant les fausses nouvelles qui sont vraies », déclare mélancoliquement M. Jules Jeanneney, 74 ans.

Milan. « Très agréable surprise », déclare le *Popolo d'Italia* : l'Avenue de France s'appelle désormais Avenue de Tunis.

Rouen. Les pigeons de la ville couvrent d'excréments les statues de la cathédrale : grande bataille entre colombophiles et colombophobes.

Paris. Symptôme de désarmement ? Jean Prouvé expose une maison gigogne en acier, démontable en moins d'une heure.

Washington. « Ce n'est pas la force, c'est la faiblesse qui est aujourd'hui provocante », déclare M. Berle (le sous-secrétaire d'État).

Téhéran. Le prince héritier d'Iran épouse la princesse Farousia d'Égypte, et il se prépare un grand regroupement des peuples musulmans.

Collioure. Le poète espagnol Antonio Machado, réfugié à Collioure, meurt à 64 ans.

Istanbul. La proportion des soldats illettrés passe de 83 % (1928) à 23 % (1939). Grâce à l'adoption de l'alphabet latin.

Bratislava, 13 mars. « Ou il est en train d'arrêter quelqu'un, ou il est arrêté », déclare le secrétaire du chef de la propagande slovaque, aux journalistes rassemblés pour écouter une déclaration de son patron.

Berlin. Le Führer sauvera l'Afrique du danger noir, déclare le commandant von Wiese devant la Ligue coloniale.

LES LIVRES

I. Essais.

PIERRE GEYRAUD : *Les sociétés secrètes de Paris* (Émile-Paul).

Compagnons, Rose-Croix, Aïssaouas, Martinistes, Intégristes et cent autres : la Ville-Lumière, avec ses secrets, est pour tous un paradis terrestre. — Et M. Geyraud nous décrit leurs rites avec un sérieux d'ethnographe ou de pape.

ADAMS BECK : *Zenn, Amours mystiques* (Attinger).

M. A. Beck a voulu faire mieux que Lafcadio Hearn, aller au delà des espèces mystérieuses ou charmantes, au cœur même du Japon... Brrr !

SALVADOR DE MADARIAGA : *Le grand dessein* (Flammarion).

« Il faut que la Grande-Bretagne et la France disent au monde : nous croyons à la République universelle » — et le monde sera sauf. Madariaga se montre par ailleurs extrêmement intelligent.

HENRI MASSIS : *Chefs* (Plon).

Mussolini, Salazar, Franco, Henri Massis sont les champions de l'Occident. Hitler est plus douteux...

JULES LEVERRIER : *La Naissance de l'Armée nationale* (E. S. I.).

Pour que le citoyen devienne soldat, et le soldat citoyen, il faut qu'ils sachent l'un et l'autre ce qu'ils ont à défendre. — Leverrier montre à merveille comment non seulement l'esprit, mais la tactique des armées de la Révolution s'inspirèrent des grands mouvements de masses populaires.

II. Histoire.

ROBERT DREYFUS : *de M. Thiers à Marcel Proust* (Plon).

La gentillesse naturelle de Robert Dreyfus, lorsqu'il parle de ses amitiés se change en pénétration, lorsqu'il parle des origines de la Troisième République.

E. DOLLÉANS : *Histoire du Mouvement ouvrier* (t. II, A. Colin).

A travers cette histoire, dont le considérable intérêt vient surtout de ce qu'elle utilise au mieux la littérature ouvrière, on aperçoit fort bien, de 1871 à 1936, dans le mouvement syndicaliste français, un accroissement en extension, et une perte d'intensité — par-dessus tout, une perte du sens révolutionnaire de la responsabilité.

E. VANDERVELDE : *Souvenirs d'un militant socialiste* (Denoël).

Sans doute est-ce la fidélité de Vandervelde à la 2e Internationale, et à son idéologie, qui lui donne un jeu et une souplesse relative dans son activité pratique.

ROBERT ARON : *La fin de l'après-guerre* (N. R. F.).

Thèse intéressante : Munich peut marquer pour les Français, s'ils le veulent, la fin de l'après-guerre ; et s'ils ne le veulent pas, la fin de toute démocratie. Mais elle ne se soutiendrait efficacement que dans une perspective vraiment révolutionnaire.

STALINE : *Doctrine de l'U. R. S. S.* (Flammarion).

Rapports, bilans, conférences, allocutions, interviews où se retrouve fort bien chez Staline, de 1924 à 1936, le passage du révolutionnaire à l'homme de gouvernement.

ALEXANDRE BARMINE : *Vingt ans au service de l'U. R. S. S.* (Albin Michel).

Document de premier ordre, venant d'un diplomate, qui n'était pas trotzkyste, et qui a su quitter le service de l'U. R. S. S. juste à temps pour n'être pas fusillé. Conclusion : « ils » ont construit le socialisme pour eux-mêmes, et l'Institut de Médecine expérimentale à Moscou recherche les moyens de prolonger la vie de Staline.

III. Lettres étrangères.

VIRGINIA WOOLF : *Années* (Stock).

Du meilleur Virginia Woolf. Mais curieux personnages, qui n'appartiennent ni au roman, ni à la comédie humaine, ni à la vie de tous les jours. Curieuse vie, qui ne s'engage ni dans le roman, ni dans l'histoire !

ALDOUS HUXLEY : *la Fin et les Moyens* (Plon).

Cet invraisemblable mélange d'utopie et de sens pratique, de mysticisme et de positivisme, d'hindouïsme et d'américanisme dans l'étude des plus sûrs moyens de parvenir à la paix perpétuelle entre les hommes — ne peut guère avoir de sens que pour un anglo-saxon.

EDOUARD VERMEIL : *Henri Heine* (E. S. I.).

Cet excellent « bréviaire » de Heine à l'usage des Français nous le montre aussi remarquable dans la prophétie que dans l'observation. A partir de ses origines germano-juives, Heine était parvenu à une concentration exceptionnelle, et peut-être unique, d'esprit européen.

I. SILONE : *le Pain et le Vin* (Grasset).

Le tempérament, l'humanité, les racines paysannes, la grande rhétorique, l'esprit carbonariste, Silone les a : l'issue même de son roman prouve que ce ne sont pas encore des armes suffisantes pour lutter contre le fascisme.

HARRY MARTINSON : *Voyages sans but* (Stock).

Le monde moderne vu de la salle de chauffe de ses bateaux, à travers les sagas scandinaves, par un romancier puissant qui est en même temps, nul doute, un grand poète.

IV. Les Revues.

Dans les *Cahiers du Sud* (décembre) Jean Carrive, qui traduit *Au bagne* de Kafka, marque très exactement la valeur de *parabole* des contes kafkiens.

Dans la *Revue Universelle* (15 février), Thierry Maulnier trace un tableau concis et hardi du lyrisme français au XVI[e] siècle.

Dans *Quatrième Internationale* (14-15) : *Visite à Trotsky*, par André Breton.

Dans le *Mercure de France* (1[er] mars), une intéressante étude de T. L. W. Hubbard sur les « Books-Clubs » en Angleterre.

Le *Journal des Beaux-Arts*, qui à défaut de vue, avait jadis du sérieux, est en train de se déconsidérer en épousant des querelles personnelles, et des causes indéfendables (« Pour un art français », etc.).

Le fascicule 2, de la *Revue Internationale de Philosophie* (15 janvier) est consacré à Husserl, avec un curieux inédit de Husserl lui-même — étude phénoménologique de l'origine de la géométrie — et des articles de Max Denier, P. Landsberg, Jean Héring.

A la *Sté d'Etudes philosophiques* de Marseille, M. Jean Guitton déclare que l'homme gidien n'est pas double, mais dédoublé : qu'il n'espère pas, mais aspire : qu'il ne se sacrifie pas, mais se dissocie.

SPECTACLES

A la salle SAULNIER, l'U. T. I. F., sous la direction de Pierre Abraham a fort bien joué de brèves et violentes pièces de Bert Brecht, admirablement traduites.

Portraits d'écrivains, de Gisèle Freund, chez ADRIENNE MONNIER, Ce sont des photographies en couleur, que l'on nous a montrées à la lanterne magique : d'un naturel qui allait jusqu'aux grains de la peau (M. S.)

Au CINÉ CHAMPS-ÉLYSÉES, le scénario de *la Citadelle* est absurde, et les photographies de King Vidor, admirables.

Dans les salles d'actualité cinématographiques, on encourage ouvertement la fraude fiscale (revue de Dorin, etc.) et le public retrouve enfin sa passion.

A la SALLE D'IÉNA : *films japonais*. Mme Kikou Yamata nous a annoncé « des paysages roses, des ombres blanches ». Mais le découpage des scènes était absurde, et les montagnes fort grises. Mlle Sai-Shoki danse avec grâce (J. H.).

Agnès Capri dans son CABARET est toujours émouvante, avec son air à la fois hoffmannesque, et chanteuse réaliste : mais gare au succès — et son public est de plus en plus remuant.

En avril 1939

Chez *Paul Rosenberg*, du 3 au 30 avril, exposition Braque.

M. Maurice Heine parlera du « Marquis de Sade et de la Révolution », le 9 avril, à 14 h. 30, salle de la F. A. F., 12, cité Dupetit-Thouars.

Au *Collège de Sociologie*, le 18 avril, « les rites des Associations politiques dans l'Allemagne romantique », par Hans Mayer.

A *Ciné-Liberté*, Salle Poissonnière : le 6 avril, Documentaires et dessins animés ; le 20 avril, l'École réaliste française.

Le *Banc d'Essai* de Radio-Luxembourg, qui a donné des œuvres de Supervielle, Cendrars, Beucler, Arnoux, fait appel à tous les jeunes auteurs (Écrire à Jean Masson, 22, rue Bayard, Paris).

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND, IMP. R. BUSSIÈRE

ÉDITIONS "JE SERS" PARIS

NOUVEAUTÉS DE PRINTEMPS 1939

COLLECTION : ETUDES DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'HISTOIRE

CLAIRE-ELIANE ENGEL

FIGURES & AVENTURES DU XVIIIe SIÈCLE

VOYAGES ET DÉCOUVERTES DE L'ABBÉ PRÉVOST

Préface de

Paul HAZARD

Professeur au Collège de France

Comment l'Abbé Prévost vécut en Angleterre parmi les Réfugiés Huguenots, les Capitaines d'aventure, les Femmes de Lettres, et comment il découvrit Manon.

1 vol. in-8° écu, 6 hors-textes .... **30 fr.**



COLLECTION : LES GRANDS ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

SELMA LAGERLÖF

LES ÉCUS DE MESSIRE ARNE

Suivi de

SŒUR INGRID et SŒUR CECILIA

Selma Lagerlof raconte des histoires...

1 volume in-8° cour. .... **15 fr.**

THOMAS HARDY

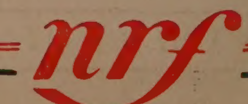
TESS D'URBERVILLE

NOUVELLE ÉDITION REVUE, TEXTE INTÉGRAL

Une réédition qui s'imposait.

1 vol. in-8° cour., 480 p. .... **24 fr.**

Trois livres de qualité


nrf